This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

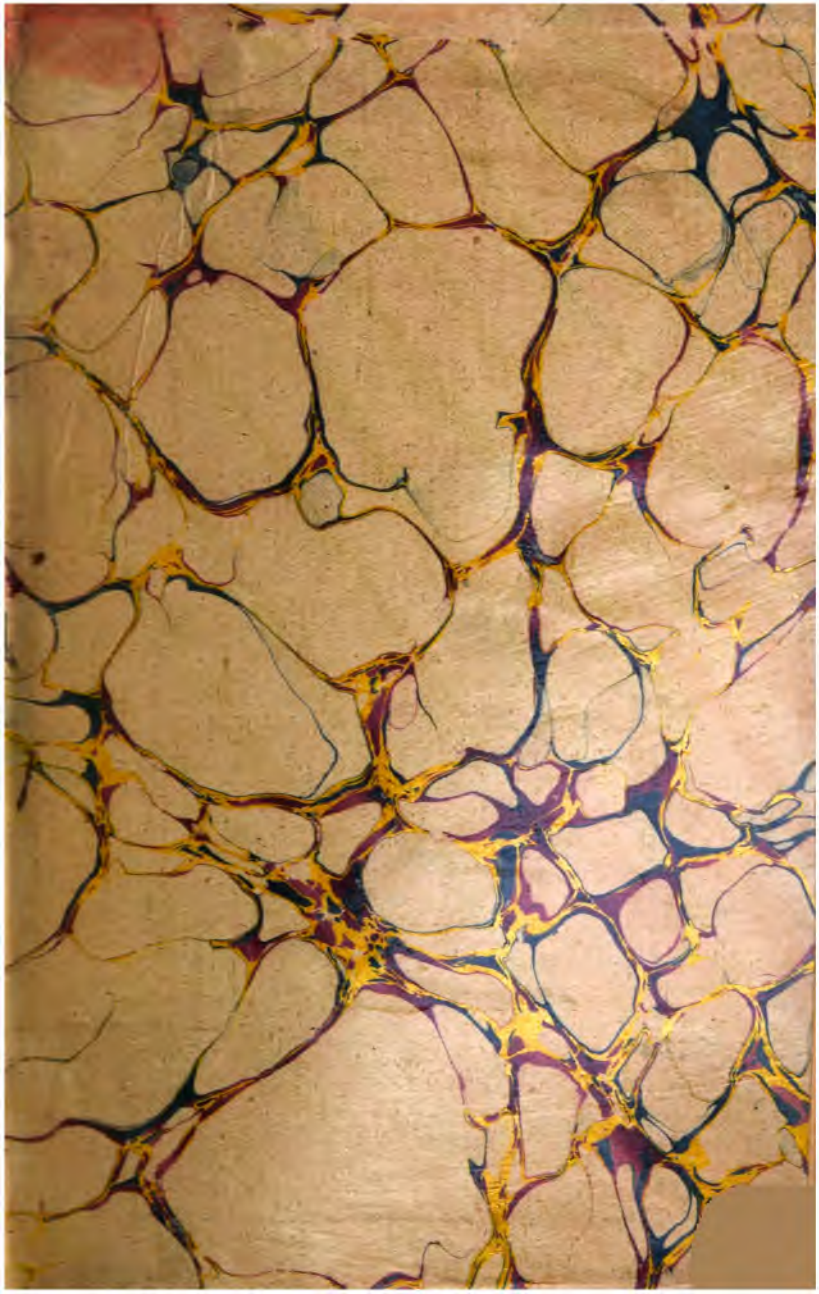
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 285 572

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



8772

L'ÉVOLUTION

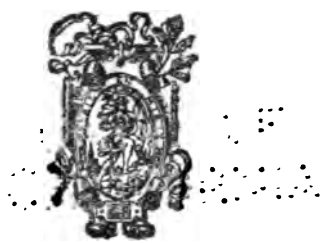
DE

LA SCIENCE ET DE LA RELIGION

L'ÉVOLUTION
DE
LA SCIENCE
ET DE
LA RELIGION

PAR

GEORGE EEDES BOXALL



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Société anonyme
33, RUE DE SEINE, 33

1911

BL210
B6

PRÉFACE

Aujourd'hui, l'état des choses, dans les pays chrétiens, laisse à désirer, et il ne faut pas en chercher bien loin la raison. La science moderne a démontré que beaucoup des croyances auxquelles adhéraient nos pères étaient insoutenables, mais la plupart des gens restent encore plus ou moins attachés à la Foi antique que leurs mères leur ont imposée dès l'enfance ; cet enseignement ainsi commencé se poursuit dans les lycées et à l'Université, de telle sorte que, le jour où nous avons grandi, nous nous trouvons en présence de deux systèmes de science opposés luttant dans notre intelligence pour la suprématie. Aussi paraît-il nécessaire que ces deux systèmes contradictoires — celui,

224046

vieux de deux mille ans qui est à la base des religions ordinaires et celui des temps modernes — soient étroitement examinés, afin que nous déterminions d'une façon précise ce que nous croyons et ce que nous ne croyons pas.

Le genre scolastique qu'ont satirisé Claude Bernard, Jean Finot, Angelo Mosso et presque tous les autres scientifiques est en opposition directe avec la nouvelle école de la pensée, de sorte que ce n'est pas un paradoxe, mais une vérité de dire qu'aujourd'hui plus un homme est instruit de cette manière, plus il est ignorant.

La théorie de l'évolution contredit absolument la théorie ancienne de la création dont les Ecritures hébraïques nous donnent deux versions ; de ces deux, l'une commence par le 1er verset du 1er chapitre de la Genèse et se termine par le 3e verset du 2e chapitre. Celle-ci a une simplicité et une beauté qui nous charment ; elle forme la base où s'appuient le judaïsme et l'islam. La seconde version commence où l'autre finit ; plus détaillée et plus dramatique, elle attira les Grecs

et les Romains superstitieux, et c'est sur elle que s'appuya le christianisme.

La science moderne nous apprend que le monde n'a pas été créé en six jours, il y a six mille ans. MM. G. Maspero, Flinders Petrie, Wallis Budge et d'autres archéologues ont démontré que l'on pouvait voir actuellement des édits signés de rois qui vivaient des milliers d'années avant la prétendue date de la création. Et dans les profondeurs de cités récemment explorées, on a trouvé d'autres restes encore qui attestent que l'homme a existé sur cette terre depuis près d'un million d'années, vaste période durant laquelle, à part la variation du teint, l'homme n'a subi qu'une faible transformation physique.

En effet, l'homme n'a pas été créé parfait et déchu. Depuis l'animal grégaire, il a évolué, lentement et par degrés, à travers une série de races, et l'on peut retrouver la trace de presque toutes ses croyances chez ses sauvages ancêtres.

L'évolution de l'animal fut une évolution physique, celle de l'homme fut une évolu-

tion intellectuelle ou mentale, et les grandes transformations par lesquelles il a passé, depuis qu'il a franchi cet état d'animal, se sont opérées dans son cerveau.

J'ai traité ces questions dans le premier chapitre de l'« Evolution de la Science et de la Religion, » et dans le second chapitre, j'ai examiné les attributs intellectuels de l'homme, en tant que penseur. Dans les 3e et 4e chapitres, j'ai examiné l'origine des mythes religieux et montré que ces croyances enfantines étaient encore répandues aujourd'hui dans les religions. L'homme est vraiment puéril et se contente facilement avec des légendes un peu modifiées que les sauvages ont imaginées sur les dieux, dans les premiers temps du monde.

Au 5e chapitre, j'ai tracé l'origine des croyances chrétiennes chez les sauvages de l'époque paléolithique, et j'ai prouvé, en m'appuyant sur l'autorité de MM. Gaston Boissier, G. Herzog, P. Saintyves, Georges Bohn et autres savants, que la religion catholique romaine n'est qu'un renouvellement du culte du soleil que pratiquaient les Egyptiens. Dans

les 6e et 7e chapitres j'ai défini les caractères de la religion chrétienne, ses commandements et leur influence sur les hommes et les femmes de notre race. Car nous ne sommes ni des Grecs ni des Romains, et les règles qui satisfaisaient les aspirations de ces peuples aboutissent seulement à créer le péché et le crime en nous. Depuis que l'Eglise chrétienne a rompu avec la science pure, les prêtres vouent leur attention aux cérémonies de magie, aux onctions, etc. Leurs fonctions sont uniquement thaumaturgiques, et ils semblent être bien plus des guérisseurs et des sorciers de races primitives, que des prêtres de religions morales, comme le judaïsme, l'islam, le bouddhisme, le confucianisme, etc. Il y a quelques années, Emile Burnouf nous apprit que le christianisme est entièrement politique et non moral, et la science moderne tend à confirmer ce jugement.

Dans le 8e chapitre, j'ai exposé les lois de l'Eglise primitive, lois féodales qui ont été forgées spécialement pour constituer une classe dirigeante forte, destinée à tenir sous

sa sujétion les populaces turbulentes. C'est contre ces lois que s'est révoltée notre race au XIIe siècle de notre ère et dans les temps suivants, et, lorsqu'on l'écrira au point de vue évolutionniste, l'histoire enregistrera les étapes qu'a franchies notre race, pour passer du féodalisme à la démocratie.

Dans le cours du XVIIIe siècle, la recherche scientifique prit en France un essor remarquable dont nous pouvons dater l'expansion de nos sciences modernes, sociales et politiques.

Les autres nations qui rejetèrent le joug de Rome se sont apparemment contentées de quelque sorte de pseudo-christianisme, et ces peuples se sont divisés en sectes qui confessent l'infaillibilité du fondateur au lieu de l'Eglise. Mais ces sectes n'offrent rien de stable, et des lois féodales régissent encore ces pseudo-religions.

J'ai montré dans les 9e et 10e chapitres que ces lois sont spécialement néfastes pour les femmes qui ne peuvent vivre d'une vie naturelle, si elles se contraignent à les observer. Près de la moitié des femmes, chez

nous, vivent plus ou moins en opposition avec les lois de la nature, soit comme des prostituées, soit comme des célibataires.

De fait, ces lois sont généralement la cause de tous les crimes et des fautes qui se commettent dans les pays soi-disant civilisés, et il ne peut y avoir ni aucune probité ni moralité dans notre existence, tant qu'elles seront maintenues dans les règlements. Elles sont responsables de ce que l'on reconnaît être aujourd'hui le suicide d'une race (race-suicide) et de bien d'autres maux encore.

Dans les autres chapitres de mon livre, j'ai fait voir que nous vivons actuellement dans un monde tout à fait différent de celui de la période romaine et qu'un nouveau guide de conduite est absolument nécessaire. Les récents discours de MM. Fallières, Briand, Clémenceau et autres hommes d'Etat tendent à démontrer que la France revient aux idées de la première République et commence à désavouer l'ère napoléonienne, comme un courant néfaste et opposé au progrès. La vieille religion inculque à l'homme des idées d'autocratie, de militarisme et le porte à la

chicane politique et à l'ambition. La science moderne insuffle au contraire en lui l'idéal de liberté, d'égalité et de fraternité qui sera poursuivi par la nouvelle religion basée sur les lois naturelles.

Les prêtres de toutes les religions nous enseignent que les lois de l'Eglise sont les lois de Dieu, mais si ces lois faites par les églises ne sont pas en harmonie avec les lois de la nature, cela est alors faux.

Ce sont les lois de la nature qui sont les lois de Dieu, et la Bible hébraïque aussi bien que les enseignements de Jésus nous exhortent constamment à étudier ces lois et à essayer de les comprendre. Notre science moderne nous donne une connaissance bien plus vaste des lois de la nature que celle que nous offre l'étude d'aucune religion. La Bible ancienne peut être regardée comme le *vade-mecum* de la science d'autrefois, dont notre science moderne est le développement plus ample. La Bible n'est donc pas seulement, comme l'a montré M. Maspero, un lein d'attache important entre l'histoire moderne et l'histoire ancienne, elle est encore un lien

entre la science de l'antiquité et celle des temps modernes, et c'est parce que les fondateurs du christianisme se sont exclus eux-mêmes radicalement de la science que l'Eglise est aujourd'hui si âprement opposée à ce qu'on appelle le Modernisme. Il ne peut y avoir là ni alliance ni compromis. Si la science est vraie, la religion de nos pères doit disparaître, car elle est en contradiction avec les lois naturelles qui doivent servir de base à la religion nouvelle.

Mais nous ne devons pas montrer trop de dureté vis-à-vis de ceux qui adhèrent encore à l'ancienne Foi. L'âge de la contrainte est passé, et une ère nouvelle de propagande pacifique et de recherche scientifique e t près de s'ouvrir. Nous n'avons pas besoin de nous inquiéter de la conversion des autres. Si nous faisons connaître la vérité, comme nous la connaissons nous-mêmes, nous pouvons laisser nos lecteurs se convertir eux-mêmes. Car la vérité est toute-puissante et doit prévaloir.

G. E. B.

Novembre 1911

L'ÉVOLUTION DE LA SCIENCE

ET DE LA RELIGION

CHAPITRE PREMIER

Les Origines du Roi et du Prêtre.

Le besoin de quelque ouvrage sur la science considérée d'une façon générale s'est longtemps fait sentir. La science moderne est si vaste, embrassant, comme elle le fait, la physique, la psychologie, la mécanique, l'électricité, les sujets économiques, sociaux et industriels et autres branches de la recherche, qu'il est impossible à personne de se spécialiser dans toutes ces parties; d'ailleurs l'étude particulière de quelque branche tend à empêcher le chercheur de considérer impartialement le travail fait dans des branches étrangères à celles dont il s'occupe. Le professeur Tyler dit que lorsqu'un philosophe est en possession d'une vérité, il est disposé à

l'outrer plus loin qu'elle ne le comporte[1], et, fréquemment, son enthousiasme l'entraîne si loin que ses conclusions sont parfois en désaccord avec celles d'autres savants spécialisés eux-mêmes dans des branches de la science analogues ou s'en rapprochant. « Une des principales nécessités de la science, aujourd'hui, est l'existence de cette classification dont le défaut a été signalé par Comte et indiqué plus loin par Herbert Spencer.... Mais le savant ne peut pas aussi être un spécialiste dans toutes les sciences dont il cherche à coordonner les résultats ; c'est pourquoi il faut qu'il compte, pour ses données, sur le travail original des autres[2]. »

La science est basée en dernier lieu sur des faits que l'on peut démontrer vrais; aussi, comme une vérité ne peut en contredire une autre, il y a quelque chose d'inexact lorsque des spécialistes diffèrent dans les conclusions auxquelles ils aboutissent. Actuellement la science est basée sur la conjecture, sur des hypothèses pratiques, et ce fait subsistera jusqu'à ce que tous les faits soient connus. Toute hypothèse pratique peut être vraie approximativement mais non pas tout à fait. Elle peut encore être portée au delà de son application raisonnable et

1. *Primitive Culture*. E.-B. Tylor. *The Awakening of a Race*, p. 23.
2. *The Colour Sense*. Grant Allen, préface.

devenir ainsi inexacte. L'homme se porte volontiers aux extrêmes, et cela est vrai pour l'étude de la science comme pour bien d'autres choses, mais, ainsi que dit Dean Church, « l'homme qui ne se trompe jamais ne fait rien non plus. » Fréquemment se développe chez le spécialiste scientifique une sorte d'enthousiasme religieux dans la recherche de ce qu'il considère comme la vérité, et cela le rend très intolérant dans ses critiques vis-à-vis de ceux qui ne professent pas quelque connaissance particulière scientifique, mais s'intéressent seulement d'une façon générale à la science. Cela aboutit à faire de la science une « chasse réservée interdite aux vagabonds sous peine d'amendes sévères. » Cette attitude était excusable au début de l'humanité, mais maintenant elle est nuisible. Dans les temps primitifs, les prédictions astronomiques, qui eurent la chance de se vérifier, les expériences du feu et autres indices de connaissance supérieure mirent à même les prêtres des anciennes religions de dominer tous leurs semblables, mais aujourd'hui nous sommes suffisamment renseignés sur l'opération de tous ces phénomènes, et le nouveau clergé ne pourra s'établir sur de pareilles bases. Si nos vies doivent être un jour réglées par la science, il faut que les spécialistes mettent le public dans leurs confidences; la cause de la science ne souffrira pas

d'une discussion au plein jour. L'histoire enseigne que, bien que la religion soit basée sur la science, sa forme finale n'est pas arrêtée par les philosophes, mais par la foule ; il est donc nécessaire de déterminer, si possible, comment la foule est composée. Chez les Anglo-Saxons[1], j'ai divisé les hommes en deux classes ; les penseurs et les non-penseurs, et cette classification suffirait à l'objet que j'ai en vue, mais elle n'est pas exacte et donc non scientifique, parce que tout homme et même les animaux pensent à un certain degré.

Les impressions des animaux sont bornées aux questions de nourriture et de sexe et à la conservation de soi-même. Nos sens, au contraire, ont la faculté de se rappeler, par la mémoire, des images de vaste étendue, de stimuler l'imagination, d'exalter la pensée et d'activer avec force la volonté. Les premières causes de la réaction du cerveau sont la lumière, le son, la couleur, l'odorat, le toucher, l'air, la chaleur, le froid, l'électricité, la musique, l'harmonie, le beau, le terrible, le sublime et les actions de nos semblables, dans leurs vies et dans les livres[2].

Les forces physiques énumérées ici agissent

1. *The Anglo Saxon*, p. 76.
2. *The Hygiene of Mind*. T.-S. Clouston, M. D. F. R. S. E., p. 53.

puissamment sur l'animal comme sur l'homme, tandis que les forces psychiques, musique, harmonie, beauté, etc., n'ont pas plus d'influence sur le premier sauvage que sur l'animal et n'ont commencé à agir que lorsque le cerveau de l'homme se fut différencié de celui de l'animal. Nous savons que le chien rêve de chasse et de disputes, et les moutons de gras pâturages. L'homme primitif rêvait de la même manière, et ses rêves étaient aussi vrais à ses yeux qu'ils le sont sans doute à ceux du chien ou du mouton.

Le chien et le mouton possèdent une certaine faculté de communiquer avec leurs semblables, au moyen de mouvements ou de gestes, mais ils ne possèdent pas de langage, c'est-à-dire le pouvoir de raconter les événements et de communiquer leur pensée. L'homme était dans une position semblable, jusqu'à ce que le langage fut suffisamment avancé pour le rendre capable de raconter ses rêves. La créature était humaine en forme, mais animale au point de vue de l'intelligence.

L'histoire de la race humaine (naturellement je veux parler de l'histoire de son esprit et non simplement de ses guerres) est compréhensible par la théorie de l'apparition de l'intelligence et de l'imitation de la conduite de ceux qui possédaient l'intelligence. Les principaux degrés du génie humain furent sans doute la construc-

tion des maisons, l'agriculture, et au-dessus de tout cela « le discours. » Chaque mot a été l'invention d'un homme, comme nous le verrons en effet, si nous supprimons de notre examen les termes purement techniques. Comment le langage aurait-il pu naître autrement? Les mots les plus primitifs étaient des onomatopées. Un son pareil surgit indépendamment de la volonté du parleur, en réponse directe à une stimulation nerveuse. Tous les autres mots étaient originairement métaphores ou comparaisons. C'était une sorte de poésie primitive, et toute prose est devenue la poésie[1].

C'est pour dire que le langage, une des caractéristiques qui distingue l'homme de l'animal, a été institué automatiquement sous l'influence des lois gouvernant l'évolution des organismes et fut simplement un progrès du cri de l'animal. Par les cris qu'il émet, l'animal exprime le plaisir, la souffrance, la colère, la rage et autres émotions qui ne sont comprises que des animaux de même espèce. Lorsque le langage fut suffisamment avancé pour permettre à l'homme de raconter ses rêves à ses semblables, il les expliqua sans doute comme des incidents actuels, jusqu'à ce que le grand inventeur de la race suggérât que les personnes vues en rêve n'étaient

1. *Sex and Character*. Weininger, 137.

pas réelles, et ainsi commença la croyance aux esprits, aux revenants et au surnaturel. Probablement les conservateurs du temps combattirent cette nouvelle croyance, mais graduellement la nouvelle science remplaça l'ancienne. Cela explique la marche de l'évolution mentale pendant la période humaine ; car il n'y a certainement pas eu de changement dans les lois de la nature.

C'est donc à l'apparition de l'intelligence du penseur primitif que nous devons faire remonter l'évolution de la science. La grande masse du peuple est initiée, dès l'enfance, par les mères, et plus tard, par d'autres autorités ou par le simple entourage social. Ces gens, pareils aux animaux, pensent simplement en dedans de l'ordre de leurs impressions sensuelles, mais celles-ci sont beaucoup plus étendues que celles de l'animal, de même que les attributs mentaux de la race sont supérieurs à ceux de l'espèce animale. Une plus jeune race qui hérite de la science des plus vieilles races avec lesquelles elle vient en contact est de même supérieure à ces plus vieilles races. Mais la masse stationnaire du peuple, qui ne pense pas d'une façon originale, est simplement supérieure à la classe pareille d'une vieille race, en raison de sa plus grande capacité de recevoir une éducation d'un ordre plus élevé. Si donc les mères ignorent

la nouvelle science, le peuple n'est pas moins ignorant.

C'est cette grande masse stationnaire qui constitue la force de la race ; elle est généralement composée de gens calmes, sobres, observant les lois et capables à un très haut degré d'éducation ; elle reçoit docilement l'enseignement des mères, et comme celui-ci se perpétue dans les écoles, elle est confirmée dans ses opinions et ne varie pas plus tard dans la vie. Elle est toujours très positive, et c'est elle qui forme le conservatisme.

Dans le passé, les femmes ont généralement appartenu presque exclusivement à cette classe.

Le penseur original est le mauvais génie de la famille ; il pourra être un génie et faire naître une nouvelle recherche scientifique, il pourra être également le fondateur d'une nouvelle religion, de même il pourra devenir criminel et, dans le temps passé, les maîtres scientifiques ou religieux ont été fréquemment regardés comme les pires criminels de leur temps. Il n'y a pas de ligne de démarcation nettement définie. Beaucoup d'hommes et la majorité des femmes de l'ancien temps ont accepté l'enseignement maternel y ayant toujours adhéré. Quelques-uns, en arrivant à l'âge de la puberté, se sont rebellés, ont mené des vies incohérentes et professé des doctrines irréligieuses, montrant ainsi pendant quelque temps leur indépendance,

pour retourner souvent aux vieilles croyances et revivre ensuite une existence respectable. Plusieurs ont été criminels, mais, nous le verrons plus tard, ils peuvent être excusés. Certains ont été des conducteurs scientifiques et religieux et sont devenus plus nombreux dans les dernières générations qu'ils n'étaient dans les premières étapes du développement de l'homme.

Nous trouvons des meneurs, même parmi les animaux grégaires, individus qui sont plus hardis et plus forts que la moyenne; le meneur a occupé cette position par sa seule force physique. Le meneur animal est le précurseur du roi; comme chez les animaux, le monarque se maintient dans cette position par sa force et son courage. S'il vieillit ou éprouve des défaites, il est battu en combat, déposé ou tué. Lorsque la civilisation avança, quelque génie découvrit qu'en plantant des graines dans la terre, elles germaient et produisaient des fruits, ce fut l'origine de l'agriculture; ceux qui découvrirent ce secret devinrent les chefs du nouveau développement religieux. Ce fut durant la période agriculturale que naquit l'esclavage. Avant, les prisonniers pris durant la guerre étaient tués comme inutiles : après, on les employa pour le travail. Mais la classe travailleuse n'était pas entièrement composée de prisonniers de guerre. La terre paraît avoir d'abord appartenu en com-

mun, puis une partie était mise à part pour le roi et les prêtres : c'était sur ces terres que les prisonniers de guerre étaient employés; quand ils n'étaient pas assez nombreux, le roi faisait appel à ses sujets pour les cultiver, ce fut l'origine de la *corvée*. C'est le peuple régulier, ayant accepté l'enseignement des mères avec soumission, qui fut persuadé d'accepter cette domination jusqu'à ce qu'il fût finalement réduit en esclavage.

Le roi symbolise donc la plus vieille institution de l'humanité, et son origine remonte au conducteur des animaux grégaires.

Le prêtre vient plus tard. Il commence par être un interprète de rêves et occupe cette position par son pouvoir spirituel, de même que le roi ou le conducteur la tenait de sa puissance physique.

Le sacerdoce reçut une grande impulsion de la simple découverte qu'on pouvait conserver du feu avec quelques branches. Le roi et les prêtres agirent toujours de concert contre le peuple, pour la sujétion duquel la religion était un facteur puissant. Comme le nombre des tribus augmentait, le roi délégua son autorité à d'autres qui étaient disposés à le soutenir, et ainsi grandit une aristocratie, composée naturellement des fils et des filles des rois et des prêtres. Les fondateurs de royaumes, principautés, seigneuries, etc..., furent les fondateurs des religions,

des hommes de génie, des penseurs originaux. Leurs enfants étaient nés aristocrates et élevés dans la croyance qu'ils étaient supérieurs à la masse vulgaire des travailleurs et des esclaves. Tout cela semble avoir été la marche de la civilisation jusqu'aujourd'hui.

L'aristocratie ne croyait pas seulement à sa supériorité sur le travailleur comme à un axiome de la religion, mais elle enseignait la même opinion à ses esclaves. Elle fit des lois pour fortifier sa propre situation et les représenta comme des lois divines. Longtemps la foule ajouta foi à ces histoires et fut contente de travailler pour ses maîtres. D'ailleurs son existence n'était guère plus divertissante que celle de ses chefs. Le peuple n'avait pas de soucis, pas d'inquiétudes, pas de responsabilités. On attendait de lui qu'il fût laborieux et obéissant; il travailla dur peut-être, mais c'était pour cela qu'il était élevé, et quand la nourriture était bonne et les maîtres bienveillants, il n'était probablement pas malheureux.

Les aristocrates étaient généralement fiers, hautains et intolérants. Ils étaient portés sur le luxe et d'une prodigalité folle. Parfois, ils exerçaient de telles cruautés que leurs esclaves se révoltaient. En ce cas, ils étaient sans pitié, les esclaves révoltés étaient rebelles contre Dieu et l'homme et devaient donc être exterminés. Dans

certains cas le roi et le prêtre jouèrent des rôles distincts et se combattirent mutuellement, mais contre la masse ils étaient toujours unis. Dans certains cas, le roi était aussi le chef des prêtres.

Ce système de gouvernement eut le maximum de développement en Assyrie, à Babylone, et il n'y a pas longtemps que cet état de chose a changé. Les rois prétendent encore être à la tête de l'Eglise et gouverner par le droit divin; ils affectent souvent de déployer la splendeur barbare des anciens temps. Quelques rois ont une position anormale, en tant que rois constitutionnels, mais l'institution paraît devoir toucher à sa fin et ne peut guère espérer une longue durée[1].

Jusqu'ici l'histoire s'est occupé presque exclusivement des rois, des prêtres et de la classe gouvernante, mais le vrai peuple à étudier est la grande masse conservatrice qui ne juge pas d'une façon originale, mais répète ce qu'on lui a appris. Les rois, prêtres, hommes de génie, philosophes et autres qui constituaient l'aristocratie gouvernante sont un peu plus que de l'écume et de la mousse à la surface de la grande histoire de l'humanité. La vaste majorité d'esclaves et travailleurs forme le grand courant humain dans sa marche depuis l'étape

1. *The Awakening of a Race*, p. 86.

où il était « animal, » jusqu'à sa condition actuelle, soi-disant civilisée. Et c'est à l'étude de cette catégorie que nous pouvons nous former quelque idée de la nature et de l'objet des lois par lesquelles ce vaste mouvement s'est opéré.

Ces lois sont entièrement homogènes, qu'elles s'adressent au monde organique ou inorganique, et comme elles fonctionnent dans ce monde, nous pouvons être sûrs aussi qu'elles fonctionnent dans d'autres mondes encore; c'est au moyen de ces lois que la Puissance, toujours adorée par l'homme sous des noms différents, a parlé à l'homme, comme précédemment elle avait parlé à l'animal et à la plante.

Notre science moderne nous a permis d'apprécier ces lois d'une façon plus vaste et plus juste qu'aucune des vieilles races, et c'est de cette science que nous devons tirer notre nouvelle religion. Car la religion a toujours été la grande force de la civilisation, elle continuera à jouer le même rôle dans l'avenir.

CHAPITRE II

Le Développement du Cerveau.

L'évolution de l'homme depuis l'état d'animal a marqué une transition tout à fait nouvelle en comparaison des étapes que franchirent auparavant les êtres organiques sous l'action des lois de la nature. On peut donc assimiler le changement de l'animal en homme à la transformation du marsupial en mammifère placentaire, du monotrème en marsupial, du reptile en monotrème et ainsi de suite en remontant jusqu'à l'amibe et aux autres êtres unicellulaires. Dans l'un et l'autre cas, la transformation s'opéra d'une façon lente, graduelle et régulière, sans variations violentes ou soudaines, et ce récent changement dont nous parlions fut en quelque sorte un progrès mental et non physique, car il y a bien peu de différence entre le corps de l'homme et celui des animaux qui se rapprochent le plus de lui. C'est sous le rapport des extrémités que

la divergence est remarquable ; les changements accomplis de ce côté-là ont été plus ou moins rapides, tandis qu'ils se sont opérés très lentement dans le corps[1]. J'emploie ces mots « lent » et « rapide » simplement dans un sens relatif, car tous ces mouvements évolutionnaires ont été très lents et graduels. La corrélation des parties a été expliquée par Darwin et d'autres savants et est généralement adoptée par les évolutionnistes. L'emploi des mains et des pieds pour une destination plus ou moins différente de celle que leur avaient donnée les espèces anciennes autrefois a influé naturellement sur la forme de ces extrémités, et celles-ci, en réagissant sur le crâne et le cerveau, ont provoqué leur altération. La marche physique de cette évolution a été abondamment traitée par de nombreux savants, mais l'évolution mentale n'a jamais été examinée à fond comme elle l'est maintenant. Le cerveau de l'homme ne diffère du cerveau des animaux qui se rapprochent de lui que par ses dimensions relativement grandes et le nombre plus grand de ses circonvolutions, de même que le cerveau de l'homme des générations actuelles diffère encore de celui de l'homme primitif.

La substance grise du cerveau est le siège où se trouvent les quatre centres nerveux corres-

1. *The Evolution of the World and of Man*, p. 110.

pondant aux organes, la sphère du toucher dans le lobe vertical, la sphère de l'odorat dans le lobe frontal, la sphère de la vue dans le lobe occipital et la sphère de l'ouïe dans le lobe temporal. Entre ces quatre centres sensitifs se placent les grands centres de la pensée ou centres d'association, les vrais organes de la vie mentale; ce sont les plus forts instruments de l'activité psychique qui stimule la pensée.... Chez l'homme se trouvent des structures qui lui sont propres et qui manquent aux autres mammifères, ce qui explique la supériorité de notre puissance intellectuelle[1].

Le docteur Clouston prétend que ces centres ne se trouvent pas dans le cerveau des nouveau-nés, mais qu'il se forment graduellement dans la suite, par la réaction du mouvement musculaire sur les membres et sur le corps[2]. S'il en est ainsi chez les enfants de l'homme, il doit en être de même chez les petits de l'animal; en tous les cas, cela semblerait indiquer qu'à leur naissance les deux sont dépourvus de sensation. Ils ne seraient guère plus que des masses de protoplasma jetées dans le moule des espèces auxquelles leurs parents appartiennent et, quant à la faculté d'éprouver de la joie ou de la douleur,

1. *The Riddle of the Universe*, Prof. Haeckel, p. 187.
2. *The Hygiene of Mind.*

elle ne se développerait seulement que le jour où les centres nerveux seraient formés.

Les petits des animaux sont généralement libres de remuer à leur guise. Chez les herbivores, le petit doit faire effort pour trouver sa nourriture, et sa mère l'aide plus ou moins dans cette opération indispensable. Cette précoce nécessité d'action est épargnée aux petits du carnivore; placés dans un nid, la mère repose à côté d'eux. Leurs mouvements sont donc moins pénibles ou moins étendus que ceux des herbivores. Les singes et les sauvages tiennent leurs enfants dans leurs bras, mais dès que ces petits ont fini de têter, on les place simplement dans la fourche d'un arbre ou sur la terre et on les laisse dormir ou gigoter. Après quelques jours d'existence, ils se tiennent déjà debout pour têter, tandis que leurs mères restent tranquillement assises et les laissent abandonnés à eux-mêmes. C'est probablement à cette liberté dont il jouit que le jeune sauvage doit de marcher de bien meilleure heure que le jeune civilisé. Bien avant le sevrage, il ne se contente pas seulement de suivre sa mère à pied, lorsqu'elle erre à la recherche de nourriture, mais il apprend à déterrer lui-même des ignames et des racines et à grimper aux arbres fruitiers, tout cela à un âge où l'enfant civilisé est encore un bébé que l'on est obligé de porter. Récemment un mouvement s'est produit pour

laisser les enfants plus libres qu'ils ne l'étaient auparavant. Des images et des représentations de tout jeunes enfants nous font voir qu'en Egypte, en Grèce, à Rome et dans d'autres pays encore, les bébés étaient emmaillotés et ligottés raides. On doit s'en remettre aux experts du soin de démontrer l'effet que cela produisit sur le développement mental des enfants, mais d'ores et déjà, nous pouvons affirmer que cette habitude retarde la croissance intellectuelle et n'est pas moins funeste pour la santé. C'est encore un fait connu que les enfants sont bien moins sensibles au chaud et au froid que les adultes et qu'on les habille toujours trop chaudement.

Le docteur Clouston nous apprend également, dans son admirable étude sur le développement du cerveau, que l'homme ne se sert seulement que d'une moitié de son cerveau et que l'autre demeure, pour ainsi dire inactive, mais prête à recevoir des impressions et à agir chaque fois que la moitié qui travaille s'arrête par suite de maladie ou d'une autre cause[1]. Ceci s'applique sans doute aussi bien à l'animal qu'à l'homme. Durant le dernier siècle, le champ de la pensée humaine a tellement augmenté que l'homme paraît exiger aujourd'hui l'usage de la totalité de son cerveau pour former quelque idée à la

1. *The Hygiene of Mind.*

hauteur de sa pensée, mais la marche de l'évolution semble conduire au développement du cerveau plutôt qu'à l'exercice simultané des deux moitiés ; d'ailleurs l'investigation future prouvera sans doute qu'il est plus important de laisser inactive une moitié de l'encéphale pour qu'elle puisse travailler à la place de celle qui manquera, que de demander au cerveau tout le labeur dont il est capable. Cela nous fait connaître avec certitude que nous serons amenés au but pour lequel l'homme évolue par l'opération des lois naturelles dont notre science nous dit tant de choses et que nous connaissons si peu.

L'histoire évolutionniste nous informe de ce qu'ont accompli ces lois et suffit à convaincre le chercheur scientifique qu'elles seront à la hauteur de la tâche que leur impose la puissance qui les créa.

Un fait curieux se détache en relief dans notre étude de la science et de la religion, c'est qu'en général, à mesure que l'homme a avancé en science, il s'est servi de la puissance qu'il venait d'acquérir pour contrarier les lois de la nature. Non pas volontairement, bien entendu, mais avec la meilleure intention du monde, témoin l'histoire des bébés emmaillotés.

Il n'y a guère de différence entre la masse du peuple, grossière et irréfléchie, d'une race avancée, et les sauvages incultes : « La psychologie des

peuples primitifs, et en particulier des nègres, ressemble en général d'une façon étrange à celle des classes non instruites de l'Europe. Les habitants d'un village nègre du centre de l'Afrique sont encore comme les paysans vivant loin des chemins de fer à l'extrême nord de la Russie ou à l'extrême sud de l'Italie. Les voyageurs, qui arrivent parmi les nègres avec des idées préconçues, signalent l'étroitesse de leur esprit, leur misonéisme fortement accentué, la mesquinerie de leurs préoccupations journalières, leur amour des bibelots criards. Les femmes potinent, se jalousent et se querellent, les hommes se battent et s'envient, tandis que les enfants grandissent insouciants, sous les yeux attendris de leurs mères et indifférents de leurs pères. Cette analogie se rencontre également chez les nègres commerçants. Les palabres nègres ont elles-mêmes des traits d'analogie frappants avec les réunions communales des villages perdus dans le vieux monde[1]. »

Il faut nous rappeler que cette description des villageois d'Europe s'applique à des gens qui sortent à peine du féodalisme, et l'on peut supposer qu'aux premiers temps du christianisme, dans les pays féodaux, leur condition n'était guère différente. Il sera bon de nous rappeler cela

1. *Les préjugés des races*, J. Finot, p. 456.

quand nous parlerons plus loin du féodalisme. Arrêtons-nous ici pour remarquer que parmi les sauvages, les enfants appartenaient davantage à la tribu qu'aux parents. La mère fait attention au bébé, tant qu'il exige ses soins, mais il est habitué à trouver sa nourriture de bonne heure, comme le jeune animal, et dès qu'il peut se suffire à lui-même, la mère ne s'en occupe pas plus que des autres enfants de la tribu. Je cite ici particulièrement les Australiens, qui font remonter leur origine à la mère, et parmi ceux-ci les mères font preuve d'autant de tendresse et d'empressement pour les enfants de leurs sœurs que pour les leurs.

Il est très possible que ce soit encore le cas d'autres peuples peu civilisés, encore esclaves ou serfs. Dans les pays féodaux, par exemple, la « lex primæ noctis » rendait le seigneur père du premier-né, dans la plupart des familles du clan.

Et cette loi ou quelque autre équivalente a été en vigueur du jour où l'homme fut suffisamment civilisé pour forcer ses semblables à le respecter pour sa supériorité sur eux. « Le droit d'empiéter sur les droits maritaux d'un sujet n'était pas communément restreint à la première nuit seulement ; d'ailleurs, là où le chef a le pouvoir de vie et de mort, qui peut l'empêcher de faire sa volonté[1] ?

1. *History of Human Marriage*. E. Westermarck.

Ceux qui prétendent par ignorance qu'une pareille loi n'a pu être en vigueur en France, dans les premiers temps, ou en Angleterre, en Allemagne ou ailleurs, parce qu'elle ne pourrait l'être aujourd'hui, ceux-là ne se figurent pas que cette loi a existé parmi toutes les races et dans tous les pays, voilà plusieurs milliers d'années, et que c'est récemment seulement qu'elle vient d'être abolie dans l'Europe occidentale. Selon le docteur Zimmermann, c'est un dogme chez de nombreux Malais que le rajah a l'entière faculté de disposer des femmes et des enfants de ses sujets[1]. Sur la côte de Malabar, dans certains cas, la mariée est donnée au grand prêtre, afin que les premiers fruits de ses noces soient une offrande sainte au dieu qu'elle adore[2].

La loi fut une ordonnance religieuse; elle n'était pas rédigée encore par les Grecs et les Romains, au temps où ils embrassèrent le christianisme. Elle surgit d'elle-même lorsque l'homme asservit son semblable, et les races anciennes l'acceptèrent sans hésitation. C'était une chose très naturelle, au temps de l'esclavage, qu'un homme tuât quelque esclave qui l'avait offensé ou prît pour son plaisir quelque femme esclave, mariée ou non.

1. *History of Human Marriage*. E. Westermarck, p. 79.
2. *Ibid.*, p. 80.

En parlant de cette loi, chez les Russes, le pro-professeur Westermarck dit que « lorsque le seigneur visitait ses terres, il demandait au régisseur de lui dresser une liste de toutes les jeunes filles adultes. Alors le maître prenait à son service chacune des filles pour trois ou quatre jours ; et lorsque la liste était épuisée, il allait vers un autre village, et cela se renouvelait tous les ans[1]. »

Ce fut une des causes de la révolte des barons en Angleterre, au temps d'Henri II, et l'agitation ne cessa que le jour où le roi Jean signa la « Magna Charta. » Mais tandis que le roi renonçait ainsi à la « lex primæ noctis, » les serfs demeuraient encore sous le coup de cette loi qui ne fut définitivement abrogée que sous Elisabeth. Cet état de choses provoqua la licence et le désordre qui caractérisèrent l'époque des Stuarts et des Georges, suivie ensuite par une réaction complète qui atteignit son plus haut point au temps de la prude Victoria et nous légua de tels résultats qu'il est actuellement impossible en Angleterre de discuter cette question librement.

Il est amusant de remarquer l'étonnement puéril exprimé par Freeman et les autres historiens anglais, quand on cite le nombre de bâtards qui entouraient les rois normands. C'étaient naturellement les enfants des filles des nobles,

1. *History of Human Marriage*. E. Westermarck, p. 80.

mais nos historiens ne peuvent se résoudre à admettre qu'un pareil état de choses ait jamais existé en Angleterre.

La bâtardise était une condition normale dans les temps féodaux et n'était pas regardée comme criminelle ou dégradante. La femme qui rendait hommage à son seigneur n'était pas déshonorée pour cela, mais elle était considérée au contraire, et son enfant occupait dans les rangs de l'aristocratie une position aussi bonne que l'enfant légitime. L'histoire fournit de nombreux exemples de bâtards qui, à défaut d'héritier légitime mâle, succédaient à leur père comme roi ou seigneur, tandis que les filles étaient pourvues de dots et mariées à des hommes du même rang qu'elles. Dans toutes les contrées chrétiennes, il y a des familles nobles qui font remonter leur ascendance au bâtard d'un roi et n'en sont pas offensées.

Naturellement, il n'y avait qu'une carrière ouverte aux hommes de condition, sous la féodalité et au moyen âge; excepté l'Eglise, c'était le métier militaire; mais ceux qui étaient impropres à porter les armes trouvaient toujours un refuge dans le clergé, et les jeunes filles disgrâciées ou qui ne trouvaient pas d'époux recherchaient le même asile.

On ne méprisait pas non plus le bâtard parmi les serfs, il était fier d'être le fils de son père et

revendiquait la supériorité sur les autres enfants de sa mère. La condition des enfants dans toute l'Europe féodale n'était sans doute guère différente, au point de vue matériel, de celle décrite précédemment par M. Finot dans les pays du nord de l'Europe, du sud de l'Italie et de l'Afrique. Le roi était nominalement le père de son peuple, et le seigneur, en quelque sorte aussi, était le père de tous les enfants du clan.

A mesure que nous suivons l'étude de l'évolution de la science et de la religion, nous constatons le peu de progrès qu'a fait la civilisation depuis l'époque de Nabuchodonosor ou celle des Pharaons, par exemple, jusqu'au commencement du dernier siècle environ; mais depuis le début du grand progrès dans la science moderne, des gens réfléchis conçoivent maintenant une société meilleure que celle dont nous sortons à peine, et c'est au progrès accompli dans le dernier siècle par la science que nous devons cette aspiration et cette croyance dans un sort plus heureux pour l'humanité.

On a souvent cité le chemin de fer comme une grande force civilisatrice; le fait est que chaque pas fait par la science a contribué à dissiper l'ignorance des siècles. Nous ne sommes plus au temps qui vit naître le christianisme et les autres religions; c'est pourquoi il est impossible à toute personne de bon sens d'ajouter foi

aux sornettes et aux naïvetés qui contentaient nos grands-parents. Il est vrai que le commencement de notre science pourrait remonter au xe ou au xiie siècle de notre ère ; mais, avant que les anciens dogmes religieux, fussent rejetés, les premiers points en étaient trop vagues encore pour servir au fondement d'une nouvelle religion et pour inspirer les nouveaux débuts de l'histoire. Cela était réservé à la promulgation de la théorie de l'évolution.

CHAPITRE III

Premières Notions religieuses.

L'étude de l'évolution de la religion peut être regardée comme l'étude de l'évolution mentale de l'homme, depuis qu'il n'est plus animal, car l'homme a toujours incorporé en effet dans sa religion ce qu'il estimait le plus saint et le plus vrai. Les historiens et les autres écrivains ont toujours traité la religion à un point de vue personnel, admettant que la religion de leur race était la vraie et tenant pour fausses celles des autres races. Mais en étudiant impartialement la chose, on arrive à démontrer que chaque religion est vraie pour la race qui la pratique ; aussi, lorsqu'un auteur en accuse un autre de soutenir une religion erronée, celui-ci lui répond simplement « tu quoque, » mais sans autre forme de raisonnement.

Les hommes ont été distingués en races et en variétés, comme les animaux en espèces, et

chaque race, après avoir passé par une période de progression comparable à l'enfance et à l'adolescence de l'individu, a développé une science et laissé apparaître son caractère personnel. Durant cette période d'essai, la jeune race en rencontre d'autres et s'instruit auprès d'elles. Elle reçoit d'abord la théorie de la création d'une race plus ancienne, afin de se rendre compte du phénomène de son apparition sur terre; mais lorsqu'elle arrive à cette époque comparable à celle de la puberté chez l'individu, elle formule sa propre théorie, rejette l'ancienne religion et commence à en édifier une nouvelle sur les fondements de la science qu'elle vient d'acquérir. Une fois cela fait, elle se détache alors comme une entité indépendante, comme une race distincte, et nous devons l'étudier et la juger, non pas sur ce qu'elle a accompli préalablement en fait de découvertes ou d'inventions scientifiques, mais sur la religion qu'elle formule. Car, bien que la religion d'une race soit toujours basée sur sa science, l'incorporation de la nouvelle science à la religion nouvelle dépend de ce que la masse est initiée ou non à cette nouvelle science.

Avant d'appliquer cette théorie aux conditions présentes, il importe de définir le sens de la religion et d'indiquer brièvement son évolution depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. Littré nous apprend que c'est « l'ensemble de

doctrines et pratiques qui constitue le rapport de l'homme avec la puissance divine, » mais ce n'est pas tout. De fait, cela représente la somme de savoir de l'époque admise par la race et qui la caractérise, en même temps qu'elle sert de base à sa conception du devoir envers Dieu.

Durant sa période de développement, quand le caractère de la race est en voie de formation, mais encore indécis, elle change plus ou moins souvent de religion, et ainsi se forment diverses sectes. Notre race a passé par cette phase, il y a quelques siècles, les Grecs et Romains aussi d'ailleurs, et cela a duré depuis le moment où ils firent leur apparition jusqu'au jour où ils commencèrent à devenir chrétiens. Quant à la race sémitique, elle passa par cette phase à l'époque biblique et y demeura jusqu'à l'avènement de Mosès Maimonide[1] et de Mahomet, dans les deux branches respectives de la race. Au point de vue historique, cette phase paraît être la plus intéressante de la vie d'un peuple. Quand la race entière accepta sa théorie par laquelle elle s'expliquait son apparition sur terre et la donna comme base à sa religion, ces deux races disparurent plus ou moins ou perdirent de l'intérêt pour l'historien.

1. Savant rabbin du XIe siècle qui fait autorité chez les juifs (N. du trad.).

Nous allons voir si cela a été le cas de notre race.

Cependant nous laisserons de côté ces races, pour le moment, et nous nous efforcerons de découvrir les progrès accomplis par l'homme depuis l'état grégaire, et, comme c'est en France[1] que l'on a découvert récemment les plus vieux restes humains, il paraît donc probable que tout le drame de l'évolution de l'homme débuta et eut lieu jusqu'au dernier acte, en Europe.

« Au premier éveil de sa pensée, non content de percevoir le monde, l'homme voulut le concevoir. Il le perçut et le conçut d'abord par fragments. Certes, il eut dès l'origine l'impression confuse d'une immensité qui le débordait. Mais surtout il vit des choses, objets et phénomènes, et les conçut à son image, capables d'activité, de passions et de pensées comme lui-même. Tout lui parut animé : le soleil, la lune, les étoiles, l'aurore, le crépuscule, la nuit furent des personnages célestes autour desquels gravitait une multitude d'autres êtres, tels que le vent, les nuages, la pluie, le tonnerre et la foudre. A ce peuple du ciel s'ajoutait tout un autre peuple terrestre : fontaines, fleuves, rochers, montagnes, arbres et forêts. Ces multitudes divines, mélancoliques ou gaies, bienveillantes

1. A La Ferrassie (Dordogne).

ou furieuses mais presque toujours puissantes et vénérables, méritaient toute l'attention des hommes. Il s'agissait de les rendre propices, en les contraignant quand on ne pouvait les séduire. Tous ces êtres, qui se multiplaient sans cesse dans le cerveau de l'homme, lui paraissaient non seulement vivants mais incompréhensibles. Ils lui ressemblaient, mais combien aussi ne devait-il pas les voir différents de lui-même, étrangers et mystérieux ! Les premiers efforts de nos ancêtres pour connaître, représenter et gouverner ces dieux furent en même temps les premiers balbutiements du langage, de l'art et de la science. Les premiers-nés de la pensée humaine furent les dieux, et la mythologie comparée est la science de ces naissances divines. Le mot, l'image et le rite; le langage, l'art et le culte sont de bien vieilles choses dans le monde ; mais s'il est vrai que l'on ne conçoit guère la pensée sans le langage et que l'art et le culte semblent moins essentiels à son service, la mythologie onomastique paraît devoir nous occuper tout d'abord[1].

Le professeur E. P. Tylor raconte que l'homme, dans sa naïveté, attribuait une âme à chaque chose qu'il voyait; il pensait que les hommes et les femmes qu'il apercevait en rêve

1. *Les Saints, successeurs des dieux*, P. Saintyves, p. 286.

étaient réels et que c'étaient les âmes de ceux qu'il avait connus vivants. Cette première étape dans l'évolution de la religion s'appela animisme[1]. L'homme adora les animaux parce qu'ils étaient mieux pourvus que lui d'armes naturelles et parce qu'ils lui paraissaient mieux connaître les voies de Dieu[2]. Il se prétendit même leur parent; ce fut le commencement de ce qu'on appela totémisme, idée religieuse qui survit encore dans l'héraldisme moderne. Il peupla les bois, les montagnes, les rivières et les lacs d'êtres imaginaires qui s'appelaient fées, naïades, dryades, satyres et de toutes sortes d'esprits. Lorsqu'il voyait en rêve son père, sa mère ou une autre personne qu'il avait connue vivante, il croyait voir leurs esprits; ce fut l'origine de la croyance dans les revenants, les fantômes, les âmes sans corps et la foi dans la vie future même. Le sauvage ne pouvait concevoir qu'une chose qui se mouvait fût sans vie, et c'est pour cela qu'il donnait la vie et l'âme aux personnes qu'il voyait en rêve, au soleil et à la lune mêmes, aux étoiles, aux nuages, à l'eau courante, aux arbres qui remuaient[3].

En effet, dans la littérature féerique, il y a un mélange de possible et d'impossible, de vrai et

1. *Primitive Culture.*
2. *The Awakening of a race*, p. 80.
3. *The Anglo-Saxon*, p. 106.

de fantaisiste. Une partie de ces féeries se rapporte à des esprits qui n'ont jamais été personnifiés; d'autres sont les esprits de ce qui nous environne, esprits de la nature ou locaux, esprits familiers ou domestiques, esprits du monde organique, des plantes, des animaux, ou ce sont alors des revenants, des sorciers ou magiciens ou des hommes possédés par d'autres esprits. Tout ceci et bien d'autres choses encore font partie du pays fantastique des fées, mais au fond il reste toujours quelque chose de vrai, et cela nous indique la rencontre des races entre elles. Aussi pouvons-nous considérer beaucoup de ces sagas comme des histoires racontées par les hommes de l'âge de bronze, à propos de leurs luttes avec les hommes de l'époque néolithique, qui leur avaient transmis eux-mêmes les traditions de l'époque paléolithique[1].

Là est la base d'où s'élèvent toutes nos religions, et il est bien intéressant d'étudier à quel point on retrouve dans nos religions ordinaires l'influence du sauvage primitif. Bien des croyances que nous préférons ont pris leur source dans l'imagination enfantine des sauvages.

D'après les docteurs Spencer et Gillen, les sauvages australiens n'auraient pas connu la

1. *Celtic Folklore Welsh and Manx*, Professor John Rhys, p. 684.

parenté du père et de l'enfant[1]. L'Australien appartient à la rude époque appelée âge de pierre, où l'homme se taillait des instruments et des armes dans le silex. Ce fut seulement plus tard, au temps de la pierre polie, que l'homme commença à devenir conscient de ses devoirs de père. Auparavant, on n'envisageait la question de parenté des enfants que vis-à-vis de la mère, et la même croyance régissait la production des êtres et des choses. La mer était la grand'mère de la terre, du soleil et de toute chose, et le Créateur était féminin.

La découverte de la fonction du mâle causa un changement complet dans l'idée religieuse. L'organe mâle de la procréation fut adoré comme la représentation visible du pouvoir créateur. Nous pouvons d'ailleurs dater de cette découverte la dépréciation de la femme, qui commença graduellement, et la glorification de l'homme, qui suivit par conséquent. Dieu, le créateur, devint masculin au lieu de féminin, et la femme, après avoir été regardée comme l'unique parente de l'enfant, en fut réduite peu à peu à devenir un instrument passif, le sol à exploiter par le mâle.

Les images du phallus étaient des objets d'adoration, et celles-ci furent bientôt pourvues

1. *The Tribes of Central Australia.*

d'ailes. Ensuite l'idole prit la forme d'un oiseau, d'une bête ou d'un homme; elle était encore figurée par des dragons, des taureaux, des lions, des chevaux, des anges, etc., tous masculins naturellement; on a même retrouvé des images représentant Dieu sous la forme d'un oiseau enfantant de la façon la plus littérale[1].

Une forme de la religion phallique fut l'Ophiolâtrie, et dans celle-ci, la croix fut l'image sainte adorée. L'adoration du serpent fut la première religion des sémites, et l'histoire rapportée dans la Bible explique comment le dieu d'une foi ancienne et à demi éteinte devint l'influence mauvaise de la religion qui commençait. L'ancien dieu se montre plus libéral en quelque sorte que le nouveau, et quand ce dernier ordonne à l'homme de ne pas manger le fruit de l'arbre de la science, « car si tu manges en ce jour de ces fruits tu mourras sûrement, » l'ancien dieu, tentateur, réplique : « Dieu sait que le jour où vous aurez mangé ces fruits, vos yeux seront ouverts alors, et vous serez pareils à des dieux, connaissant le bien et le mal[2]. » La persistance de la vieille religion est montrée encore par le récit d'Ezéchias, l'un des derniers rois de Juda, mettant en pièces le serpent d'airain fait par

1. *Les Saints, successeurs des dieux*, P. Saintyves, p. 22.
2. Genèse II et III.

Moïse et qu'avaient adoré jusque-là les Enfants d'Israël[1].

La circoncision est pratiquée dans plusieurs tribus australiennes et chez les indigènes de la Nouvelle-Guinée, non par mesure d'hygiène, mais comme témoignage de la bravoure des jeunes gens à supporter la douleur. Lorsqu'il est arrivé à l'âge de la puberté, chaque garçon est soumis à des cérémonies pénibles, afin que l'on se rende, compte de sa force, de son agilité, de son courage et de son endurance; la circoncision est une de ces épreuves dans plusieurs tribus. Si l'expérience réussit, le jeune homme prend place parmi les guerriers. S'il y en a qui font preuve au contraire de faiblesse et de poltronnerie, leurs compagnons plus braves les défient en duel et les mettent à mort. La circoncision date donc de l'âge de pierre, mais son importance au point de vue hygiénique ne remonte pas à bien longtemps. Ce fut un des rites de certaines religions phalliques, jusqu'au jour où les sémites en firent une vraie cérémonie religieuse, en outre de la précaution sanitaire qu'elle constituait pour eux. On retrouve son origine dans l'usage du couteau de pierre, dans les religions juive et islamique; chez les juifs, le prêtre circoncit l'enfant à huit jours, et chez les musulmans lorsqu'il a huit ans;

1. I. Rois 4.

ces derniers suivent l'ancienne pratique sauvage de plus près que les juifs.

Les Grecs rejetèrent la circoncision quand ils commencèrent à formuler leur religion raciale, c'est ce que rapporte le Nouveau Testament, et on peut en conclure que cette pratique fut confinée dans un cycle spécial de l'évolution de la religion en dehors duquel restèrent les Grecs et les Romains. S'ils avaient évolué dans ce cycle, cette coutume serait demeurée dans leurs mœurs par la force de l'hérédité, comme la croyance dans les revenants, les esprits, etc., y subsiste encore.

L'observation de la suite régulière des phénomènes naturels influa profondément sur la religion, mais la durée de l'année ne fut pourtant pas définie exactement avant une époque relativement récente, et elle ne fut achevée qu'après les découvertes de Galilée et de Copernic. Finalement, ce fut notre science qui fixa cette question à un point définitif. Ce furent les phases de la lune, survenant à intervalles courts et réguliers qui servirent au sauvage primitif pour mesurer le temps. Le soleil était pourtant plus puissant, et c'est pour cela que, durant la période « matriarcale » dont nous avons déjà parlé, le soleil fut féminin et la lune masculine. Après le développement des religions phalliques, quand le Créateur fut masculin, le soleil devint le père universel, et la lune fut

féminisée. Le soleil fertilisait la terre, la grand' mère de tout, et lui faisait produire les plantes, les animaux et l'homme lui-même. Le culte du soleil devint dominant et laissa un souvenir très vivace dans nos religions actuelles.

L'éclair, qui fut lui-même un dieu, devint l'arme du dieu soleil, et c'est du soleil que l'on obtint d'abord le feu. Cela donna naissance à une multitude de légendes, à celle de Prométhée, par exemple, qui n'est pas la plus ancienne. Mais le dieu était trop grand pour fabriquer lui-même sa propre foudre, et il lui fallait un dieu inférieur à son rang pour faire cette besogne. Jupiter, le père universel, siégeait dans sa dignité, et du haut de son ciel jetait la foudre.

Il est inutile de traiter ce sujet plus longtemps ; j'en ai parlé suffisamment pour indiquer la source de nos plus chères croyances et pour expliquer comment celles-ci nous sont parvenues. Assez de légendes et de superstitions populaires se présenteront sans doute à l'esprit de nos lecteurs, pour leur démontrer comment toutes nos religions ont évolué depuis les idées chimériques des sauvages primitifs et comment, malgré l'influence de leur longue transmission héréditaire, elles sont en désaccord avec notre science moderne et par conséquent inexactes. Et ce n'est pas la faute du sauvage, car l'homme a toujours cherché à connaître la vérité.

Il faut nous rappeler que les races anciennes étaient plus impulsives que logiques et laissaient l'imagination diriger leurs jugements ; mais bien qu'en progressant, elles ne soient pas parvenues à formuler une science exacte, nous pouvons retrouver quand même dans leurs histoires et légendes les germes de bien des parties de notre science.

Une vérité ressort de notre étude des races ; c'est que l'homme a toujours fondé sa religion sur ce qui lui paraissait scientifiquement vrai. Il a donc été toujours sincère dans sa religion, bien qu'elle puisse sembler puérile, pour ne pas dire stupide, à l'homme d'une race plus jeune. La religion a toujours été basée sur ce que l'homme croyait être la volonté de Dieu, car il a toujours reconnu, en effet, l'existence d'une puissance qui lui était supérieure et, pour absurde que puisse sembler cette conception, il est certain qu'elle fut adoptée sincèrement par la race qui la formula.

CHAPITRE IV

Origines de la Civilisation.

L'évolution de l'homme depuis l'état animal fut si lente et si graduelle qu'elle passa inaperçue pour ceux qui y avaient pris part, et c'est seulement par de récentes observations et en comparant les conditions d'une époque avec celles d'une autre, séparée d'elle par un certain temps, que l'on peut estimer les progrès accomplis dans les derniers temps.

Le premier acte de ce drame important est l'âge paléolithique ; les hommes apparaissent au centre, puis ils se répandent aux extrémités de la terre. Cette époque a dû durer plusieurs milliers d'années, car la vie d'une race ne peut guère être estimée à moins de trois ou quatre mille ans, et plusieurs races auront pu naître, grandir et s'éteindre avant que cette époque se soit fondue dans la suivante. D'après les archéologues, il paraît que les sauvages les plus anciens, dont on trouve les restes en France et dans

l'Europe occidentale, se servaient d'armes et d'outils absolument semblables à ceux qu'employaient les tribus de la Tasmanie, dont les dernières se sont récemment éteintes. Il est difficile pour nous, qui pouvons faire le voyage d'Europe en Tasmanie en six semaines, d'apprécier le temps employé pour cette transmigration ; et, comme ces sauvages n'avaient pas de vaisseaux pouvant traverser l'océan, il nous faut admettre que la configuration de la terre a dû bien changer depuis cette émigration.

Pendant cette dernière, les hommes traversèrent des régions variées où ils connurent des climats, des sols, des nourritures et des températures diverses, et s'il est vrai que ces conditions amènent des changements dans la couleur, le physique, le tempérament, etc., de nombreuses races se seront formées alors pendant cette époque.

En comparant les étages variés de la civilisation parmi les races connues dans l'histoire, d'après les vestiges des tribus préhistoriques, et en nous servant des conclusions des archéologues, il paraît possible de se figurer grossièrement cette condition primitive de l'homme, que nous considérons comme le premier état, quoique bien d'autres aient dû exister avant[1].

1. *Primitive culture*, E.-B. Tylor.

L'évolution nous ramène bien en arrière de celui-ci, c'est-à-dire jusqu'à l'animal grégaire. Là, nous pouvons apprécier de façon presque certaine le progrès de la civilisation moderne, car l'animal n'a pas changé durant toute cette époque puisqu'il avait atteint son développement final, tandis que l'homme commençait à évoluer. A l'époque paléolithique, le sauvage est un chasseur très peu supérieur à l'animal, mais possédant un langage et capable de fabriquer des outils et des armes. On en a trouvé, d'ailleurs, des exemplaires très simples qui prouvent combien le progrès intellectuel fut lent durant la première émigration.

L'Australien, bien qu'on le considère comme le plus primitif des peuples connus, est bien en avance sur le Tasmanien. Ses armes et ses instruments sont mieux fabriqués, et son boomerang, arme qui lui est propre, est un perfectionnement remarquable du simple bâton que l'homme jetait avant, avec plus ou moins d'adresse. L'Australien appartient donc à une époque plus récente que le Tasmanien.

C'est à cette époque que l'on fit la grande découverte de la manière d'allumer le feu. Ce fut probablement cette découverte qui donna au clergé moderne sa puissance et fit que, depuis, le feu fut toujours l'objet d'une adoration supérieure. On peut voir dans les égli-

ses catholiques des gens dévots qui allument des bougies et les placent devant l'autel de quelque saint. La lumière entretenue sans cesse dans les sanctuaires a sans doute une origine bien ancienne et rappelle le souvenir de l'époque où l'homme n'obtenait du feu que lorsqu'un arbre était frappé de la foudre. Ce fut alors un devoir sacré et une charge de conserver le feu allumé, et la croyance que le soleil, source de lumière et de chaleur, était aussi la cause de l'éclair, fit du soleil le premier des dieux.

Le feu fut d'abord produit par la friction rapide de deux bâtons, l'un contre l'autre, avec de l'herbe sèche, du charbon de bois ou quelque autre matière inflammable; on agit de cette manière jusqu'à l'âge de fer où l'on utilisa la pierre et le fer pour produire l'étincelle. Jusqu'au commencement du XIXe siècle, on ne fit pas de grands progrès de ce côté-là, et les ménagères, avant cette époque, allumaient encore leur feu, comme les femmes de l'ancienne Babylone, de l'Assyrie et de l'Egypte le faisaient il y a dix mille ans.

A l'époque néolithique qui suivit, le progrès mental et intellectuel de l'homme fut plus marqué. A ce moment, l'homme ne vivait pas de sa chasse seulement; quelques races élevaient des animaux et se faisaient nomades; elles erraient de pâturages en pâturages, cherchant la nourri-

ture de leurs troupeaux, et l'on suppose que ce furent ces tribus de pasteurs qui, passant leurs nuits à la belle étoile pour garder leurs bestiaux, acquirent les premières notions cosmographiques. Ils surveillaient attentivement les astres et distinguaient les planètes des étoiles les plus éloignées. Ils observaient le cours des saisons et estimaient la durée de l'année solaire. De fait, ils posèrent les fondements de notre science astronomique et acquirent une connaissance considérable de la nature animée.

Quelques races joignirent l'agriculture à leurs occupations pastorales et instituèrent ainsi plusieurs branches de notre science moderne. Probablement les hommes de l'âge de pierre enfouirent (à l'instar de certains animaux comme l'écureuil par exemple), des semences dans la terre, mais leur manque d'observation les empêcha d'établir un rapport entre leur acte et la croissance des plantes. Cela donna d'ailleurs naissance à plusieurs croyances religieuses dont nous parlerons plus tard, à propos des religions modernes.

Les grands empires commencèrent à se former alors. Les sauvages paléolithiques se divisèrent en tribus pour chasser, et les races pastorales suivirent un peu leur exemple. Les anciens agriculteurs formèrent de petites communautés industrielles, mais, avec l'augmentation du savoir,

le désir de gouverner augmenta aussi. Les tribus de chasseurs eurent un roi, général ou chef, absolument comme les troupeaux de moutons ont un guide, et lorsqu'elles se rencontraient entre elles, il arrivait fréquemment qu'elles se battissent. Chaque tribu avait encore un ou plusieurs sorciers, guérisseurs, conjurateurs et interprètes des rêves, que l'on consultait pour savoir où se trouvait le gibier et qui prononçaient les exorcismes et réglaient l'existence de la peuplade.

A l'époque pastorale, ainsi que le rapporte la Bible, la tribu consistait dans un chef avec ses femmes, ses servantes et ses esclaves. Chacune possédait un prêtre qui faisait fonctions d'interprète des songes et de prophète, et que l'on consultait dans toutes les occasions importantes. Quelquefois, des tribus différentes, dont les chefs étaient en relations, formaient une sorte de communauté dont on élisait chef le plus vieux et le plus habile, mais ces unions n'avaient pas le même caractère permanent que dans les grandes communautés agricoles.

En Amérique, les empires de Mexico et du Pérou appartenaient à l'âge de bronze, et tandis que les aborigènes des deux continents étaient encore dans la période pastorale ou dans celle des chasses, ceux-ci faisaient de grands progrès en art et agriculture. Parmi les peuples anciens,

les Chinois furent les plus avancés, et avant que notre science moderne connût l'application de la chimie à l'agriculture, c'étaient les meilleurs agriculteurs du monde.

Il est actuellement impossible de faire plus que de parler d'une façon générale des premiers progrès des attributs mentaux de l'homme. Chacune des époques qui divise la vie de l'homme se confond naturellement dans la suivante, de sorte qu'il n'y a pas de ligne de démarcation bien nette entre elles. A l'époque paléolithique, l'homme pénétra jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre; nous pouvons remarquer que, bien que le progrès fait en civilisation n'ait pas été bien grand, il y a pourtant une grande différence entre le volume et la forme des crânes dont on a retrouvé les vestiges en France et en Tasmanie.

Ces anciens crânes ont une conformation si animale, que ceux qui les découvrirent les attribuèrent d'abord à des singes supérieurs, et il fallut qu'on trouvât auprès d'eux certains vestiges, pour prouver qu'ils appartenaient bien à des sauvages habiles dans l'art de tailler le silex et d'en faire des instruments tranchants. L'animal peut bien ramasser un bâton ou une pierre et les lancer, mais il ne peut allumer des branches et faire un foyer, ni tailler des pierres pour en faire des outils.

On ne peut donc confondre les crânes de sauvages découverts en Australie, en Afrique, en Amérique, ou en Asie avec ceux des animaux. Au temps où l'homme fraya son chemin dans ces continents, son développement crânial supérieur l'avait différencié de l'animal, et il semble démontré aujourd'hui que c'est quelque part au nord des Alpes que l'homme fit sa première apparition[1].

Il semble, autant qu'on ait pu le remarquer, qu'une race ne peut mourir comme un individu, lorsqu'elle a cessé de produire des génies et des penseurs et qu'elle est devenue vieille. Elle semble continuer au contraire, comme un animal, à produire et à se maintenir pendant un temps indéfini, mais au point de vue intellectuel, elle reste absolument stationnaire. Elle continue à observer invariablement, de génération en génération, ses usages et ses cérémonies religieuses, mais on ne sait pas encore si cette religion devient héréditaire comme l'instinct de l'animal.

Ce fut l'état où se trouvaient les Australiens et que décrivirent les docteurs Spencer et Gillen, A. W. Howitt, W. E. Roth et d'autres savants encore. Nous pouvons ainsi nous rendre compte de l'Orient stationnaire dont on a tant parlé.

1. *L'évolution du monde et de l'homme*, p. 100.

Les races comme les Chinois, les Coréens, les Hindous, les Perses, avaient parfait leurs systèmes religieux, ce qui équivaut à dire qu'ils avaient cessé de donner au monde des inventeurs et de faire des découvertes scientifiques et que, pour accomplir de nouveaux progrès, ils attendaient l'évolution d'une nouvelle race.

Cela nous montre l'admirable prévoyance avec laquelle est disposée la loi de l'évolution qui permet à l'ancienne science de se conserver tant qu'elle en vaut la peine.

La jeune race est intimement liée aux races plus vieilles parmi lesquelles elle est née. Elle apprend les religions anciennes, le langage, la science de ces races et se les assimile. Dans les toutes premières phases de l'évolution, elle paraît ne pas avoir d'opinions bien personnelles, mais elle rejette déjà tels dogmes qui répugnent à son esprit.

La lutte commence donc par être sur le terrain physique et devient mentale, seulement lorsque le caractère de la jeune race s'est développé. Cette dernière paraît, pour la vieille race à laquelle elle s'est attachée, un soutien plus solide que celle-ci même. Elle lutte à tout instant et à tout propos, jusqu'à ce que les caractères qui lui ont été transmis commencent à s'affirmer eux-mêmes. Au début, cette progression de son caractère s'effectue lentement et par-

tiellement, et la vieille race domine toujours la jeune; mais à mesure que croît cette dernière, l'autre décline et s'éteint peu à peu.

C'est ainsi qu'a dû s'effectuer la marche de l'histoire en Europe dans les six ou huit cents années passées. La coïncidence est curieuse du fait que c'est en Europe que l'on a découvert les plus vieux restes de l'humanité et de celui qui nous fait voir les changements les plus importants dans la base véritable de la religion s'y développer maintenant graduellement.

Nous avons déjà vu que plusieurs de nos croyances nous ont été transmises, il y a très longtemps déjà, et quelques-unes mêmes nous sont venues de nos ancêtres humains primitifs, tandis que les fonctions purement animales ou instinctives nous viennent de nos progéniteurs animaux. Je ne prétends pas naturellement retracer l'évolution mentale d'une façon rigoureusement exacte, nous n'en avons pas besoin, mais je voudrais jeter quelque lumière sur les lois naturelles en montrant l'influence qu'elles ont dans le développement de l'homme depuis la période animale jusqu'à son état actuel, de façon à nous permettre d'estimer déjà la marche future des événements.

Notre science moderne nous permet aujourd'hui d'avoir une vue plus large et une conception bien plus juste des lois naturelles; grâce à

elle nous pouvons apprécier leur influence sur l'évolution humaine. L'astronomie moderne nous apprend l'importance de la gravitation des forces centrifuges et centripètes; la géologie nous montre l'action de l'eau dans la stratification des roches; la chimie nous fait connaître les lois qui régissent l'attraction et la répulsion des matières gazeuses ou autres, les lois de cohésion, d'adhésion et de combinaison des éléments. Nous pourrions citer de nouveaux exemples scientifiques pour démontrer l'action des lois imposées à la matière organique et inorganique, mais nous en avons assez dit sur ce sujet pour faire comprendre notre pensée.

« On a omis d'étudier les variétés humaines, comme on étudie celles des animaux ou des plantes, sans se préoccuper de leur valeur conventionnelle et surtout sans leur distribuer des certificats de supériorité ou d'infériorité. Les faits ont souvent cédé la place aux sentiments. La passion aidant, on a réussi à nous faire adopter nos désirs pour des observations impartiales et nos préjugés pour des lois scientifiques[1]. »

Les savants d'aujourd'hui sont encore sous l'influence des superstitions que nous ont léguées les hommes primitifs. Il a toujours

1. *Les Préjugés des Races*, p. 490.

existé une telle prédilection pour ce qui est ancien, que la plupart de ceux qui ont inauguré de nouvelles croyances ont commencé par établir une opinion qui leur était favorable; chose curieuse, ils trouvaient invariablement une preuve à l'appui de leur idée. Nous nous occuperons plus tard de ces nombreuses opinions contradictoires auxquelles donna lieu l'interprétation des écritures hébraïques; il suffit de rappeler ici l'hérésie aryenne[1].

« Le terme générique « aryens » paraît d'autant plus extravagant qu'il est censé embrasser au moins trois types nettement distincts.... Devant tant de contradictions irréconciliables, peut-on encore décemment parler d'une « race aryenne, » de la « descendance aryenne, » et opposer certains éléments anaryens ou non aryens, faisant partie des peuples européens, aux éléments réellement « aryens » qui n'ont jamais existé[2]? »

L'étude des religions nous montre bien qu'il n'y a rien de trop stupide ni de trop puéril que l'homme ne croie et, en général, plus une croyance est inepte et ridicule, plus il s'y attache avec ténacité. Nous pouvons faire remonter toutes les religions ordinaires à nos races ancestrales,

1. *The Awakening of a Race*, p. 26.
2. *Les Préjugés des Races*, p. 371.

ainsi que je l'ai montré pour quelques-unes de nos idées religieuses et comme on le verra, quand nous traiterons les religions modernes. Nous comprendrons alors les souffrances que supportèrent les hommes pour des convictions qui sont considérées absurdes aujourd'hui; d'ailleurs, c'est la minorité qui se donne la peine d'approfondir les origines de ses croyances et qui est prête à lutter et à mourir pour elles; la masse, elle, ne va pas chercher si loin, et il lui suffit d'avoir reçu les premiers préceptes maternels, pour qu'elle s'en contente comme base pour sa religion; et si nous nous connaissons si peu nous-mêmes aujourd'hui, c'est parce que cette classe n'a jamais attiré l'attention des historiens jusqu'à ce jour.

Pour un roi, un général, un prêtre ou tout autre grand homme, il y a des milliers d'individus moyens qui passent leur vie à obéir aux ordres que leur donnent ceux qu'ils considèrent comme leurs supérieurs. Et tant que nous n'aurons pas compris ces braves gens qui constituent la grande masse des travailleurs, mais ne sont pas absolument confinés dans cette catégorie, nous n'aurons pas une idée exacte de la nature humaine et nous n'apprécierons pas la portée des lois auxquelles nous devons notre existence.

On peut dire qu'il y a des milliers de personnes qui ont étudié la nature humaine, folk-

loristes, romanciers ou poètes. Mais c'est la Bible qui paraît résumer le mieux le savoir humain, et c'est parce qu'elle est profondément humaine que tant de religions se sont fondées sur elle. C'est dans ce livre que l'on parle, pour la première fois, de cette masse non pensante que j'ai déjà citée, mais la science qu'il contient est celle d'il .y a deux mille ans, et c'est elle que remplace notre science moderne. Elle parut aussi profonde aux prophètes et aux écrivains hébreux qu'elle nous paraît puérile aujourd'hui. Nous comprenons facilement, à la lecture de ce livre et en le comparant aux autres littératures, comment le culte de la Bible s'affirma en Europe et la puissante influence qu'elle exerça dans l'affaiblissement du pouvoir de l'Eglise. L'étude en est curieuse et intéressante, et son action sur la religion dans l'avenir peut déjà être vaguement conjecturée.

CHAPITRE V

La Race blonde et la Race brune.

L'humanité a été divisée de plusieurs manières, selon les diverses écoles de savants. Il est en effet prouvé que les habitants d'une partie du globe diffèrent plus ou moins, par la couleur du teint et les caractères physiques et intellectuels, de ceux qui ont évolué dans une autre partie du globe. Nous distinguons ceux-ci en races ou variétés, et cette distinction correspond, d'une manière équivalente, à l'espèce chez les animaux. D'une façon générale, c'est la religion qui distingue une race d'une autre, mais quand une jeune race a évolué, elle accepte, durant ce que j'ai appelé sa phase de jeunesse, la religion de la race étrangère à laquelle elle s'est associée. On peut appeler cela son époque hybride, car, bien qu'au début elle reçoive en principe sa religion d'une race plus ancienne, elle commence, lorsque son caractère est développé, à douter

d'abord et à rejeter ensuite certains dogmes de cette religion. Ceci sera mieux expliqué quand nous parviendrons à l'étude de notre propre race.

L'humanité se divise encore, en outre de ces distinctions raciales, en groupes de familles comme les Australoïdes, les Négroïdes, les Mongoliens, les Touraniens, etc., que nous reverrons plus tard quand l'occasion s'en présentera, mais, pour le moment, il règne une telle confusion parmi les diverses autorités, qu'il est très possible que l'on soit obligé de reviser le sujet tout entier.

En plus de ces classifications, il existe une différence marquée, sous le rapport du cerveau, entre les races primitives, par conséquent les plus anciennes, et les races plus modernes. Les cerveaux de la plupart des hommes des races disparues, trouvés en Europe, appartiennent au dolichocéphalique, branche de l'humanité où la tête est étroite et longue et à laquelle appartiennent les races négroïde et australoïde. Cela nous explique comment cette espèce, la plus vieille de l'humanité, se répandit en Europe et de là sur tout l'univers et partout où elle ne rencontra pas d'obstacles insurmontables à sa marche. C'est à cette branche de la famille humaine que nous devons les religions purement imaginatives, les croyances aux fées, aux esprits,

aux revenants, aux démons, etc., et c'est chez elle qu'apparaissent les médecins, les conjurateurs de sorts et les interprètes de songes.

L'autre grande branche de l'humanité appartient plus ou moins au brachycéphalique, variété au crâne rond et large d'où vinrent les grandes religions et les grands instituteurs moraux; elle semble avoir fait son apparition quelque part en Asie. C'est en connexité avec ces religions que les germes de notre science moderne apparaissent tout d'abord. Ses prêtres sont professeurs, jurisconsultes, docteurs, chirurgiens, etc.

L'évolution de la race brachycéphalique fut donc due au changement complet dans le milieu et par conséquent dans les conditions d'existence. Probablement quelques sujets d'une jeune race pénétrèrent dans quelque contrée inhabitée jusqu'alors, où ils se trouvèrent complètement isolés du reste de leur race et des races dolichocéphaliques. Ils peuvent avoir franchi l'Hymalaya, par exemple, et avoir été ensuite définitivement perdus pour leur race; ou ils peuvent avoir été bloqués par les glaces durant quelque période glaciaire, sans pouvoir jamais revenir[1].

En somme, la manière dont ils se sont différenciés des races plus anciennes est très incer-

1. *The Evolution of the Word of Man*, p. 133.

taine ; il nous suffit de reconnaître leur existence et de laisser aux chercheurs de l'avenir le soin d'expliquer leur développement.

Il existe en Asie, en Amérique, en Europe et ailleurs encore, de nombreuses races qui sont entre les brachycéphales et les dolichocéphales ; on en a fait une nouvelle catégorie appelée mésocéphalique, mais elle doit très probablement sa caractéristique à un croisement entre les deux grandes races et ne nous intéresse pas pour le moment. Nous avons à résumer ce qui n'est connu que des spécialistes et à laisser de côté ce qui fait encore l'objet d'une discussion.

Avant d'essayer de décrire l'évolution des facultés intellectuelles de l'homme, il serait bon de déterminer par quels moyens une nouvelle race s'est différenciée des autres races. Si nous arrivons donc à jeter quelque lumière sur la race qui nous est le mieux connue — notre propre race — nous posséderons la clef qui nous servira à connaître l'évolution de toutes les autres races, car les lois qui les régissent sont toujours les mêmes dans tous les cas.

Les Européens de l'ouest, que nous étudierons exclusivement au cours de ces recherches, comprennent les Français, les Allemands, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Autrichiens, les Bohémiens, les Tchèques, les Polonais, les Danois, les Suédois et quelques autres

peuples encore. Dans les Iles Britanniques, il y a en outre des Anglais, des Ecossais, des Gallois et des Irlandais. Quelques-uns s'intitulent Gaëls, Celtes, Teutons, Bretons, Goths, Normands, Anglo-Saxons, etc. Laissons de côté les Juifs, les Huns, les Gypsies, débris des races anciennes et séparés plus ou moins de tout groupement, en sorte qu'ils n'ont d'affinité raciale avec aucun. Les anthropologistes modernes classifient généralement tous ces peuples en deux races, selon que la forme de leur cerveau est large ou longue. On les distingue encore par la couleur, et le docteur Bodichon a proposé de les nommer race blonde et race brune[1]. Le professeur Huxley a conseillé Xanthrochroi ou à cheveux blonds, et Melanochroi ou à cheveux noirs. On les a encore appelés race méditerranéenne et alpine.

Dans les temps reculés, l'Europe fut habitée par des hommes qui avaient les caractères de la race méditerranéenne, une tête longue et une face ovale. Durant l'âge de pierre, ces hommes étaient parvenus à un très haut degré de civilisation, avant l'envahissement des Asiatiques à face ronde. Ce peuple de brachycéphales appelé race alpine couvrit une grande étendue que l'on peut figurer par un triangle dont la base s'étendrait de la mer Noire à Varsovie et dont le

1. *De l'humanité.*

sommet serait tourné vers Bordeaux.... Nous ne pouvons pas affirmer avec une exactitude rigoureusement scientifique que la race alpine vint d'Asie, mais la conformation crânienne qu'elle présente rend ce fait très probable, de même que la taille et la chevelure rappellent tout à fait celles des Asiatiques[1].

Le docteur Bodichon, déjà cité, qui croyait avec le comte Strezelecki à la création séparée de chacune des grandes races, exprime des idées dignes de considération. « La plupart des races, dit-il, sont originaires des lieux où nous les rencontrons aujourd'hui.... Chaque race a une destinée à accomplir. Chacune d'elles a ses maladies spéciales. Ces maladies partent d'une race donnée et se répandent parmi toutes les autres races.... Le type des races se modifie par le croisement.... Chaque race apporte ses inventions, ses idées, ses aptitudes dans le mouvement qui améliore le genre humain[2]. »

Il n'est pas douteux que l'homme ait émigré de place en place, mais, généralement, ces voyages étaient très courts, comparés à ceux que nous faisons aujourd'hui. Selon la Bible, les Israélites mirent quarante ans à parcourir une distance que les voyageurs d'aujourd'hui traver-

1. *The palaces of Crete and their builders*, Angelo Mosso, p. 332.
2. *De l'humanité*, ch. II.

seraient en un ou deux jours ; certains écrivains ont exagéré l'importance des peuplades voyageuses d'alors. Lorsque nous lisons leurs relations, il faut nous représenter les difficultés qu'il y avait alors à se procurer de la nourriture en grande quantité, à avoir des moyens de transit faciles et à conserver la viande comme on le fait aujourd'hui.

« Coïncidence singulière, plus un peuple ou une race paraissent être connus, moins nous avons de notions précises sur son passé ethnique. Notre ignorance s'accroît en raison directe des efforts consacrés à élucider son histoire. » Mais, plus on étudie les variations multiples qui distinguent les humains, plus on s'aperçoit que celles-ci n'ont rien de préconçu. Elles naissent au hasard du climat, des occupations, en un mot, de ce milieu ambiant, créateur presqu'exclusif des phénomènes qui troublent certains anthropologistes obstinés à nier son activité incessante[1].... »

Le fait semble être, ainsi que l'a prétendu depuis longtemps le docteur Bodichon, qu'une race a évolué là où elle se trouve aujourd'hui. La race blonde ou alpine est née en Europe, en France, en Allemagne, en Italie, partout où on la trouve : nous sommes renseignés sur la manière dont elle

1. *Le Préjugé des Races*, J. Finot, p. 494.

passa en Angleterre, mais partout ailleurs elle s'est développée silencieusement et presque sans attirer l'attention. La loi de l'évolution ne connaît aucune borne, ni nationale, ni artificielle, et il n'y a que la distance ou quelque autre obstacle insurmontable pour empêcher une race nouvelle de se développer. Si les anciens progéniteurs de la race sont venus d'Asie, ils peuvent avoir eu les cheveux noirs et un type tout à fait différent du type alpin actuel. Un fait semble certain c'est qu'ils étaient brachycéphaliques, tandis que les races plus vieilles qui les ont lentement engendrés étaient dolichocéphaliques.

« Rappelons, du reste, que, d'après Giuseppe Sergi, le professeur Brinton, etc., la race blanche, cet orgueil ethnographique de l'Europe, ne serait que le fruit direct d'une race nègre, les Euro-Africains, établie en Europe depuis des siècles immémoriaux et qui y serait venue de l'Afrique du Nord. Ce qui donnerait une certaine consistance à cette théorie, c'est la découverte de nombreux ossements dans les différentes parties de l'Europe, considérés comme négroïdes[1]....

La race blanche ici mentionnée est naturellement la race méditerranéenne qui, ainsi que les

1. *Le Préjugé des Races*, J. Finot, p. 165.

races nègres en général, appartient à la branche dolichocéphalique de la famille humaine.

C'est Jules César qui, le premier, a mentionné la race blonde; mais la source la plus autorisée est encore Tacite. Et lorsqu'elle sera écrite au point de vue évolutionniste, l'histoire sera le récit de la lutte à mort qu'ont engagée ces deux grandes races.

A ses époques les plus reculées, les Goths blonds étaient de simples sauvages, possédant une religion barbare. Des hordes de ces sauvages parcouraient le Sud, passant par Rome, Athènes et par l'Egypte même. Ils fondèrent un royaume gothique en Espagne. Pris par la civilisation d'une race plus ancienne, ils furent fiers d'être considérés comme une branche de cette race, et cette opinion prévaut, encore que les deux grandes races blanches n'en faisaient qu'une seule. Quand ces deux races se rencontrèrent, la race méditerranéenne était encore dans la période de l'enfance. D'ailleurs, elle n'a pas encore formulé sa religion d'aujourd'hui. Les Ecritures hébraïques n'avaient été traduites en grec que peu de temps auparavant, sur l'ordre de Ptolémée Philadelphe, et c'est dans elles que la race puisa la théorie de la création qui devait servir de base à sa religion. Bien que cette race se montrât supérieure à bien d'autres plus anciennes, par ses talents littéraires et artistiques, elle omit pourtant d'énon-

cer une théorie qui expliquât son apparition sur terre, et c'est à cause de cela qu'elle édifia une religion si puérile, comme l'est le christianisme.

Les caractères mentaux de la race blanche se manifestèrent au XIIe siècle, quand Bruno, Roger Bacon, Wickliffe, Descartes, Huss et d'autres commencèrent à examiner la religion imposée à la race par celle plus ancienne qui la dominait.

François Rabelais n'est pas communément regardé comme un innovateur religieux; toutefois nous trouvons dans *Prognostication :*

« Quelque chose que vous disent ces folz astrologues de Lovain, de Nurnberg, de Tubinge et de Lyon, ne croyez que ceste année y aie autre gouverneur de l'universel monde que Dieu le Créateur, lequel par sa divine parolle tout regist et modère, par laquelle sont toutes choses en leur nature et propriété et condition, et sans la maintenance et le gouvernement duquel toutes choses seroient en un moment réduictes à néant, comme des néants elles ont été par lui produictes en leur estre. Car de luy vient, en luy est et par luy se parfaict tout estre et tout bien, toute vie et mouvement.... Et ne aura Saturne, ne Mars, ne Jupiter, ne aultre planète, certes non les anges et les saincts, ny les hommes, ny les diables, vertuz, efficace, puissance, ne influence aulcune, si Dieu de son bon plaisir ne leur donne; comme

dict Avicenne, que les causes secondes ne ont influence ne action aulcune, si la cause première n'y influe ; dit-il pas vraie le petit bon homme[1] ! »

Cela semble anticiper curieusement sur la pensée moderne, et on peut féliciter Rabelais de ne pas avoir été brûlé pour crime d'hérésie.

La révolte des paysans, connue en France sous le nom de Jacquerie, en Allemagne sous celui de Bauernkrieg, et en Angleterre sous celui d'insurrection des paysans, à laquelle se joignit d'ailleurs Wat Tyler, démontre bien comment se développèrent ces nouvelles idées dans les différents pays, et comment tout grand mouvement politique ou religieux s'est rapidement propagé depuis son lieu d'origine à travers toute l'Europe.

La Réforme et la Renaissance furent uniquement dues à l'évolution de l'esprit de la jeune race, et ces mouvements servirent d'indices aux événements futurs. Dogmes sur dogmes de la religion romaine furent rejetés ; des rois et des princes méconnurent l'autorité du pape, et cela dura jusqu'à ce que la découverte scientifique eut ruiné la vraie base de la religion et détruit sa doctrine. La théorie de l'évolution n'annule pas simplement la théorie ancienne de la création, mais elle nie encore le dogme que Jésus est le

1. *Pantagrueline Prognostication*, ch. I.

fondateur de la religion, ruinant ainsi la connexité du grand prophète juif avec cette religion. Or si ceux qui basent leur foi sur la science moderne controuvent le christianisme originel de Rome, ils ne doivent pas trouver naturellement plus de vérité dans les pseudo-religions qui se sont branchées sur lui, lorsqu'évoluait le caractère de la race blonde. Chaque secte représente l'esprit de la race au temps du fondateur, mais le véritable esprit apparaît seulement dans sa science; et à mesure que celle-ci se développe, les sectes restent en arrière, tandis que le progrès continue sa marche. Ces sectes deviennent donc, comme la religion originale, des forces conservatrices et résistent à tout progrès nouveau. Elles n'ont aucune consistance et se contredisent les unes les autres, ainsi que l'ancienne Eglise dont elles se sont séparées. Ce sont évidemment des courants contraires, mais ils ne retardent en rien le grand courant. D'autres sectes opposées se sont fondées, sortes de contre-courants dont le plus remarquable fut formé par Ignace de Loyola, dont les compagnons sont plus romains que les Romains, parce qu'ils ont la persévérance de notre race et sont moins impulsifs et plus stables que les Romains.

Au XVIIIe siècle, l'esprit de recherche eut en France un éclat remarquable, et nous pouvons dater de cette époque plusieurs de nos croyan-

ces politiques et sociales. Turgot, de Quesnay, J.-B. Say, Condorcet et bien d'autres encore fournirent à Adam Smith la base de son livre : « La Richesse des nations, » sur lequel s'appuient la science moderne et l'économie politique. Lamarck, Laplace, Lavoisier, Buffon, Cuvier préparèrent les voiesà l' « Origine des Espèces, » de Darwin, qui nous a donné la théorie de l'évolution. Rousseau posa les fondements de notre « humanitarisme, » qui prend graduellement la forme plus élevée d'altruisme. Voltaire enfin ridiculisa le christianisme, le considérant comme puéril et absurde et précédant par son opinion le verdict des temps modernes que confirmèrent l'histoire et l'exégèse verbales. Sa satire sur « Notre meilleur des mondes possibles » est encore d'actualité.

C'est cette expansion de recherche scientifique qui amena les Américains à fonder la première république démocratique, au lieu d'une monarchie.

En France aussi, une république, plus démocratique encore, s'établit, mais pour être brisée dès l'enfance par le flot du militarisme romain qu'incarna Napoléon Bonaparte, type accompli de l'idéal romain autocratique.

Dans ces mouvements, comme dans le mouvement de républicanisme de 1848 et aujourd'hui aussi, les nouvelles idées se propagent rapide-

ment chez les autres nations; mais si elles ne sont pas mieux comprises, c'est parce que l'éducation est trop influencée encore par les anciennes superstitions et toujours opposée à la nouvelle science.

Les mères et les écoles poussent sans cesse les enfants dans le vieux sillon dont ils se dégagent parfois, une fois mûris, ou s'ils ont eu l'occasion de s'instruire. C'est une situation qui serait amusante si elle n'amenait pas des conséquences si terribles. Selon M. Sabatier, la récente séparation des Eglises et de l'Etat, conduite si habilement par M. Briand et ses collaborateurs, semble avoir ébranlé les assises du christianisme en France et laissé la France pratiquement sans religion.

D'autres pays se sont contentés apparemment de pseudo-religions appelées chrétiennes, mais ces sectes sont sans base raciale et sont juste satisfaisantes pour des gens irréfléchis et peu curieux. C'est pour cela que j'encourage les hommes à examiner et à coordonner la science, afin de découvrir les fondements d'un nouveau progrès en religion, qui satisfasse les besoins moraux du temps; mais, avant d'apprécier le caractère de cette nouvelle religion, il nous faut montrer que le christianisme est sans vérité pour nous. Il nous faut éclairer la situation avant de penser rebâtir.

CHAPITRE VI

Les Théories de la Création.

A mesure que nous étudions intimement les religions d'aujourd'hui, nous concevons plus nettement combien peu nous avons accompli de progrès depuis les plus anciennes religions imaginatives de nos ancêtres sauvages. La religion a grandi, de plus en plus améliorée, mais toujours plus artificielle. Chaque nouveau pas en avant dans la science a marqué son empreinte sur l'évolution de la religion, mais les anciens rêves et les spéculations puériles du sauvage forment encore les principaux éléments de la religion moderne. Un trait caractéristique apparaît au savant, c'est que toute religion, positive ou raciale, est vraie, si les prémisses sur lesquelles elle s'appuie sont reconnues scientifiques. L'objet de toutes les religions est d'expliquer l'apparition de la race sur la terre, car l'homme a toujours cherché la réponse à cette question : « D'où viens-je ? »

Toutes les théories plus anciennes furent de l'ordre créatif, et leur seul objet était d'expliquer la présence de la race elle-même. Dans bien des cas, la race ne connut pas l'existence d'autres races vivant à côté d'elle, et le premier homme se croyait la seule création d'un ou plusieurs dieux. Quand l'existence d'autres races fut connue, cette race se prétendit avoir été créée par Dieu, tandis que c'était des démons ou des dieux inférieurs adorés par les autres races qui avaient créé celles-ci par esprit d'imitation ou pour rivaliser peut-être avec le seul vrai Dieu. Nous devons écarter les légendes antiques et enfantines que notre littérature féerique et nos superstitions populaires ont plus ou moins idéalisées, pour arriver de suite au plus grand des récits : les écritures hébraïques. Nous ferons observer seulement que les Israélites furent considérablement influencés par la pensée babylonienne et assyrienne. Dans la religion persane, Ormuzd, dieu de la lumière, fut le créateur de la race divine, des plantes usuelles et des bons animaux, tandis qu'Ahriman, le mauvais génie, créait les races étrangères et méchantes et les plantes et animaux nuisibles. D'une manière un peu semblable, les Israélites prétendaient que la race favorisée avait été créée par le seul vrai Dieu, Javeh, et la race des Gentils, par les dieux méchants qu'ils adoraient. Adam et Eve ne furent donc pas les progéniteurs de

l'humanité entière, mais simplement les premiers parents de la race favorisée.

Les Grecs qui s'étaient abstenus d'énoncer pour eux-mêmes une théorie de la création adapteront la légende sémitique, et c'est par suite de cela que toutes les histoires chrétiennes commencent par une paraphrase de l'histoire de la Bible jusqu'au temps du déluge dont on date l'histoire moderne. Si nous étudions l'histoire du XVe et du XVIe siècles, nous retrouvons ce début, tandis que dans les histoires plus récentes, il n'est que sous-entendu, et on n'en parle pas.

Dans la Bible, nous trouvons deux versions de la théorie de la création. La première, simple et grande, commence au premier verset de la Genèse et finit au troisième verset du second chapitre. C'est la version sur laquelle sont construits le judaïsme et le mahométisme. L'autre version commence là où la première s'arrête ; elle est plus détaillée, et son « sensationalisme » captiva le génie grec, amoureux des formes et facilement accessible par les sens ; elle devint ainsi la base du christianisme.

Si nous comparons cette théorie de la création et la théorie de l'évolution qui nous sert à expliquer la venue de l'homme sur terre, nous apprenons que l'univers fut créé en six jours, voilà quelques six mille ans, que l'homme fut créé parfait, fut tenté, succomba et que, depuis,

le péché et la mort accablent le genre humain.

L'évolution nous enseigne que le monde se forma lentement et graduellement des matières gazeuzes émanées du soleil, il y a des millions d'années, que l'homme évolua peu à peu depuis l'état animal et que beaucoup d'espèces d'animaux ont vécu et sont mortes avant sa venue; loin d'avoir été créées parfaites, les races humaines plus anciennes étaient dans les conditions mentales de l'animal et, depuis cette époque jusqu'à maintenant, l'homme a continué de progresser avec lenteur et par degrés. Encore aujourd'hui, les lois de la nature animent cette marche évolutive. Aussi, la question qui nous préoccupe le plus en ce moment est celle-ci : est-ce que les lois de la nature sont les lois de Dieu ou non? Notre science moderne nous donne une connaissance plus grande de ces lois que la science, plus ancienne pourtant, des Sémites, des Grecs ou des Romains, et c'est de cette connaissance des lois naturelles que nous devons tirer la conception de notre devoir envers Dieu.

Il suffit ici de rappeler l'histoire enfantine qui explique la chute de l'homme ; il n'y a aucune évidence, du moins pour ceux qui acceptent la théorie de l'évolution, que le péché vint dans le monde de cette manière, et, par conséquent, il faut expliquer autrement les conditions malheureuses qui accablent l'humanité.

L'histoire de l'évolution de l'homme depuis l'état animal n'a pas encore été écrite; mais d'après ce que nous apprennent les documents existants, il paraîtrait qu'un moment vient dans le développement de chaque race où celle-ci commence à considérer sérieusement ce sujet, et si je comprends les signes des temps, notre race est parvenue à une époque où, sous ce rapport, son devoir lui est clairement connu. C'est le moment où la race entière compare sa nouvelle théorie de la création à celle qui servait de base à ses religions antérieures et où elle formule une religion pour elle-même ; elle est basée sur le caractère de la race, et un dieu ou des dieux représentent généralement la conception raciale de l'homme parfait. Or, l'évolution ne nous apprend pas que l'homme parfait ait jamais existé et, par conséquent, ces anciennes conceptions de la divinité nous paraissent évidemment fausses. Cette façon de concevoir Dieu semble croître graduellement dans l'esprit populaire, et personne dans les premiers stages de la recherche ne peut la définir.

Dans les phases tout à fait anciennes de cette évolution, l'homme voyait Dieu en toute chose. Il y avait de nombreux dieux, et chacun représentait quelque attribut ou qualité de la race. Chez les dolichocéphales cette multiplicité de dieux continua et continue encore, tandis que l'idée monothéiste croissait lentement dans les

grandes religions des brachycéphales et atteignait son plus haut degré chez les Sémites.

De récentes explorations nous ont renseignés sur quelques grandes races existant il y a des milliers d'années, mais rien n'a été fait jusqu'à maintenant pour retracer, sur des lignes scientifiques, l'évolution de la religion à cette époque. L'extrait suivant relatera peut-être un changement de race et de religion laissé jusqu'aujourd'hui dans l'oubli. Il a dû se passer bien des transformations, en effet, en Egypte, en Babylonie, en Assyrie et ailleurs, durant la période historique, et si nous pouvions les indiquer approximativement, ils nous donneraient la clef de celles qui ont eu lieu dans des temps plus reculés encore.

Lorsqu'Amen-Hetep mourut et que son fils monta sur le trône, le vieux régime continua quelque temps, et Amen-Hetep IV demeura à Thèbes, dans le palais de son père. Alors survint la grande révolution qui a fait de ce règne la plus grande anomalie de l'histoire égyptienne.... La reine Thïy peut avoir pris une part importante à la révolution; en tous les cas, elle sympathisait certainement avec elle. Le grand mouvement qui s'éleva durant les dernières années de Thïy affranchit soudain la pensée et le sentiment[1].

1. *The Queens of Egypt*, Janet Buttles, p. 115 et suiv.

Pouvons-nous comparer cette manifestation avec la Renaissance, avec l'avènement de la nouvelle philosophie du XVIIIe siècle en France, avec le développement de la science au XIXe et avec le champ de recherches universelles d'aujourd'hui ?

M. Georges Saint-Clair montre dans « Les Légendes de la Création » que plusieurs variations de telles légendes ou théories se propagèrent en Egypte, basées sur de nouvelles découvertes, comme la durée de l'année ou la révolution annuelle du soleil autour de la terre, et, dans chacun des cas, ces changements dans la théorie de la création étaient suivis d'un changement dans la religion.

Or, il n'y a pas de race qui ait énoncé plus d'une théorie de la création. La race méditerranéenne n'en possédait même pas, et il y a certainement d'autres races encore qui, pour fonder leur religion, ont adopté ou adapté celle de races étrangères. S'il était possible de recueillir toutes les légendes de la création qui ont été inventées, nous posséderions le premier chapitre de l'histoire de chaque race, la base de sa conception de Dieu et les fondements de sa religion. Cela est impossible, mais nous pouvons arriver à en savoir suffisamment pour représenter assez bien le progrès acompli par l'homme depuis l'état animal jusqu'aujourd'hui. D'ailleurs le moment est venu où ces légendes ne contente-

ront plus l'esprit de l'homme et seront remplacées par notre théorie de l'évolution.

Toute théorie de la création représente donc l'avènement d'une nouvelle race, qui se crée ainsi une pareille légende à ce moment de sa vie que l'on peut comparer à la puberté chez l'homme, et cela n'arrive que le jour où elle prend conscience d'elle-même et conçoit son devoir envers Dieu et l'humanité.

La plupart du temps, la race, comme nous l'avons vu, ne reconnaît de devoirs qu'envers elle-même ; elle ne sait rien d'autres races, ou si elle connaît une différence entre elle et les autres, elle l'attribue au dieu inférieur qui a créé la race étrangère.

Ce sont les Grecs qui paraissent avoir été les premiers à appliquer la légende de la création à toute l'humanité. Ils commencent par faire remonter la descendance des Sémites au plus vieux fils de Noé, Shem ou Sem. Les races noires descendent d'Ham ou Cham, et la race méditerranéenne et les autres races blanches de Japhet. Cette généalogie extraordinaire et fantaisiste est encore admise aujourdhui par des hommes qui s'intitulent historiens et savants!

Les premiers chrétiens ne connurent pas les hommes rouges d'Amérique, ni probablement même les Chinois. Ce n'étaient pas des esprits critiques, et ils ignorèrent ce que nous regar-

dons comme la science, puisqu'ils rejetèrent même la science de leur propre race, ainsi que nous le verrons plus tard. C'est à cause de nous et de l'évolution de notre science que cette religion, plus ou moins altérée généralement, s'est répandue sur la terre ; l'étendue que couvre la religion romaine est un peu plus grande que l'empire romain, et sans nous, elle n'aurait jamais occupé la situation qu'elle occupe aujourd'hui. La race sémitique ruina l'empire d'Orient et s'empara de la Grèce. Le mahométisme conquit l'Espagne et pénétra même en France, et sans la race alpine aidée par les Huns et les Slaves, elle aurait envahi Rome même. Si dans ses débuts notre race a beaucoup appris de Rome, nous l'avons bien traitée en retour. On peut faire de curieuses suppositions quand on se demande ce qui serait arrivé à notre race si, au moment de sa naissance, elle était tombée sous l'influence des sémites au lieu de celle des Romains. La théorie de la création des Sémites fut formulée autrefois, bien avant que les Ecritures sémitiques fussent traduites en grec, mais elle ne semble avoir été connue que d'une partie de la race seulement. Ces deux races paraissent avoir été presque dans la même phase d'évolution. Le sémite avait énoncé sa théorie de la création et était donc dans sa plus active période mentale. Le Grec, lui, paraît avoir passé

par ce stage sans formuler semblable théorie ; il était donc prêt à saisir la première occasion pour s'en annexer une. En tous les cas, la race méditerranéenne formula sa religion de bien meilleure heure que les Sémites. Si les centres d'où rayonnèrent ces races furent la Grèce dans le cas des Méditerranéens et la Syrie dans celui des Sémites, il semble étonnant que les deux races aient pu croître ainsi, presque sans prendre contact, jusqu'à la prise de l'Egypte par les Romains. Les Sémites furent généralement nomades et parcouraient l'Arabie. La branche israélite, seule, paraît avoir été en rapport avec les Egyptiens, les Babyloniens et les Perses, et ce fut chez elle que se forma la nouvelle science. La masse de la race reçut cette science lentement, et les tribus ne semblent pas en avoir été fortement influencées avant l'époque de Mahomet où la nouvelle religion fut rapidement formulée et où elle unit ensemble les peuplades éparpillées de la race. Si cette race avait été unie et avait commencé à formuler sa religion avant que Titus détruisit Jérusalem, il est très possible que les Romains n'auraient pu conquérir les Juifs.... L'empire romain eût été brisé peut-être, avant qu'elle eût fondé sa religion et, dans ce cas, notre race aurait subi l'influence sémitique au lieu de celle des Romains.

Ce serait une intéressante spéculation à suivre,

mais ce n'est pas la place ici. Ne nous occupons que des seuls faits historiques et non de probabilités ou de possibilités. J'ai déjà relevé le fait que la propagation rapide de la doctrine grecque de l'incarnation rendit Mahomet plein de colère et provoqua l'avènement de la religion dont il fut le fondateur[1]. Ce dogme est purement grec et paraît avoir été emprunté à l'Egypte. De nombreuses légendes ont été racontées sur les amours de dieux et de déesses et d'hommes et de femmes. Tous les empereurs et beaucoup d'hommes éminents étaient fils de dieux et de femmes, et dieux eux-mêmes, de plein droit. Cette idée était assez familière aux Grecs et aux Romains, mais elle choqua l'esprit plus pur des sémites.

J'en parle ici, parce qu'elle semble expliquer la formation soudaine de la grande religion sémitique et la rapide concentration des tribus, jusqu'ici éparpillées, qui s'unirent pour résister à la diffusion du dogme blasphématoire.

Les juifs étaient déjà dispersés et séparés de leur race, lorsque crût en Europe le judaïsme moderne. Plusieurs juifs ou israélites furent sans doute emportés par le sentiment racial et suivirent Mahomet, mais ceux qui possédaient l'esprit de leur race traitèrent Mahomet comme

1. *The Awakneing of a Race*, p. 183.

nous le fîmes pour Luther, Calvin ou Comte. Il représenta l'esprit de la race aussi développé qu'il le fut dans ce temps, mais il ne représente pas la science plus avancée de l'époque. La conception monothéiste plus élevée s'oppose d'ailleurs à ce qu'on allie l'idée de Dieu à un être humain, ou qu'on lui donne aucune parenté, même avec le grand prophète.

Mahomet n'incarne donc pas la pensée élevée de la race et, grâce à la rapidité avec laquelle se formula l'islamisme, il n'eut pas le temps d'agir sur la partie non pensante de la race. Probablement que si la religion s'était plus lentement développée, la religion sémitique aurait été plus judaïque que sémitique. Mais cela est hors de notre sujet et appartient à la conjecture.

CHAPITRE VII

Genèse du Christianisme.

Pour l'historien écrivant au point de vue évolutionniste, la religion n'est qu'un tout qu'il considère d'une façon générale, et aucune religion raciale ne lui paraît plus vraie qu'une autre, parce que l'homme n'a pas encore atteint le développement que nous concevons pour lui dans l'avenir. Mais chaque religion est vraie et décisive pour la race qui l'a énoncée. Si, par exemple, nous acceptons les prémisses du christianisme — la création, la chute et la nécessité d'un sauveur — nous arrivons logiquement à l'Eglise grecque ou romaine.

Dans les périodes plus anciennes de ce mouvement religieux, les Grecs prirent les devants, et le grec fut la langue sacrée de l'Eglise. Quand l'empire oriental fut brisé par le mahométisme, la race fut représentée par le développement de l'Eglise romaine. Le langage sacré devint le latin,

et dès lors, les différences entre les Romains, les Grecs, les Arméniens, les Coptes et les Abyssins se fixèrent. Mais comme ces diverses branches de la religion se développèrent sur les bases du caractère racial, elles peuvent toutes être considérées, par ceux qui étudient la religion, comme ayant la même autorité. Probablement, si la race avait été isolée comme les Australiens ou les Chinois, les différences auraient été éliminées, et l'Eglise serait demeurée un tout consistant. Les Ecritures sacrées de la race sont la Bible — Ancien et Nouveau Testament — qui contient les premiers chapitres de l'histoire, tout ce que la race reconnut comme scientifique, les écrits des patriarches et les traditions. Les principes du bien et du mal sont représentés par Dieu et par Satan — Ormuzd et Ahriman — et, comme nous le verrons plus tard, cette religion, à laquelle semble appartenir la plus supérieure des races de l'humanité chez les dolichocéphales, renferme toutes les superstitions de cette branche, greffées sur les enseignements moraux des brachycéphales.

Le judaïsme parut également représenter les croyances avancées des brachycéphales religieux les plus anciens. Ses Ecritures sacrées sont l'Ancien Testament et le Talmud et les autres écrits des rabbis; mais comme le judaïsme n'a jamais été que la religion d'une partie de la race on ne

peut donc la comparer avec aucune autre grande religion, et c'est sans doute parce qu'elle n'a jamais été une religion raciale qu'elle ne s'est jamais cristallisée et fixée comme l'ont fait le christianisme, le mahométisme, le bouddhisme et les autres religions raciales. Peut-être va-t-elle prendre aujourd'hui sur le progrès futur de la religion une influence plus puissante que celle des autres religions qui paraissent avoir atteint pourtant leur développement définitif.

Si la religion d'Israël passa par les phases du totémisme, de l'animisme, et du polydémonisme ; si elle fut redevable aux influences canaanite, kénite, babylonienne, persane, grecque et à d'autre du dehors ; si elle expérimenta une phase de monolâtrie ou d'hénothéisme (dans laquelle Israël reconnaissait un Dieu ; sans en faire le dieu de tous les hommes), avant d'atteindre au monothéisme éthique du type universalistique ; si, plus tard tous ces stages et les idées morales ou religieuses liées à chacun d'eux laissa une empreinte plus ou moins profonde dans l'histoire sacrée d'Israël, le legs que le judaïsme hérite de son passé fut donc un syncrétisme de toutes les expériences d'Israël, interprétées à la lumière des modèles les plus récents, les plus élevés et le plus parfait[1].

1. *Judaïsme*, Israël Abrahams. M. A., p. 4.

Ceci résume et explique l'évolution du judaïsme, et le fait qu'elle ait pu être écrite par un juif tend à prouver la différence entre l'attitude des hommes de cette race vis-à-vis de la science et celle des hommes appartenant à quelque grande religion raciale. Les grandes religions ont atteint leur développement maximum et s'éteindront graduellement, tandis que le judaïsme grandira, parce que les juifs ont été élevés dans l'espérance du Messie ou du juif accompli et n'ont pas eu, comme nous, les yeux tournés du côté du passé, vers la contemplation de l'homme parfait comme Dieu.

Les Ecritures sacrées du mahométisme consistent dans les premiers chapitres de la Bible et d'autres parties incorporées dans le Coran. Abraham est l'un des principaux caractères de l'histoire de la race, mais, chaque tribu, probablement dans son histoire, s'attribua la promesse donnée par Allah ou Javeh à Abraham. Les enfants d'Ismaël, par exemple, n'acceptent pas l'épisode biblique d'Agar. D'après la Bible, c'était une esclave donnée par Sarah à Abraham, afin de conserver sa race et de perpétuer son nom. Les ismaélites prétendent que c'était une princesse égyptienne et qu'elle était l'égale de Sarah. Quant aux enfants d'Esaü, ils nient sans doute que le fondateur de leur tribu ait vendu son droit d'aînesse. Le sémite se distingue par

son orgueil de race et la pureté de sa descendance. Il est absolument certain qu'il n'est pas moins altéré que l'homme d'une autre race, mais cela n'affecte aucunement l'opinion qu'il a de la pureté de sa lignée.

La diffusion de ce qu'on appelle le néo-mahométisme ou bouddhisme ésotérique en Europe est considérée par les mahométans et les bouddhistes comme un témoignage que leurs religions sont destinées à conquérir le monde, et certaines de ces sectes nouvelles prétendent que ces religions sont supérieurement logiques et complètes. Le bon peuple accepte naturellement les légendes de la création et les autres bases sur lesquelles s'appuient les religions, mais si nous allons de l'autre côté de l'échelle, nous apprenons, sur la foi de MM. Spencer et Gillen[1], que le sauvage australien est très logique et que si nous admettons les théories qu'il émet à propos des esprits des anciens, nous admettons par suite tout le reste de sa religion.

Ainsi nous voyons que le fond de la religion est le même partout, et toujours principalement le caractère de la race qui la formule, et que Dieu est l'homme parfait, doué de toutes les qualités que la race estime le plus. Le Dieu des sauvages est un dieu farouche qui demande des

1. *Tribes of Central Australian.*

sacrifices sanglants. Pour une race militaire, Dieu est un défenseur, un guide dans les combats, excepté quand la race a enfreint ses lois. Les Ecritures hébraïques indiquent très clairement ces conceptions variées de Dieu; la conception moderne judaïque de Javeh ne diffère pas beaucoup de la conception de Jésus enseignée chez nous par les mères. Il est le Sauveur, l'aimable pasteur, le doux ami, l'ami des enfants.

Les religions des races au crâne allongé sont généralement basées sur un sentiment de terreur, car ces races étaient très près de l'animal et ne possédaient aucune discipline morale. C'est la nécessité qui a forcé les prêtres à inventer toutes ces tortures qui suivent la mort pour ceux qui n'obéissaient pas aux lois. Les dieux demandaient de nombreuses victimes, et selon le Dr J.-G. Frazer[1], ces sacrifices avaient lieu encore en Italie, peu de temps avant l'avènement du christianisme. Chez les races orientales, on substitua plutôt les animaux aux hommes et aux femmes.

Les grands instituteurs moraux nous vinrent de l'est. Le docteur von Ihering place le séjour des Aryens sur les pentes de l'Himalaya connues sous le nom de Hindu-Kush[2], et c'est

1. *The Golden Bough.*
2. *The Evolution of the Aryan.* Voyez encore : *The Awakening of a Race,* p. 31.

peut-être là que les races au crâne allongé apparurent tout d'abord. Les noms seuls de quelques grands maîtres sont venus jusqu'à nous. Il nous faut retenir avec soin les enseignements qu'ils nous ont laissés. Zarathrusta, Confucius, Lao-Tsé, Mencius, Bouddha et les prophètes hébreux, y compris le dernier et le plus grand, Jésus, tous parlèrent dans le même sens. Ils ont cherché à convaincre l'homme de la nécessité d'étudier les lois divines, afin de comprendre combien la créature est infime devant Dieu. Tous ont inculqué l'humilité, la chasteté, la continence, la piété, la charité, la bonté et combien d'autres vertus encore; ils ont réprouvé l'orgueil, la paresse, la gourmandise, la débauche et autres vices. Les leçons qu'ils ont cherché à faire mettre en pratique sont précisément opposées à celles qu'enseignent les religions de races au crâne allongé, et il est particulièrement intéressant de noter les effets des deux courants de religion — les religions morales et scientifiques des races brachycéphaliques et les religions superstitieuses et politiques des races dolichocéphaliques qui se rencontrent dans le christianisme.

Et maintenant s'impose pour nous l'étude des caractères raciaux de cette branche des dolichocéphales qui atteignit le plus haut point de perfectionnement et qui constitue le peuple romain.

Le Romain a beaucoup du caractère des races nègres, mais il est plus apte que n'importe quelle race ancienne des dolichocéphaliques à recevoir une éducation supérieure. Il est vif, subtil, imaginatif, passionné de sensation et d'amusement, ayant l'esprit prompt mais crédule et très superstitieux. Il n'a pas beaucoup d'empire sur lui-même et, comme l'enfant, il passe facilement de la joie à la colère et à la rage, pour revenir à lui aussi vite. Il est très impulsif et, généralement, on ne peut compter sur lui. Il manque de persévérance et, après s'être attaché à exécuter quelque ouvrage demandant un peu de patience, il l'abandonnera dès que son attention sera attirée d'un autre côté. Il est très pieux et généralement très exact dans l'observation de sa religion, mais il passe aisément de l'attitude de la dévotion à celle de la frivolité, du plaisir, de la colère ou de l'indifférence. C'est parce que son caractère n'a rien de stable, que sa religion pèse si légèrement sur lui. Il n'a pas le sens de sa propre responsabilité et s'en rapporte entièrement à ses prêtres pour ses opinions et ses croyances. Il se laisse guider par ceux qui ont sa confiance et va rapidement d'un extrême à l'autre ; on peut résumer tout son caractère en disant qu'il est très enfantin[1].

1. *The Anglo-Saxon*, p. 72.

« Tous les papes, bons, mauvais ou indifférents, soit dans leurs luttes avec l'empire pour de grandes questions politiques, soit lorsqu'ils s'efforçaient d'unir la chrétienté contre l'islam, avaient à veiller sans cesse sur le peuple romain, brutal, ignorant et sanguinaire, indifférent, même dans les cas les plus graves et toujours prêt à voler, assassiner, brûler et piller avec ou sans prétexte[1]. »

« La littérature latine commença sous la protection et avec l'aide de l'aristocratie. Elle ne fut d'abord qu'un pâle reflet de celle des Grecs; issue de l'imitation, elle n'a pas connu cette période de foi naïve que traversent d'abord celles qui naissent et croissent par un effort libre et spontané[2]!... Varron n'hésite pas à reconnaître qu'on racontait sur les dieux des fables absurdes; il avoue de bonne grâce que ce culte dont il était le champion avait été mal fait et « qu'il s'y prendrait autrement s'il pouvait le refaire, » mais il existait depuis longtemps; l'Etat s'était bâti sur lui, et l'on risquait, en ébranlant la base, de renverser l'édifice qu'elle soutenait[3].... Lucilius nous dit, quand il veut nous donner une mauvaise opinion de son temps :

1. *A short History of Italy*, Henry Dwight Sedgewick, p. 68.
2. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Gaston Boissier, t. I, p. 46.
3. *Ibid.*, p. 55.

« Personne ici ne respecte les lois, la religion ni les dieux.... » Cette sorte de divorce entre les sentiments de la vie publique et ceux de la vie privée ne choquaient alors personne, et l'on n'y trouvait aucune hypocrisie. Un magistrat dans ses fonctions devait avoir une attitude particulière, une façon de penser et de parler convenue; il fallait qu'il parût ignorer certaines choses qu'il savait très bien et qu'il exprimât des idées et des opinions qui n'étaient pas tout à fait les siennes[1]. »

« ... Il est bien difficile de nier l'existence des dieux, » disait-on à un pontife. — « Sans doute, répondait-il, devant le peuple assemblé, mais dans un entretien particulier, devant quelques personnes, il n'y a rien de plus simple. » « Nous sommes seuls, disait un augure, nous pouvons chercher la vérité sans crainte[2]. »

« Ce qui est sûr, c'est qu'Auguste était fort superstitieux; il faisait grande attention aux présages, et quand par hasard il avait mis son soulier gauche à son pied droit, il redoutait un accident toute la journée.... César, qui faisait profession publique d'incrédulité, ne montait jamais en voiture sans prononcer une formule magique qui devait le préserver de tout acci-

1. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Gaston Boissier, t. I, p. 59.
2. *Ibid.*, p. 60.

dent[1].... Il semblait proclamer, en prenant le titre d'Auguste, qu'il était investi d'une autorité divine et qu'il fallait le regarder comme le représentant de Dieu sur la terre[2].... Pendant près de quatre siècles, le souverain pontificat est devenu inséparable du pouvoir suprême, et tous les empereurs ont porté le titre de grands pontifes[3].... Le roi régnant, majeur ou mineur, aussitôt qu'il avait succédé à son père, était tenu pour Dieu, comme les autres, et associé aux hommages que recevaient ses prédécesseurs. C'est ce que nous apprend la célèbre inscription de Rosette. Les prêtres réunis de toutes les parties de l'Egypte, pour le couronnement de Ptolémée Epiphane, y déclarent qu'il est dieu, fils d'un dieu et d'une déesse, comme Horus, le fils d'Isis et d'Osiris qui vengea son père[4].... Il y avait pourtant chez les anciens peuples d'Italie une croyance qui devait les familiariser avec l'idée qu'un homme peut devenir un dieu, et qui fut un des fondements sur lequel s'appuya plus tard l'apothéose impériale[5].... Les morts, quand ils sont débarrassés de ce corps qui se corrompt, et réduits à une substance impérissable, sont

1. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Gaston Boissier, t. I, p. 78.
2. *Ibid.*, p. 82.
3. *Ibid.*, p. 105.
4. *Ibid.*, p. 125.
5. *Ibid.*, p. 129.

appelés les purs et les bons *Manes* et, comme les dieux, passent pour des esprits dégagés de toute matière corruptible[1].... Virgile avait annoncé déjà que l'apothéose de César allait amener le règne de la paix sur la terre[2].... Le culte de Rome et d'Auguste n'était donc en réalité que l'adoration de la puissance romaine et de l'empereur qui la représentait[3].... Les seules résistances sérieuses qu'elle éprouva lui vinrent des juifs et des chrétiens. Les juifs avaient horreur d'adorer un homme.... Les chrétiens n'étaient pas moins résolus.... L'apothéose, si rudement attaquée par les chrétiens, survécut pourtant au triomphe de christianisme, mais, en survivant, elle perdit de plus en plus sa signification ancienne[4].... En même temps que les dieux romains s'altéraient, en se mêlant aux divinités de l'Egypte ou de la Syrie, les rites et les usages des cultes orientaux s'introduisaient dans les sanctuaires les plus vénérés de Rome. Le Capitole lui-même finit par ressembler beaucoup aux chapelles d'Isis[5].... La philosophie n'a jamais été populaire chez les Romains.... Il suffisait de se moquer des philosophes sur le théâtre

1. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Gaston Boissier, t. I, p. 130.
2. *Ibid.*, p. 151.
3. *Ibid.*, p. 175.
4. *Ibid.*, p. 202.
5. *Ibid.*, p. 439.

pour faire rire.... C'est dans une pièce de Plaute que Rome entendit pour la première fois un esclave dire à un homme libre : « Je suis homme, comme toi[1].... » Sénèque est pour eux un philosophe comme un autre, et son nom, quand ils le citent, n'est pas entouré de plus de respect que celui de Cicéron ou de Platon[2].... Voilà ce qu'était devenue la philosophie romaine à la fin des Antonins. Quelque éclat qu'elle ait paru jeter en ce moment, elle touche à sa décadence.... Elle se réduit à n'être le plus souvent qu'une casuistique pédante ou une déclamation de rhétorique. En même temps, elle encourage toutes les superstitions, elle prend la défense des oracles et des devins, elle pratique la magie, elle tend à devenir une théurgie compliquée et ridicule[3].... Tacite, lui-même, n'y a pas tout à fait échappé. On a remarqué que, dans ses croyances religieuses, il flotte sans cesse entre les doctrines élevées des philosophes et les préjugés de la foule. Au moment même où il semble approuver les juifs de ne reconnaître qu'un dieu et de ne point lui élever de statues, il reproche comme un crime à ceux qui adoptaient ces opinions d'abandonner la religion de leur

1. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Gaston Boissier, t. II, p. 1, 2.
2. *Ibid.*, p. 54.
3. *Ibid.*, p. 124.

pays[1].... C'est la philosophie qui conseille « de « payer les rançons des malheureux tombés aux « mains des pirates, de défendre les orphelins et « les veuves, d'ensevelir les étrangers et les « pauvres. » Il donne des bibliothèques, plutôt que des spectacles de gladiateurs.... Assurément, la société où l'on proposait de telles maximes, où les exemples étaient donnés, ne pouvait pas être aussi dépravée qu'on l'a prétendu : si elle ne pratiquait pas encore la charité, au sens où l'entend le christianisme, on peut dire qu'elle était toute préparée à la comprendre[2].... A Rome, comme ailleurs, les femmes étaient plus religieuses que les hommes[3].... Les esclaves que contenait une grande maison romaine provenaient de deux origines différentes : ou ils avaient été achetés, ou ils étaient nés dans la maison même, d'un père et d'une mère esclaves. On appelait ces derniers *vernœ* et on les estimait plus que les autres.... L'esclave acheté avait paru sur un marché, les pieds marqués de blanc... on l'avait fait sauter, tourner, marcher, courir, rire et parler. Celui qui était né dans la maison avait au moins échappé à cet examen ignominieux[4].... Les prêtres étaient partout sous

1. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Gaston Boissier, t. II, p. 159.
2. *Ibid.*, p. 208.
3. *Ibid.*, p. 228.
4. *Ibid.*, p. 345.

la main du pouvoir civil.... Or c'était comme une maxime d'Etat, pour ses collègues et pour le prince, de ne rien changer à l'ancienne religion, et les prêtres qu'ils désignaient devaient naturellement penser comme eux. Le seul danger sérieux qu'elle pouvait courir lui venait de l'extension même de l'empire[1].... Les traditions d'Auguste s'étaient maintenues sous les Antonins, et la religion romaine, au moins dans ses pratiques et ses rites les plus importants, n'avait pas encore reçu d'atteinte[2].... Les platoniciens reconnaissaient un dieu supérieur « la source de tous les biens, le père de tous les êtres, qui a tout créé et qui fait tout vivre; » mais au-dessous de lui, ils placent toute une hiérarchie de divinités inférieures qui sont ses subordonnés et ses ministres.... L'introduction des cultes de l'Orient dans le monde grec et romain lui était surtout contraire.... Du moment qu'à Rome on adorait Isis et Mithra, il fallait bien connaître que les dieux conservent leur efficacité en dehors des pays qui ont leur domaine propre, et qu'au-dessous des divinités locales, il y en a qui règnent sur le monde entier. On en vint à penser que les dieux des divers peuples étaient au fond les mêmes et qu'il n'y avait entre eux

1. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Gaston Boissier, t. II, p. 411.
2. *Ibid.*, p. 413.

d'autre différence que leur nom. « Ne croyons pas, disait l'auteur d'un important traité de théologie païenne, que les dieux changent avec les nations, qu'il y en ait de différents pour les Grecs et pour les barbares, pour les gens du midi et ceux du nord. De même que le soleil, la lune, le ciel, la terre, la mer sont communs à tout le monde, bien que tout le monde ne les désigne pas de la même façon, de même il n'y a qu'une raison suprême qui a formé l'univers, qu'une providence qui le gouverne, quoiqu'on ne lui rende pas partout les mêmes honneurs et qu'on l'appelle de noms différents suivant les pays.... » Chacun, dit Servius, regarde comme le bien suprême celui qu'il honore.... Vers la fin de l'empire, le plus grand nombre des théologiens admettait qu'il n'y avait en réalité qu'un dieu, le soleil, et se donnait beaucoup de mal pour confondre les autres en lui[1].... Les Romains avaient une dévotion particulière pour le Jupiter du Capitole, et ils lui attribuaient leur fortune[2].... On peut dire qu'à ce moment l'unité de Dieu et le polythéisme vivaient ensemble et s'accommodaient, comme ils pouvaient, l'un avec l'autre[3].... La conscience a protesté de bonne

1. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Gaston Boissier, t. II, p. 414.
2. *Ibid.*, p. 418.
3. *Ibid.*, p. 432.

heure contre l'immolation des victimes humaines.... Et la première victoire de la civilisation consista partout à les remplacer par des sacrifices symboliques où l'on cherchait à contenter les dieux sans faire gémir l'humanité.... Il y en eut d'immolées au temps de Pline, pendant que Sénèque proclamait que l'homme doit être sacré pour l'homme[1].... Ce fut le christianisme qui donne une pleine satisfaction à tous ces besoins qu'éprouvait le monde et que les religions anciennes ne contentaient qu'à moitié.... Il est donc vrai que le mouvement religieux et philosophique du premier siècle prépara les voies au christianisme et rendit son succès facile[2]. »

Cette étude admirablement écrite et parfaitement raisonnée des religions et des mouvements philosophiques des premier et second siècles de l'ère chrétienne nous prépare aux événements qui sont arrivés réellement et que je décrirai dans le prochain chapitre. Il n'est aucunement nécessaire de déprécier la valeur du christianisme, en tant qu'influence civilisatrice. J'ai dit qu'il fallait le regarder comme une des grandes religions raciales et la plus élevée et la plus noble peut-être des dolichocéphales, mais toutes

1. *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Gaston Boissier, t. II, p. 434.
2. *Ibid.*, p. 447.

ces religions sont simplement les degrés de l'échelle qui conduit à l'évolution de la vraie religion, qui sera formulée lorsque l'homme aura acquis toute la science qu'il peut s'inculquer. Notre propre religion ne sera vraie d'ailleurs, comme le christianisme ou quelque autre religion, que tant qu'elle sera scientifique. De nouvelles découvertes dans la science invalident certains dogmes, mais bien qu'il soit nécessaire de montrer que le christianisme n'est pas scientifique et par conséquent faux, il est inutile d'en parler mal et de l'attaquer avec violence.

CHAPITRE VIII

La Puberté de la Race.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu comment le peuple romain était préparé pour la formulation de la nouvelle religion. Les religions anciennes étaient divisées en sectes opposées dont les représentants étaient de perpétuels antagonistes. La masse du peuple était profondément ignorante, et ceux qui avaient quelque savoir étaient généralement contraires à un changement de religion, parce qu'alors les écoles, comme aujourd'hui, d'ailleurs, et dans tout mouvement semblable, étaient sous le contrôle des prêtres de l'ancien culte et entravaient l'action du « modernisme » sous toutes ses formes. La religion fut donc édifiée par les ignorants, les pauvres et les besogneux et non par les philosophes et les grands penseurs. Les premiers chrétiens furent sans doute fortement influencés par les Ecritures hébraïques, mais

les caractères intellectuels du Grec diffèrent si radicalement de ceux des Juifs que l'idée qu'ils embrassèrent fut directement opposée à la croyance sémitique. Les deux races étaient trop développées pour que l'une cédât à l'autre, et par conséquent il ne pouvait y avoir aucun rapport entre Grec et Juif après la promulgation du dogme de l'Incarnation. Aussi est-il impossible, pour l'évolutionniste ou pour celui qui étudie le caractère racial, de croire que Jésus ou l'un de ses disciples, s'ils étaient juifs, ait pu dire un mot en faveur de ce dogme. Influencés par cette histoire, simple variante de la légende de la naissance d'Horus, dieu du soleil, les premiers chrétiens ne lurent la Bible hébraïque que dans le but de trouver des prophéties relatives à la divinité, mais qui n'existent pas, d'après les Juifs qui ont quelque idée de la signification de leurs ouvrages historiques et scientifiques. Tout le problème se résout dans la question de savoir ceux qui sont les plus croyables, des Grecs et des Romains ou des Juifs et des Arabes. Excepté ce témoignage *ad hominem*, l'histoire de l'origine du christianisme a été rapportée par MM. Gaston Maspero, L. R. Farnell, les professeurs Wallace Budge et autres, qui ont étudié les documents égyptiens ou se sont occupés de haute critique.

Ainsi Isis et Horus, la Reine des Cieux et le

saint Enfant devinrent les dieux populaires des anciens âges en Egypte, et leurs figures surpassent de beaucoup celles des autres dieux. Horus, sous toutes les formes de l'enfance, était le bambin chéri de la femme égyptienne. De nouveau Horus apparaît représenté dans les bras de sa mère, sous une figure à peine différente de celle qu'adopta, peu après, le christianisme. Nous voyons donc partout, dans le monde romain, l'adoration populaire de la Reine des Cieux, la Mater Dolorosa, la Mère de Dieu, la Patronne des marins et son enfant Horus, le Bienfaiteur de l'homme, qui tient captives toutes les puissances du mal. Cette adoration se répandit et augmenta en Egypte et ailleurs, jusqu'à ce que la puissance toujours croissante du christianisme eût amené un changement. La vieille adoration continua, et la Vierge syrienne prit une personnalité nouvelle, la Reine des Cieux, la Mère de Dieu, la Patronne des marins, conservant la situation et les attributs appartenant déjà à la déesse universelle; le divin Maître, l'Homme de la douleur devient l'Enfant tout-puissant. Isis et Horus dominèrent encore les affections et l'adoration de l'Europe sous d'autres noms[1]. »

1. *The Religion of Ancient Egypt.* Prof. Flinders Petric, p. 191.

Ceux qui sont prêts à admettre la vérité reconnaîtront, sur la foi des ouvrages que j'ai déjà cités et de ceux qu'ont écrits des chercheurs sérieux et sincères, que le christianisme officiel de l'Eglise romaine devint par degrés un peu plus qu'un renouvellement du culte plus ancien du dieu du soleil. Mais il n'aura pas d'influence sur les masses qui pensent à la façon des animaux et seulement en dedans du cercle de leurs impressions, bien que leurs impressions soient sans doute plus étendues que celles des animaux. Aussi, bien qu'il constitue la masse de l'élément conservateur, ce peuple improgressif n'est pas un guide, et il suit les autres, au contraire. « La nature a horreur de la variation. On pourrait, dans le domaine de la biologie, multiplier les exemples. Il serait facile à citer également dans le domaine de la psychologie et dans celui de la sociologie.... Il apparaît que bien souvent l'intelligence humaine elle-même aurait eu l'horreur de progresser. De tout temps, les idées conservatrices ont été les freins de l'évolution sociale[1]. »

Ainsi nous voyons que la grande majorité considère avec défaveur toute nouveauté et lui est opposée. Le peuple ordinaire se soulève contre les idées nouvelles et trouve des rai-

1. *La Naissance de l'Intelligence*, D. Georges Bohn, p. 166.

sons ingénieuses pour adhérer aux anciennes croyances. Le petit nombre seul a l'esprit assez large pour tolérer le nouvel esprit. En somme, l'humanité est beaucoup plus portée à reculer vers l'ancienne superstition qu'à accepter la nouvelle vérité, et c'est seulement quand nous nous figurons à quel point les anciennes croyances sont profondément entrées dans l'hérédité, que nous commençons à comprendre ce qui se passe et que nous nous rendons compte de la nécessité de l'élément conservateur pour empêcher l'homme de suivre les faux docteurs.

Comme l'animal grégaire, les masses sont prêtes à suivre n'importe quel meneur qui revendique le pouvoir, et une vérité n'est finalement acceptée que lorsqu'elle est devenue familière avec l'âge. La foi dans les rois, les prêtres et autres guides remonte jusqu'à la période animale et n'a été mise en doute que vers une époque relativement récente. Les Ecritures hébraïques détournent l'homme de mettre sa foi dans les princes, mais c'est seulement dans ces temps que nous voyons les hommes se révolter contre la plus vieille institution de l'humanité. La croyance aux rois est morte, et on cherche à justifier maintenant cette vénération. Nous avons toujours eu des rois, et nous devrions donc continuer à être encore gouvernés par

eux. D'autres croyances trouvent encore des adeptes qui leur sont sincèrement attachés, mais la force de l'hérédité et l'éducation les empêchent de se rendre compte de l'insuffisance de l'apologie en matière de religion.

Afin de bien comprendre la situation présente, il faut bien nous représenter que nous sommes le produit de deux races distinctes, l'une jeune et grandissante, l'autre déjà moribonde. L'une, de quelques ancêtres qu'elle soit sortie, a le sens de sa propre responsabilité et beaucoup d'empire personnel; elle se laisse entraîner vers la démocratie ou gouvernement du pays par le pays. L'autre, d'un caractère puéril, entêté, capricieux et sans empire personnel, a besoin d'être dominée par une autocratie puissante, et l'Eglise se charge de remplir cet office. L'unique raison de l'Eglise est de gouverner un monde irresponsable et turbulent, et elle est admirablement placée pour cet objet. Tant que l'esprit romain nous dominera et que cette influence sera perpétuée par le système scolastique, nous adhérerons plus ou moins étroitement au christianisme. Mais le jour où une génération se permettra de mûrir, sans laisser la doctrine des écoles et des mères resserrer son esprit dans les sillons antiques, alors commencera une nouvelle religion qui s'édifiera sur la nouvelle science; comme le judaïsme s'est

basé sur la science de la Bible, et ce sera la religion de Jésus, de Confucius et des autres grands maîtres moraux. Et plus tôt le public comprendra que le christianisme était en quelque sorte la continuation de l'adoration païenne, sous des noms sémites, plus tôt sera inaugurée la nouvelle ère de religion.

« Dès l'abord, nous nous trouvons en face d'une objection : le culte catholique ne vint pas de Jésus ; Jésus n'avait pas de liturgie ; il était ennemi des formules vides, des pratiques extérieures ; il voulait un culte intime, celui du cœur ; c'était le culte libre du Père qui consiste dans la soumission filiale à Dieu, dans l'amour, la confiance ; il rejette les rites extérieurs ; il veut une religion sans prêtres et sans autels, et il n'admet d'autre temple que l'âme. La liturgie catholique ne vient donc pas de Jésus ; il faut chercher les origines dans le gnosticisme et même en dernière analyse dans le paganisme, auquel le gnosticisme servit de pont, et qui ne fut un moment vaincue par le christianisme que pour prendre une éclatante revanche au IVe siècle. Si le paganisme fut baptisé dans la personne des empereurs, ne nous hâtons pas d'applaudir. En recevant les eaux du baptême, il les contamina, il y laissa son virus, et le culte des idoles fleurit de plus belle sous couleur de culte des saints, de culte des martyrs. Toute cette splen-

deur dont le culte fut entouré au IVe siècle est un paganisme liturgique[1]. »

M. Saintyves commence par montrer que chacun des anciens saints était investi des attributs de quelque ancien dieu, et la Vierge Marie possédait tous ceux de la grande déesse Isis. Bien des litanies de l'Eglise sont presque identiques aux litanies païennes. Les diverses religions, groupées sous le terme commun de paganisme, étaient, comme nous l'avons vu, les croyances élaborées par les premiers sauvages, et elles atteignirent le sommet de leur évolution indépendante dans la plus récente religion égyptienne. C'est à cette religion que retournèrent les Romains après une courte révolte contre leur propre forme de paganisme qui provint de l'étude des Ecritures hébraïques, par les maîtres de la pensée. Les enseignements moraux de la Bible et la parole de Jésus influencèrent puissamment les penseurs de l'époque, mais il nous faut expliquer qu'à cette époque, comme aujourd'hui, d'ailleurs, deux races ou davantage même luttaient chacune pour la suprématie, et au commencement, les premiers réformateurs chrétiens romains ou juifs peuvent avoir eu le sang de ces deux jeunes races dans leurs veines, aussi bien que celui des races plus anciennes dont ils sont lentement sortis. Le

1. *Les Saints, successeurs des dieux*, P. Saintyves, préface.

vrai caractère de la race apparaît seulement dans sa religion, et c'est pourquoi nous ne jugerons le Romain que par la religion qu'il établit plus tard, et non sur ce qu'il écrivit ou dit auparavant. De même il faut juger les Juifs sur leur religion moderne, et non sur celle de leur période de développement que décrit la Bible; ainsi nous serons jugés par les races futures d'après la religion que nous édifierons sur notre science et non d'après les croyances hétérogènes d'aujourd'hui.

D'après ce que nous savons de l'histoire, il semble que la période de développement d'une race, et de l'effort qu'elle accomplit depuis son enfance jusqu'à sa maturité, pour développer la science qui sera la base de sa religion future, est beaucoup plus captivante que celle durant laquelle il formule sa religion. Les époques les plus intéressantes de l'histoire grecque et romaine sont l'âge héroïque chez les Grecs et l'ère des conquêtes chez les Romains. C'est à ce moment que la pensée parcourut le champ le plus étendu, alors que les grands ouvrages étaient écrits et que la race montrait une grande activité. Lorsqu'elle eut adopté une croyance uniforme et se fut dévouée à sa religion seule, elle perdit tout attrait pour l'étude. Il en fut de même pour les Juifs dont l'époque biblique sera toujours la plus captivante. En sera-t-il ainsi de nous? Probablement. Lorsque la race acceptera la théorie qui

lui expliquera sa création, elle cessera de spéculer sur des idées religieuses, et peu à peu toute sa pensée se concentrera sur un seul point, au lieu de parcourir de vastes étendues.

Dans la période de développement, il n'est rien de trop considérable ou de trop infime qui ne soit digne d'attirer l'attention et de provoquer l'examen. L'homme est semblable à la colombe de Noé; partout il vole à la ronde, cherchant un lieu de repos pour poser ses pieds; s'il ne peut retourner à l'arche et qu'il ait trouvé un abri, il ne revient plus.

Mais revenons de cette digression. Chaque religion a eu son symbole. Dans les religions, là où il y avait plusieurs dieux, il y avait un nombre de symboles correspondant, mais dans certains cas, le même dieu apparaissait sous plusieurs noms, selon les divers caractères qui lui étaient attribués. Les professions de foi énumméraient naturellement les pouvoirs des dieux, de sorte que, comme plusieurs dieux étaient simplement des noms pour certaines puissances, il y avait des répétitions. Ce fut le cas en Egypte, dans des temps peu anciens. Plusieurs professions de foi contenaient des matières étrangères et étaient très étendues, même celles des principaux dieux qui formèrent finalement la Trinité égyptienne. Dépouillé de tout verbiage et réduit à la plus simple forme, le premier article de ce

symbole pourrait se lire : « Je crois en Osiris, dieu et père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. »

Le second article affirmait la croyance dans Isis, principe féminin, la Reine des Cieux, la Vierge sainte, la Mère universelle. Car, de même qu'Osiris était le père de tout, y compris Isis, ainsi, Isis était la mère de tout y compris Osiris, Et là se trouve un mystère que seul peut expliquer le chef infaillible de l'Eglise, parlant *ex cathedra* et avec l'aide des sages et des magiciens. Cet article fut retranché, quand les pères chrétiens prirent la femme dans une telle crainte et une haine si profonde, en la considérant comme la cause de l'introduction du péché et de la mort dans le monde. La dégradation de la femme suivit naturellement la découverte des fonctions du père et la déposition de son titre de créatrice. On a comparé le progrès de l'homme, depuis son état animal jusqu'à maintenant, au mouvement du balancier. Et dans ce cas, le balancier a oscillé dans le même sens pendant des milliers d'années et semble être au point où il retrouvera sa position normale. A présent il est impossible de prédire jusqu'où il ira dans le sens opposé. Les femmes, aujourd'hui, demandent à être traitées comme les hommes. Elles revendiquent le droit d'apprendre et de pratiquer comme avocates, docteurs, etc... elles réclament

encore le droit d'exercer la liberté du vote comme les hommes ; c'est le plus remarquable mouvement de l'époque et sans doute, je dirai même, de toutes les époques. Dans les grands mouvements raciaux[1] du passé, c'est l'homme qui a formulé la religion, sans que la femme participe beaucoup à cette évolution. Il y eut beaucoup de femmes martyres, dans les divers mouvements religieux du XVe et du XVIe siècle de l'ère actuelle, et les femmes ont pris part à la fondation du christianisme. La Bible rapporte que Débora, Miriam et d'autres femmes encore aidèrent leurs maris ; Mahomet était soutenu par Kadijah et ses autres femmes, mais en général c'étaient les hommes qui se mettaient à la tête de ces mouvements et, quant aux femmes, elles furent exclues des principaux avantages de la religion, lorsque celle-ci fut finalement formulée. Mais les femmes de notre race ont été poussées en avant par le sentiment de leur propre responsabilité[2], comme les hommes le furent, et, récemment, nous avons pu voir l'avènement de l'Union sociale et politique des femmes qui s'est constituée en Angleterre, dans le but de conquérir la franchise. Ces femmes ont été traitées, d'ailleurs, avec les mêmes procédés brutaux que de tous temps le

1. *The Awakening of a Race*, p. 227.
2. *Ibid.*, p. 295.

parti conservateur a employés pour interdire tout progrès. Nous traiterons plus tard cette partie du sujet quand nous nous occuperons spécialement des femmes. Il suffit de dire ici que l'attitude des pères de l'Eglise dans cette question fut entièrement contraire à l'esprit scientifique et aussi puérile qu'absurde ; l'on s'étonne que la pensée humaine ait pu être influencée si longtemps par une superstition populaire si stupide. Les faits montrent pourtant que la dépréciation de la femme, par suite de la découverte des fonctions du père était assez positive pour amener le fondateur du christianisme à éliminer l'élément féminin de la divinité, mais pas assez fort pourtant pour abolir l'adoration de la femme dans l'esprit public. Aussi voyons-nous la Vierge Marie être la principale avocate de l'homme et le marchepied du trône de Dieu. Le second article du symbole trinitaire égyptien fut abandonné par le symbole chrétien, et le troisième article remplacé par le second.

Cet article montrait qu'Horus était seul fils engendré par son père, avant tous les mondes, et présenté à l'adoration de l'univers par sa mère Isis. Sa mort annuelle était caractérisée par le sacrifice de sa représentation humaine dans ses temples. Il descendait aux enfers ; le troisième jour, il ressuscitait pour continuer sa course dans les sphères célestes et pour apporter le bonheur

et la santé à ses adorateurs. Il était le Sauveur.

La littérature fine et supérieure des Grecs leur fit représenter cette croyance d'une manière charmante et propre à impressionner l'esprit, et elle leur permit de continuer sur une nouvelle base la vieille adoration symbolique. Nous devons bien comprendre qu'en adaptant ces deux articles aux exigences présentes, les écrivains avaient des modèles pour les guider; or un tel modèle n'existait pas pour le troisième article, mais comme le nombre trois était un nombre sacré, une troisième personne était nécessaire pour compléter la déité et devait se trouver. Depuis, nous possédons donc ce troisième article, très inférieur avec sa mixture de croyances indépendantes. Cet article fut probablement de date plus récente que les autres et ne fut certainement pas écrit avant la publication du 4e Evangile quand « le Verbe fut fait chair et demeura parmi nous. » Plus tard les recherches prouveront que toutes ces croyances peuvent remonter bien avant la période égyptienne. La croyance dans la sainte Eglise remonte à la vraie fondation de la religion organisée. Celles de l'oubli des péchés, de la résurrection des corps et de la vie éternelle nous sont venues, ainsi que je l'ai déjà dit, par de longs siècles de tradition, depuis les époques primitives.

« Il n'y a jamais eu contre la tradition de

rapports fréquents entre les cités d'Hellade et celles de l'Egypte, qu'un préjugé de philologue ou d'archéologue classiques, étranger en tout aux études orientales.... Ce qui était vieux et banal aux bords du Nil put paraître souvent original et nouveau dans les cités de la mer Egée ou du littoral ionien[1].

« L'histoire de la psychologie comparée est en effet l'histoire de la lutte incessante de deux tendances opposées, de la lutte de la science contre les fantômes du passé que certains voudraient encore nous faire prendre pour des réalités[2]. » La tâche qui incombe à notre race est d'éclairer ces fantômes autant que nous le pouvons et d'appuyer fortement la religion sur des faits démontrables, après lui avoir donné les bases nécessaires. Dans ce but, une idée correcte de l'histoire du passé est absolument nécessaire, et la science nous enseigne que nous ne pouvons l'acquérir qu'en rejetant toutes les histoires écrites depuis la plus vieille théorie de l'éducation et en adhérant strictement à la théorie de l'évolution. Maintenant, notre connaissance de l'évolution est basée principalement sur la physique. Pour rendre le récit approximativement exact, nous commençons par la première appa-

1. *Causeries d'Egypte*, G. Maspéro, pp. 62, 69.
2. *La Naissance de l'Intelligence*, Dr G. Bohn, p. 79.

rition de la vie sur terre, et nous allons aussi loin que possible. La découverte de l'origine de la vie n'invalidera pas cette histoire, comme le fait celle de l'évolution pour les diverses théories de la création. Elle nous permet simplement de reculer d'un degré nos rapports historiques.

CHAPITRE IX

Une Religion moribonde.

Malgré les efforts des penseurs avancés de l'époque, pour populariser la science de la race sémitique en Grèce et à Rome, les peuples la rejetèrent et incorporèrent dans leur nouvelle religion toutes les superstitions que leur avaient léguées leurs ancêtres raciaux dolichocéphaliques. Les pères de l'Eglise se retirèrent dans le désert africain où ils avaient des assauts à soutenir contre les démons et où des visions leur apparaissaient; ils y montrèrent d'ailleurs cette faiblesse d'intelligence qui est inséparable de l'ascétisme exagéré. La nouvelle religion se répandit lentement durant les deux premiers siècles où les écrits du Nouveau Testament furent réunis, mais, lorsqu'au IVe siècle la religion fut adoptée par l'empereur, le mouvement fut accaparé par les politiciens, et depuis lors il retourna de plus en plus aux anciens cultes. La

race méditerranéenne a toujours eu beaucoup de penchant pour la politique. Elle est artiste, montre une grande aptitude littéraire, mais son principal caractère est le militarisme uni à l'attrait pour la politique. Ainsi que nous l'a dit Emile Burnouf, il y a plusieurs années, le christianisme a cessé d'être une force morale, pour devenir entièrement politique[1]. Il fallait que la populace fût sans cesse contrôlée, et ceux qui la dirigeaient la flattaient en même temps, afin de la faire tenir tranquille.

« Au-dessous de la théologie scientifique, il y a eu dès les premiers siècles et il y a encore aujourd'hui une autre théologie, celle du peuple. Pendant que les docteurs accumulent les raisonnements métaphysiques, le peuple qui vit de sentiment et d'impressions ne cherche que les fêtes, les cérémonies, les prières et les légendes. Bien que séparées profondément par leur nature et leurs tendances, les deux théologies réagissent l'une sur l'autre. Les théologiens obligent le peuple à réciter leurs formules qu'il ne comprend pas. Le peuple, à son tour, oblige les théologiens à connaître ses conceptions enfantines et ses naïfs récits. Les docteurs rejettent d'abord avec mépris les produits de l'imagination populaire. Peu à peu cependant ils finissent par les

1. *La Science des Religions.*

accepter, et alors ils y trouvent matière à de nouvelles spéculations métaphysiques. C'est de cette manière que s'est enrichie la théologie de la sainte Vierge.... Le culte de la sainte Vierge fit son apparition au IVe siècle... à Ephèse.... Elles se firent à Rome au IXe siècle[1]. »

Ce fut le triomphe de la mère ignorante sur les doctrines savantes de l'école avancée, et cet enseignement des superstitions maternelles se poursuit aujourd'hui si activement que les grandes écoles et les collèges mêmes en subissent l'influence. Pouvons-nous avancer un argument plus fort en faveur de l'éducation des femmes? Tout entier sous cette inspiration, le peuple, pareil à un cheval fougueux, prend le mors aux dents et emporte avec lui ses conducteurs. Au nom du grand prophète et du maître juif, ils rétablissent l'adoration du dieu du soleil, et il est intéressant d'aller dans les églises pour remarquer combien de choses du vieux culte subsistent encore. Le jour de la naissance du nouveau dieu fut fixé à Noël, jour de la naissance d'Horus. Cela permit aux Romains de continuer les saturnales qu'ils célébraient depuis des siècles. La mort annuelle du dieu fut fixée au vendredi saint, jour où la représentation d'Horus était sacrifiée. Le dieu descendait aux enfers, et le troisième jour ressus-

1. *La sainte Vierge dans l'histoire*, G. Herzog, pp. 77, 79.

citait. C'est dire qu'un nouveau représentant était choisi pour être encore sacrifié l'année suivante. Les vieilles fêtes et les jours de jeûne furent rétablis et les vieux symboles conservés. Pour les expliquer, on altéra l'histoire mais cela n'affecta pas les Romains.

Ainsi que dans les autres religions anciennes où les prêtres tenaient le pouvoir, la religion avait un langage sacré qui n'était pas compris du peuple. Celui-ci d'ailleurs ne s'en formalisait pas. N'ayant aucun sens de sa propre responsabilité, le Romain était tout disposé à laisser au prêtre toute responsabilité. Il écoutait l'homélie tirée du sermon sur la montagne, les psaumes ou les prophéties, aussi dévotement que ses aïeux avaient écouté les miracles racontés sur Horus, Jupiter, Apollon ou tout autre de ses premiers dieux. Sa religion satisfaisait pleinement ses aspirations ; personne ne la redoutait mais on n'en riait pas non plus. Les cérémonies étaient somptueuses et impressionnantes, les punitions légères. Elle comprenait de nombreux dimanches et jours de fête et lui permettait d'allumer une chandelle devant l'image de la Vierge ou de quelque saint ; ainsi faisaient ses ancêtres lorsqu'ils offraient le feu à l'image du dieu du soleil distributeur du feu.

Si nous comparons les jours de jeûne de l'Eglise romaine et ceux des sémites, nous voyons à

quel point ils diffèrent. Le Romain était un enfant irresponsable et impulsif, que l'on ne pouvait tenir strictement; c'est pourquoi on prétendait qu'il était méritoire de jeûner avec du pain et de l'eau, mais en cas d'impossibilité physique, il était permis de manger des œufs, du poisson ou tout aliment qui n'était pas de la viande. De cette sorte on peut, dans la religion romaine, festoyer grassement, même en jeûnant, tandis que les juifs et les mahométans ont l'interdiction formelle de ne prendre aucune nourriture entre le lever et le coucher du soleil. Ils ne s'abstiennent pas seulement d'aliments solides ou liquides, mais ils n'ont même pas la permission de fumer. En cas d'extrême besoin seulement ils peuvent humecter leurs lèvres avec un peu d'eau, mais cette tolérance n'est laissée qu'à ceux qui sont trop faibles, et elle est interdite aux autres. Il fallait que ces religions reconnussent chez leurs adeptes un réelle faculté de se maîtriser et une grande discipline, qualités qui manquaient aux Romains.

Les premiers temps du développement chrétien furent caractérisés par une ardeur intense, un désir d'examen intérieur et de purification et enfin un profond mépris pour les choses terrestres. Les pères ascétiques se séparèrent de leurs compagnons et passèrent leur vie dans la contemplation, en même temps qu'ils affaiblis-

saient leur intelligence par des jeûnes excessifs, des mortifications et des flagellations, imposées à leurs corps ; leur influence fut considérable. En général ils étaient très superstitieux ; ils voyaient des apparitions analogues à celle que rapporte saint Paul dans les Actes des Apôtres, et accomplissaient des miracles dans le genre de ceux que relate le Nouveau Testament, et quelquefois plus étonnants même. Ils mettaient à mort des dragons, étaient tourmentés par des diables et avaient des entretiens avec les anges [1]. Ils avaient horreur de la philosophie sous toutes ses formes, et c'est à cause d'eux que l'Eglise romaine renonça plus tard à la science naturelle et se consacra à l'étude de la vie future dont la croyance est due à l'imagination des premiers sauvages. Sous cette influence, le clergé, quand il commença à s'organiser, devint de plus en plus superstitieux et ignorant, jusqu'à ce que toute la science terrestre fût finalement éliminée de la religion par ce seul fait qu'elle était terrestre et indigne donc d'être étudiée par ceux dont les yeux sont tournés vers le ciel. La science terrestre ne venait pas de Dieu, mais du diable. C'était un anathème. Le sacerdoce devint de plus en plus thaumaturgical dans son caractère,

1. *The Paradise of the Holy Fathers, being History of the Anchorites, Recluses, Cenobits and Ascetic Fathers from the Syriac*, Prof. Wallace Bridge.

et les cérémonies prirent par la suite un aspect de plus en plus magique. Cependant l'Eglise se rapprochait toujours davantage du judaïsme et des enseignements de Jésus ; le prêtre remplaçait graduellement les guérisseurs, les magiciens et les prophètes des races sauvages, différant ainsi complètement du rôle sacerdotal dans les grandes religions orientales, bien que l'influence du sauvage et la magie dominent encore dans celles-ci.

Dans les vieilles religions, l'empereur, le représentant du pouvoir civil et militaire, avait été le grand pontife. Lorsque la religion devint souveraine et revendiqua l'autorité sur le pouvoir civil, il était naturel que le chef de l'Eglise fût le grand pontife et que le pouvoir suprême fût placé entre les mains des maîtres religieux, et non dans celles du pouvoir civil. Empereurs, rois et autres magnats civils, tous devinrent les vassaux de l'Eglise. « La vie monastique, malgré toutes ses erreurs, sauva la chrétienté de la domination complète du clergé et préserva la mémoire de la religion. Quand les deux courants du monachisme et du sacerdotalisme se fondirent ensemble, les moines améliorèrent le ton du clergé.... » Sous la Réforme, la justice était rendue d'après la théologie et peut-être même d'après la religion de saint Paul. Pouvons-nous dire qu'elle ait été rendue selon l'esprit de Jésus ? « Le christianisme, a dit Lessing,

existe depuis des siècles; la religion du Christ reste à pratiquer[1]. » La Réforme fut le résultat naturel de la révolte d'une race sérieuse et investigatrice contre l'artifice et la superstition d'une religion formulée par une race enfantine et frivole, qui plaçait simplement le grand prophète juif à la place de l'ancien dieu du soleil, et c'est parce que cette religion ne fut pas mondiale qu'elle eut une influence si démoralisatrice sur l'humanité et en général partout où elle s'est introduite. La Réforme naquit de la tentative faite pour introduire des éléments de science et de vérité dans la religion; celle-ci manquait en effet de ces bases nécessaires et était purement thaumaturgicale et remplie de superstitions.

Dans les religions sémitiques, le prêtre est médecin, chirurgien, interprète des lois et juge dans les affaires spirituelles et temporelles. Il ne prétend pas donner l'absolution des fautes, mais conseiller simplement le repentir aux pécheurs et l'observation des lois de l'Eglise. Dans d'autres anciennes religions, où le monarque était à la fois chef de l'Etat et de l'Eglise, la science humaine, en tant que science militante, seulement, doit avoir été combinée avec la science spirituelle.

1. *Christianity and the Roman Empire*, W.-E. Addis, pp. 184, 202.

Dans l'Eglise chrétienne, cette science était méprisée par le clergé. Cela explique comment, au moyen âge, les médecins, assimilés aux barbiers, exerçaient des professions regardées indignes des gentilshommes. Dans ces temps-là, il y avait seulement deux ordres considérés nobles : l'Armée et l'Eglise. Et ceci montre bien comme la religion s'est admirablement adaptée au caractère de la race. La loi de primogéniture stipulait que le fils aîné devait succéder au père, en tant que souverain, roi ou seigneur; mais s'il était faible ou sans courage, il était déchu de son héritage et entrait dans les ordres; c'était son frère, plus jeune, mais plus brave et plus courageux, qui prenait sa place.

Lorsque l'influence de l'Eglise commença à décroître et que la science augmenta, le barreau et la médecine devinrent des professions nobles. Plus récemment, la littérature a conquis le même grade, et l'acteur lui-même, le vagabond d'autrefois, est devenu respectable.

Nous voyons ainsi que la religion s'est adaptée à toutes les exigences des classes gouvernantes. L'Eglise a conservé simplement le droit de contrôle et laissé au souverain laïque plein pouvoir pour gouverner les masses et les conserver sous sa sujétion : plus nous étudions le caractère du peuple dans ces temps-là, plus cet ordre de choses nous paraît avoir été néces-

saire. La religion donnait au peuple des cérémonies magnifiques et imposantes et leur accordait des jours de fête pour s'amuser, tandis qu'elle permettait aux seigneurs de les contraindre au travail. Elle traitait légèrement leurs offenses et veillait à ce qu'ils ne se révoltent pas contre l'autorité de l'Eglise. Là, elle était implacable, et non seulement elle mettait à mort les rebelles, sans merci, mais elle livrait encore leurs âmes à un enfer terrible et éternel. C'est peut-être le confessionnal qui fut le moyen le plus efficace dont elle disposa pour agir sur l'esprit public. Chacun était obligé de se confesser, et dans ce cas, tromper le prêtre était tromper Dieu. Imaginons un cas : le secret du confessionnal était sacré et inviolable et ne devait pas être divulgué en dehors de la sainte Eglise. Mais un complot est découvert, plusieurs conspirateurs sont des esprits forts, qui ne craignent pas l'Eglise et ne se confessent pas. Or, parmi eux, il en est un qui est scrupuleusement religieux et qui se confesse. En entendant ses aveux, le prêtre reconnaît qu'un danger menace l'Eglise et, ainsi que l'ordonne la loi, il rapporte à son confesseur le secret qu'il a reçu de la bouche de son pénitent. Ce nouveau confesseur se confesse à son tour à une autorité plus haute encore, et cela vient ainsi jusqu'à l'évêque et jusqu'au pape même, si l'affaire est suffisam-

ment importante. Un prêtre inconnu des conspirateurs paraît ainsi sur la scène et les accuse de leur crime. Il les impressionne par la connaissance qu'il a de leurs actes, les amène au repen tir et à la soumission, et, finalement, le danger est détourné. Notre sainte Mère l'Eglise est vraiment miséricordieuse pour ses enfants, tant qu'ils observent ses commandements, et dans un cas pareil à celui que nous imaginons ici, les conspirateurs seraient amenés à croire que l'Eglise a connu leurs agissements par l'intervention de l'un de leurs nombreux saints. En tous les cas, les prêtres peuvent affirmer que le secret de la confession n'a pas été divulgué en dehors du confessionnal.

D'ailleurs, loin d'affaiblir l'Eglise, telles petites révoltes tendaient à la fortifier. Le peuple, superstitieux et crédule, croyait à l'inviolabilité du secret de la confession. Aussi l'Eglise pouvait-elle se passer de l'armée des espions, de la police secrète et des émissaires indispensables pour supporter les institutions politiques. Les prêtres accomplissaient toute la besogne de ces gens-là, sans rien perdre de leur propre considération et en excitant le mépris et l'horreur qu'elle attachait aux institutions modernes. Ils accomplissaient cette œuvre méthodiquement, posément et certainement, et par des moyens supérieurs à tous ceux que la police pourrait employer

aujourd'hui. En somme, la loi religieuse convertissait tout le monde, hommes, femmes et enfants, en une armée d'espions.

A mesure que nous étudions la religion romaine, nous sommes de plus en plus dans l'admiration de son perfectionnement, de son homogénéité et de sa facilité à se conformer aux besoins de la race qui l'établit, et nous comprenons mieux la race qui crut dans cette religion. Nous cessons de nous étonner des louanges que Montesquieu, Thorold Rogers et les autres accordèrent au système féodal, car l'Eglise et la Loi se sont toujours accordées et forment un tout inséparable. Nous voyons à quel point ces hommes ignorent l'évolution et de quel faux point de vue ils étudient l'histoire. De plus, ils appartiennent à un mélange racial, et l'esprit de la race blonde et l'esprit romain luttent au dedans d'eux-mêmes. L'esprit romain les pousse à accepter la religion romaine, tandis que l'esprit de la race blonde les incite à la rejeter. Ils côtoient ainsi un chemin mitoyen, comme la plupart des gens aujourd'hui.

Le Pape est pour les catholiques le représentant de Dieu sur la terre, comme dans les temps anciens; son attitude à propos du modernisme est facile à comprendre pour ceux qu'intéressent les études raciales. Le jour où il cédera, la religion et la race périront. La fin du monde sera

venue pour cette race. Peut-être sera-t-elle suivie du règne millénaire, cela dépend de nous. Il est amusant de lire dans les livres, les revues et les journaux, les avis bienveillants que l'on donne au saint père pour lui indiquer comment il doit agir. Les écrivains étalent leur ignorance de l'histoire et de la science. Ils n'arrivent pas à comprendre qu'il est impossible au pape d'accepter le modernisme sans trahir son devoir, parce qu'il saperait ainsi à la base les vrais fondements de l'Eglise dont il est le chef. Il se voit forcé d'excommunier l'abbé Loisy, le professeur St George Mivart, le père Tyrrel et combien d'autres, bien que ces savants n'aient aucune envie de quitter l'Eglise; mais ils prêchent des doctrines subversives pour la discipline ecclésiastique. La religion romaine est une religion raciale positive qui s'appuie sur des bases entièrement différentes de celles qui servent aux églises luthériennes et calvinistes. Les églises rangées sous ces dénominations peuvent être ratifiées par la loi. Mais elles n'ont pas la même puissance que la religion romaine, en dehors des pays où elles sont régulièrement établies, et là même, elles ne sont pas assez fortes pour confirmer leur discipline. Le pape est plus sage que ceux de sa génération qui l'avertissent gratuitement. Il connaît le caractère de ceux qui ont fondé son église, et cette connaissance dirige

ses actes. Ce qu'il ne connaît pas, c'est le caractère de la race qui s'élève en Europe actuellement : la race blonde.

Cette race n'a pas de frontières nationales. Ses ancêtres vinrent probablement d'Asie et rencontrèrent dans le nord de l'Europe une race plus ancienne, blonde aussi, mais certainement dolichocéphalique, qu'ils absorbèrent avec l'aide des Romains. L'empereur Auguste interdit la religion celtique qui disparut bientôt et fut remplacée par la religion romaine. Les religions ibérienne, mauritanienne et illyrienne périrent de la même manière, tandis que les religions orientales, plus fortes, se répandaient en Grèce, en Italie et partout ailleurs. Pourquoi les religions de l'est survécurent-elles, et pourquoi les autres sombrèrent-elles[1] ? Parce que les religions de l'est étaient des jeunes religions appartenant à des races grandissantes, et que les religions ibérienne, celtique et les autres appartenaient à des races moribondes. Si les religions meurent, ce n'est pas sur l'ordre d'un empereur. Elles durent aussi longtemps que la race qui croit en elle.

Un coup d'œil jeté sur l'Europe nous montrera que c'est dans l'Europe septentrionale où les Romains étaient le plus faibles, que la race

1. *Histoire Ancienne de l'Eglise*, L. Duchesne, p. 100.

blonde est la plus nombreuse et l'esprit de révolte contre l'autorité romaine le plus ardent. Mais les gens demeurent encore attachés à une certaine forme de christianisme, parce que l'esprit romain les anime toujours un peu. En France, la séparation est complète entre l'Eglise et l'Etat. C'est pourquoi l'esprit nouveau est plus fort, là, que partout ailleurs en Europe, depuis le XVIIIe siècle où déjà il commençait à se manifester si puissamment.

Je l'ai toujours dit : nous sommes dans la situation où se trouva la race sémitique lorsqu'Elie vint parmi le peuple et dit : « Jusqu'à quand clocherez-vous de deux côtés? Si Jéhovah est Dieu, allez après lui ; si c'est Baal allez après lui[1], » ou dans une situation semblable à celle de la race méditerranéenne, quand saint Jacques dit : « Homme à deux âmes, inconstant dans toutes ses voies[2]. »

Mais la nouvelle race attaque maintenant la plus ancienne dans sa demeure même, à Rome, en Espagne, en Grèce et partout ailleurs, si l'on en juge sur l'attitude des peuples vis-à-vis de leurs prêtres. La religion romaine disparaîtra, comme les religions celtique, ibérienne et mille autres ont disparu dans le passé. C'est une

1. *Rois*, XVIII, p. 21.
2. *Epître de saint Jacques*, I, p. 8.

question de temps. Mais il faut que ceux qui parmi nous comprennent cela s'attachent à développer tout ce qu'il y a de bon dans notre religion et à la perfectionner sans cesse, afin qu'elle arrive à nous satisfaire, comme la religion romaine satisfit ceux qui l'établirent.

CHAPITRE X

Les Lois de Dieu et les Lois de l'Homme.

Tandis que les auteurs de la religion de la grande race méditerranéenne s'éloignaient de la science terrestre, ils étaient forcés de reconnaître que le peuple appartenait à la terre et était terrestre. L'esclavage avait été dénoncé, et la qualité d'homme était revendiquée bien haut, sous l'influence de la Bible hébraïque. Mais avec une pareille race, il était impossible de construire une religion sur ces bases. Le peuple était puéril et sans aucune discipline morale. Et pourtant il fallait que l'esclavage fût aboli, du moins en ce qui touchait les citoyens romains. Ainsi naquit, graduellement et naturellement, le système féodal.

Avant de commencer à examiner le caractère de ce système, il serait intéressant de consacrer quelque attention à l'instruction des religions raciales, autant que nous le permet l'histoire de

ces événements. La race méditerranéenne et la race sémitique paraissent avoir été presque contemporaines. L'une apparut d'abord en Grèce, l'autre en Syrie. Elles vécurent ainsi côte à côte, durant des siècles, sans entrer en contact. Les sémites formulèrent une théorie de la création qui était supérieure à toutes les légendes précédentes de la race et qui paraît s'être répandue très lentement, par suite des mœurs normales de cette race. Elle ne fut pas acceptée définitivement par toute la race, avant l'époque du mahométisme.

La race méditerranéenne se développa sans formuler une telle théorie. Elle adopta la théorie sémitique, lorsque les Ecritures hébraïques furent traduites en grec, et la diffusion s'effectua beaucoup plus rapidement chez eux qu'elle ne l'avait fait parmi les sémites. La formulation finale de leur religion eut lieu quelques siècles avant celle des sémites.

Nous savons que les animaux et les premiers sauvages n'apprirent à se connaître eux-mêmes que par l'opération des lois naturelles. Chez les animaux, nous appelons cette connaissance instinct, et chez les hommes, religion. Il se pose donc la question suivante : si la race dépasse l'âge auquel elle devrait énoncer une théorie qui lui rende compte de son apparition sur terre et qu'elle s'abstient de le faire, les lois naturelles

la poussent-elles à formuler une religion avec ou sans le secours d'une théorie provenant d'une autre race qu'elle rencontre?

Je n'ai pas l'intention de discuter ici cette question, n'étant pas suffisamment instruit de l'histoire des Juifs et des Romains. Ce que je veux montrer, c'est, qu'étant donné le caractère de la race méditerranéenne, si les Grecs n'avaient pas connu les Juifs, ils auraient probablement formulé une religion peu différente de celle qu'ils ont formulée actuellement. Ils l'auraient basée sur la légende de la création des Egyptiens, au lieu de celle des Juifs, et les noms des dieux n'auraient pas été sémites. Mais l'esprit de la religion serait demeuré semblable, sinon identique, car la religion reflète le caractère de la race.

Je rapporte ceci, afin d'indiquer simplement que ces lois sont aussi actives aujourd'hui qu'elles l'étaient avant que l'homme eût évolué, et qu'en adhérant à une loi moribonde et démoralisante, nous nous mettons en lutte avec ces lois. L'homme commença à connaître ces lois le jour où il devint suffisamment observateur pour comprendre qu'il n'était pas absolument un agent libre. De ce sentiment naquirent les croyances dans la fatalité, la destinée et la prédestination, et nous devons encore à l'étude de ces lois et aux spéculations que l'on fait au sujet de leur nature, les croyances dans la mé-

tempsycose, la réincarnation, la renaissance et le baptême. Le baptême signifiait la renaissance; on plongeait le néophyte dans l'eau, ou on le faisait passer dans les flammes, entre deux pierres saintes, ou entre deux tranches d'un arbre sacré, afin de montrer qu'il était né de nouveau. La croyance au péché originel et le désir d'un sauveur viennent du sentiment que la vie de l'homme n'est pas en harmonie avec les lois naturelles, et ce fut sur l'étude de ces lois interprétées par de jeunes races que l'homme appuya ses conceptions de Dieu. Ces conceptions montent des imaginations enfantines des sauvages primitifs au monothéisme des sémites, conceptions trop élevées pour la race méditerranéenne. Le christianisme officiel survint, artificiel et contre nature, et ceux mêmes qui étaient le plus opposés à la science terrestre se virent obligés de faire des concessions aux lois naturelles, dans l'intérêt de la pauvre et faible humanité; nous nous rendons compte de tout cela en étudiant le féodalisme.

La religion et les lois d'une race forment un tout complet qui ne doit pas être contrarié, à moins de conséquences désastreuses pour la race qui les a formulées. En outre, le système établi par une race démoralise généralement les autres races. C'est du moins la leçon que nous pouvons tirer de l'étude du christianisme.

Le système féodal est naturellement approprié au tempérament de la race méditerranéenne, mais il déconcerte notre race et toutes celles qu'il a inspirées.

Il s'appuie sur la grande masse du peuple sans discipline morale, sans empire personnel et inconscient de sa propre responsabilité. Ce fut le caractère de toutes les races au crâne allongé, et c'est à cause de cela que l'esclavage a été la base de la société partout où habitaient ces races, les plus vieilles du genre humain. Une révolte eut lieu contre l'esclavage à Rome; on changea le nom en celui de servage, mais le caractère de la chose demeura le même. Le serf ne devait plus être exposé au marché pour être vendu, mais la domination du seigneur n'était pas moins absolue que celle du maître sur ses esclaves.

Le seigneur avait droit de vie et de mort sur ses serfs; il était propriétaire du sol, dans certaines conditions. Les plus forts et les plus braves des serfs étaient choisis pour devenir ses soldats et ses serviteurs, tandis que les autres restaient attachés à la glèbe, afin de cultiver ses terres. En général, il ne menait pas une vie beaucoup plus raffinée qu'eux. Ses besoins n'étaient pas considérables, et il possédait de quoi les satisfaire pleinement.

Le roi était suzerain du seigneur et avait sur

lui la même autorité légale que ce dernier sur ses serfs. Son droit de gouverner lui venait de l'Eglise. Le sol lui appartenait, hormis celui qui revenait à l'Eglise, mais il le concédait facilement à ses vassaux, stipulant seulement que le seigneur fournirait un certain nombre d'hommes pour l'armée. Le roi vivait dans une sorte de splendeur barbare, mais, comparée au luxe des classes capitalistes d'aujourd'hui, sa vie était relativement modeste et sans grandes exigences. Il était le chef militaire et guerroyait toujours avec quelqu'un ; aussi était-ce pour supporter les frais de la levée que l'on taxait le peuple.

L'Eglise reposait sur des principes différents : le plus humble prêtre était supérieur, à certains égards, au monarque, qui le méprisait comme un homme faible et lâche. L'obéissance implicite était la règle de l'Eglise, et le bas clergé n'avait pas plus d'autorité que le serf. Il devait simplement exécuter les ordres qui lui étaient donnés. La discipline de l'Eglise était sévère, et le clergé supérieur recevait lui-même le contrôle d'une hiérarchie plus haute, avant celle du pape infaillible, souverain pontife et représentant de Dieu sur la terre. La terre appartenait à Dieu, et par conséquent au pape, son représentant sur la terre. Celui-ci la concédait aux rois, aux empereurs et aux autres souverains qui l'octroyaient à leur tour à leurs vassaux. Le

peuple ne comptait pour rien, et le devoir de leurs gouvernants était de les faire tenir tranquilles et soumis, en les amusant ou en leur faisant craindre les châtiments.

Le but de la loi était donc d'édifier et de soutenir le gouvernement qui était composé des ecclésiastiques, des rois et des nobles. Quant à la plèbe, elle ne demandait qu'à être débarrassée de toute responsabilité et de tout souci, et ainsi elle était satisfaite et peut-être même heureuse. Ce fut l'avènement de la race blonde ou alpine qui contraria cet arrangement très satisfaisant.

« La question qui est au fond du problème religieux dans le temps présent n'est pas de savoir si le pape est infaillible ou s'il y a des erreurs dans la Bible, ou même si le Christ est Dieu, ou s'il y a une révélation, tous problèmes surannés ou qui ont changé de signification et dépendent du grand et unique problème, mais de savoir si l'univers est inerte, vide, sourd, sans âme, sans écho, plus réel et plus vrai qu'elle-même[1]. »

« Au moyen âge, la méthode d'autorité régentant l'esprit humain a dominé dans toutes les sciences. Une proposition d'Aristote, une parole de l'Ecriture, une sentence des pères, une

1. *Quelques lettres sur les questions actuelles*, Alfred Loisy (l'abbé), lettre XIX, p. 45.

décision du concile tranchaient officiellement; et pour le grand nombre, aussi bien un problème de physique, d'astronomie ou d'histoire qu'un problème de morale ou de philosophie. On reste stupéfait quand on constate jusqu'à la fin du XVIIe siècle, quelle était, dans l'école, l'autorité des anciens. Cependant cette méthode enfantine a été vaincue du jour où Galilée et Bacon lui opposèrent, en physique, celle de l'observation et de l'expérience, et où Descartes, en philosophie, soumettant à un doute provisoire toutes les idées traditionnelles, résolut de n'accepter pour vraies que celles qui lui paraîtraient évidemment telles. Révolution d'incalculable portée, qui mettait fin à la longue tutelle de l'esprit humain, en affirmant son autonomie[1]! »

L'histoire des six ou huit siècles passés est simplement l'histoire des luttes entre notre race et la grande race méditerranéenne; chaque grand mouvement politique dans l'une des contrées se répandit rapidement à travers l'Europe et récemment même en Amérique, en Australie et partout où se trouvent des représentants de notre race blonde. Nous voyons, d'après les livres où l'on parle des révoltes

1. *Les Religions d'autorité et la Religion de l'esprit*, Auguste Sabatier, p. 3.

contre les dogmes religieux et du progrès des diverses sectes, un signe certain du déclin de la religion. Calvin et Luther nièrent le dogme de l'infaillibilité papale, mais réclamèrent par contre l'infaillibilité pour eux-mêmes. Alors survint la bibliolâtrie. La Bible était la parole de Dieu; elle devait être vraie verbalement et littéralement. Aucune erreur de traduction ou d'interprétation même n'était tolérée; aussi, comme la Bible est le livre qui contient la plus haute science du passé et qui représente l'humanité plus complètement qu'un autre recueil d'écrits, ceux qui cherchaient à établir de nouvelles religions trouvèrent là un appui à leurs croyances préconçues. En général, la plupart de ces sectes affirmèrent de nouveau quelque ancienne croyance dont elles firent le trait caractéristique de leur religion. Les baptistes donnèrent une importance toute spéciale au baptême, les calvinistes à la prédestination, et quant aux mormons, aux socialistes et aux anarchistes, ils se servirent de l'histoire sémitique et de la science biblique pour appuyer leurs idées et donner à leurs doctrines un soutien puissant.

« L'anarchie n'est point une notion nouvellement acquise. Les historiens la signalent, aux premiers temps du christianisme chez plusieurs sectes mystiques du moyen âge, dans la Jac-

querie française, chez les anabaptistes allemands du XVIe siècle, chez les puritains anglais du XVIIe. De tout temps, pourrait-on dire, il s'est trouvé dans le milieu social un élément qui refuse l'obéissance aux lois générales, qui s'insurge contre l'autorité de la force, du nombre ou même de la justice et qui rêve de revenir aux temps primitifs où l'individu ne s'inclinait sans aucune suprématie politique.... Un coup d'œil sur l'histoire du XIXe siècle... le siècle des exploits anarchiques... outre les attentats commis sur les souverains, les chefs d'Etat et aussi sur les particuliers, dans un but de terrorisme révolutionnaire suivant la tactique de Ravachol... une littérature philosophique singulièrement dangereuse pour l'ordre établi : Proudhon, Bakounine, Kropotkine, Reclus, Grave fixent d'une manière plus ou moins précise l'état de la société telle qu'ils la rêvent.... Aussi est-il essentiellement latin. La terre natale est la terre du mysticisme, l'Italie, l'Espagne, la France, où les conceptions métaphysiques ont préoccupé davantage les esprits que la pratique même de la vie[1]. »

L'anarchie paraît être venue comme une conséquence naturelle des transformations de

1. *La Rançon du Progrès*, Pierre Baudin et Dr L. Nass, pp. 52, 54.

la religion dans tous les temps et dans toutes les races. Lorsqu'une ancienne conception de Dieu est éteinte à la suite d'un progrès dans la science, le fou dit dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu. » Il en était ainsi aux temps bibliques et dans la période grecque, et cela continue aujourd'hui ; le professeur Haeckel le constate d'ailleurs dans ses « Enigmes de l'univers. » Pour le penseur ordinaire, il est tout naturel de se précipiter sur cette conclusion facile que toutes les lois sont mauvaises, parce que le système de lois actuel crée le péché et le crime et y incite au lieu de les réprimer, et qu'il n'y a pas de Dieu, parce que la conception de Dieu, basée sur une religion moribonde, est puérile et absurde. Mais cet état d'esprit négatif disparaît lorsqu'un homme ou une femme rejette les croyances anciennes et accepte la nouvelle science. C'est la science nouvelle et la plus avancée qui, à toutes les époques et dans toutes les circonstances pareilles à celles ou nous sommes placés maintenant, pris entre deux croyances contradictoires au sujet du phénomène de l'apparition de l'homme sur la terre, a ouvert nos yeux sur les enfantillages de la vieille religion et nous a donné une idée plus claire de l'homogénéité et de la perfection des lois de la nature. Et c'est sur notre connaissance de ces lois que nous devons, ainsi que l'ont

fait avant nous toutes les races anciennes, baser notre conception de la Puissance qui ordonna ces lois, car c'est sur cette conception que nous appuyons les idées du devoir envers Dieu et notre prochain, et c'est « d'elle que dépendent les lois et les prophètes. »

« La Puissance créatrice est communément représentée comme un ouvrier plein de sagesse et de savoir, enseignant la loi et la science. C'est le grand architecte de l'univers qui nous apprend à bâtir, car lui-même est l'ouvrier universel qui créa toutes choses, et c'est la même personnification qui, dans les rites initiaux, a assuré le rôle de récréer ou d'évoluer la renaissance. C'est par le Verbe que fut créé le monde, et c'est par lui que nous renaîtrons[1]. »

Dans toutes ces conceptions antiques, la divinité est toute-puissante; elle n'a qu'un mot à dire pour que surgisse aussitôt un monde.

Nous devons croire aussi dans la toute-puissance de Dieu, mais déjà nous ne prévoyons que le jour où notre science sera coordonnée et comparée; notre connaissance des lois de la nature sera alors plus complète et mieux assise que la science qui servait de base aux religions des races anciennes. Aujourd'hui, toutes nos

1. *The Jonah Legend*, William Simpson, p. 124.

histoires remontent à quelque six mille ans et sont incontestablement apocryphes. Le professeur Maspero et d'autres archéologues ont retracé l'histoire de l'homme avec une certitude absolument remarquable et en s'appuyant sur les documents récemment trouvés et concernant une période qui s'est écoulée il y a seize mille ans. Dans les débris où ces documents ont été retrouvés, il y avait d'anciens édifices qui prouvent d'une manière concluante qu'un peuple plus ou moins civilisé habitait ces contrées près de vingt mille ans auparavant. Ces races anciennes furent précédées par d'autres encore, et nous pouvons juger de l'état de leur civilisation en comparant leurs armes et leurs ustensiles avec ceux des sauvages actuels. Tout récemment on a découvert des ossements dont l'apparence était si bestiale qu'ils éveillèrent les doutes de ceux qui cherchaient à les attribuer à un homme ou à un animal; on trouva plus loin des armes qui gisaient près de ces restes et qui rappelaient d'ailleurs celles des sauvages de Tasmanie; la question fut ainsi tranchée.

Certains apologistes des anciennes religions disparues aujourd'hui donnent comme arguments les desseins immanents de Dieu, mais comment peut-on les comparer avec ceux qu'apporte l'étude de l'histoire basée sur l'évo-

lution? L'homme a toujours compris l'immanence de Dieu. Les Ecritures hébraïques en sont pleines, et la leçon imprimée en nous par cette vieille science aboutit à la même conclusion que celle que nous enseigne la nouvelle, c'est-à-dire au devoir d'étudier les lois divines et de conformer notre conduite à ces préceptes.

CHAPITRE XI

La Loi romaine.

Comme c'est à la race que nous nous intéressons et qu'elle est représentée par la masse du peuple et non par la classe dirigeante, nous négligerons donc pour l'instant la caste aristocratique, les rois, nobles, prêtres, etc., et nous porterons notre étude sur les basses classes. Par l'histoire, on connaît peu le peuple; récemment cependant, on a publié quelques documents contemporains très intéressants, mais nous devons être très circonspects à l'égard des appréciations des écrivains modernes. Les écrivains sont généralement des hommes d'Université, dont les idées sur la science et spécialement sur l'évolution sont embrouillées et assez confuses, car c'est encore l'ancienne science d'il y a deux mille ans qui est enseignée dans les écoles et à l'Université, et non notre science moderne. Nous allons donc remonter au XVIIIe siècle, juste avant l'avène-

ment de la période inventive, et nous nous efforcerons de dépeindre l'état du peuple d'alors.

Le trait caractéristique de l'époque était la maison; cela forme une très jolie peinture. Les femmes étaient plus ou moins en dehors de l'Eglise, aux temps féodaux, et sont encore placées dans les mêmes conditions aujourd'hui, au point de vue religieux et légal. Elles n'avaient aucun droit, et la propriété sous toutes ses formes appartenait à l'homme. La masse des gens vivaient dans la campagne ou dans de petits villages, et il n'existait pas de grande cité comme aujourd'hui. Le père de famille était le chef responsable, mais la femme l'aidait dans son travail. Les femmes trayaient les vaches, faisaient le beurre et les fromages, soignaient les volailles, faisaient le pain de la famille et préparaient les confitures et les conserves, en même temps qu'elles faisaient la cuisine et s'occupaient des enfants. Elles filaient le lin, tissaient la toile, tricotaient des bas et confectionnaient la plupart des vêtements. A cette époque, en effet, il ne se présentait aucune difficulté pour employer les femmes, et leur travail n'empiétait pas sur celui des hommes. Elles ignoraient les absurdes doctrines prêchées par les néo-malthusiens sur la surpopulation, et les enfants n'étaient pas condamnés avant leur naissance; la famille les accueillait avec joie, au contraire, et chaque nouveau-né

était le bienvenu. Ceux-ci coûtaient peu à élever et se rendaient utiles de bonne heure en aidant leurs mères. Dans la classe moyenne, les femmes s'occupaient également; elles pratiquaient les arts d'agrément qu'ignoraient les villageoises, jouaient plusieurs instruments de musique, tricotaient, faisaient du filet et brodaient à leurs moments perdus et lorsque les soins du ménage leur en laissaient la liberté. Les industries de l'époque étaient les industries de la maison, et la femme menait ainsi une vie heureuse et calme. Elle ne s'inquiétait ni de la politique ni de l'éducation et aurait ri à la pensée de voir les femmes réclamer le droit de vote. Si elle possédait un peu plus de luxe et de bien-être qu'autrefois, elle accomplissait pourtant dans les champs le même labeur que du temps où elle était la rude compagne de l'homme primitif, et sa condition n'était guère différente.

Les hommes pouvaient devenir soldats et passaient leur loisir à boire et à jouer tandis que les femmes restaient au foyer, toujours dévouées et prêtes à réparer les fautes de ceux-ci. Mais la plupart étaient aussi bons, simples, actifs et laborieux comme les femmes. Ayant appris leur religion sur les genoux de leurs mères, ils ne l'oubliaient pas et ne s'écartaient guère de leurs leçons. Tous étaient d'actifs conservateurs prêts

à dénoncer toute nouvelle idée ou à faire l'opposition la plus archarnée à toute nouveauté.

Vue de loin, cette peinture est très captivante, et il ne faut pas s'étonner qu'elle ait enthousiasmé Montaigne et d'autres encore qui avaient une forte dose de sang romain dans les veines. Mais sous leur apparence séduisante, il y avait chez ces hommes un fonds de brutalité qu'on n'aperçoit pas tout d'abord. Le mari pouvait frapper sa femme, et plusieurs le faisaient sans pitié. La maxime : « Si vous épargnez les verges vous gâtez l'enfant » était crue implicitement, et les enfants étaient souvent traités avec dureté. On ne ménageait guère les animaux, dont les souffrances ne comptaient pas. Beaucoup d'hommes buvaient avec excès, et c'était un fait coutumier chez eux de se faire porter, ivre-morts, sur leur lit. D'ailleurs les classes dirigeantes donnaient, sous ce rapport, un très mauvais exemple.

Si nous considérons toute la période historique, il ne semble pas que l'on ait fait beaucoup de progrès depuis l'époque de Nabuchodonosor ou de Tiglath Pileser sur laquelle nous avons, au dire des archéologues, des données plus complètes que sur celle de Charlemagne ou de Guillaume le Conquérant.

Les ménagères allumaient autrefois leur feu avec un briquet composé d'un morceau de fer et

d'un silex; c'était le même procédé qu'employaient, des milliers d'années auparavant, les femmes de la Grèce, de Rome, de Babylone et de Ninive. La chambre était éclairée par des chandelles de suif, et l'éclairage du roi lui-même était obtenu par des chandelles ou des torches et des lampes à huile, de sorte qu'il devait y avoir beaucoup de ressemblance entre les grandes illuminations décrites par les historiens et celles de Babylone, de Thèbes ou d'Athènes. Sous les autres rapports on ne fit guère de progrès dans la science. L'Europe était encore enfoncée dans les ténèbres de l'ignorance et de la crainte haineuse de la science terrestre où l'avait plongée le christianisme et qui commençaient seulement à se dissiper un peu. Il ne s'était pas produit de transformation sérieuse dans la science pratique, mais l'homme s'était préparé à recevoir une culture plus élevée et à connaître une science plus haute; aussi en un peu plus d'un siècle, cette science a façonné l'humanité plus profondément que jamais.

Notre science moderne est diamétralement opposée à celle qui passait pour science chez les Grecs et les Romains, ainsi que le prouve bien leur religion. Et si le faible progrès que les vieilles races firent dans la science amena un changement nécessaire dans la religion, combien est-il plus nécessaire pour la religion

d'avancer également, afin de vivre de concert avec le développement scientifique.

Les premiers pas de la nouvelle ère mécanique furent méthodiques et lents, mais ils excitèrent l'esprit conservateur de ceux qui s'opposent « constitutionnellement » à toute nouveauté. C'est pour cela que des émeutiers ont détruit souvent des machines qui venaient d'être inaugurées. D'ailleurs cela n'arrêta pas l'essor inventif récemment donné à notre race. Les inventions se sont poursuivies jusqu'à présent, et s'il est des gens arriérés qui murmurent contre ces nouveaux progrès, il en est d'autres qui en sont fiers et pour qui toute nouvelle découverte, de machine ou autre, est la marque évidente de la supériorité mentale de la race.

Cependant l'invention a désorganisé un peu le « home. » Les femmes, en effet, ont abandonné les travaux d'intérieur et sont allées vers les fabriques où leur travail fait concurrence à celui des hommes. Elles ont plus de facilité pour ce qui est de la cuisine, qui se fait d'ailleurs plus économiquement et mieux dans les grands établissements.

Les vieilles lois féodales basées sur le christianisme ont cessé d'opérer, et l'homme n'est plus le seul gagne-pain de la famille. Le système féodal s'est brisé graduellement durant les huit siècles passés. Mais les lois féodales demeurent

encore la base du code dans les pays féodaux, et c'est pour cela que dans toute l'Europe les lois et la religion sont tout à fait opposées à la science.

Ce n'est pas seulement dans l'invention de nouvelles machines que s'est affirmée la supériorité intellectuelle de notre race. La découverte scientifique nous a mis sur le chemin de nouvelles sources de richesses qui vont aux grands propriétaires fonciers lesquels, d'après le féodalisme, étaient les répartiteurs du travail. Nous entendons souvent parler du renchérissement immérité de la vie, dû à l'augmentation des loyers dans les grandes cités. Cela vient de l'invention scientifique et des nouvelles méthodes qui ont provoqué l'établissement de vastes usines et jeté le peuple vers les villes, afin de trouver du travail et d'enrichir finalement le propriétaire. Chaque nouvelle découverte, chaque nouveau pas en avant dans la civilisation, tendent à faire renchérir les loyers, et les grands seigneurs territoriaux, qui du temps du féodalisme possédaient la terre, à condition de fournir de la besogne au peuple, sont maintenant un cauchemar, une charge insupportable. Ils sont ceux qui « récoltent, là où ils n'ont pas semé » et qui pèsent durement sur le travail du pays. Car cette caste n'a rien fait pour faire progresser la science et s'est toujours opposée à toute idée neuve. Son

éducation comme son intérêt la rend conservatrice.

Il est certain que cette classe gouvernante était nécessaire au temps de son institution. Tant que les Européens restèrent Romains, elle remplit un rôle utile, mais les fondateurs du système ne prévoyaient pas naturellement qu'une nouvelle race arriverait et qu'elle serait fâcheusement affectée par les effets de ces lois. « L'Eglise est monarchiste par essence. Elle ne peut pas s'accommoder d'un Etat souverain, donnant des libertés délibérées par lui, alors que l'Eglise n'a pas participé à ces délibérations[1]. » Les lois étaient spécialement destinées à édifier et à soutenir les institutions monarchiques, et, même modifiées par suite de l'âge, elles tendent encore à ce but. Car la loi est une force aveugle qui agit continuellement, aussi bien quand c'est la loi naturelle, la loi humaine ou la loi divine. Quand les deux codes s'allient, tout est bien, mais quand ils se contredisent, ce qui arrive toujours lorsqu'on impose les lois d'une race ancienne à un peuple d'une race nouvelle, alors ces lois invitent directement au crime et au péché. C'est le cas dans tous les pays chrétiens aujourd'hui.

Les lois naturelles ont été presqu'entièrement

1. *La Séparation*, Aristide Briand, p. 44.

remplacées par les lois artificielles de l'Eglise, de sorte qu'aujourd'hui c'est un crime pour une femme d'imposer à son mari des enfants coûteux et inutiles. Sa propre femme est parfois une charge assez lourde pour lui, sans qu'il soit besoin d'ajouter celle des enfants. Ainsi, la femme n'est plus qu'une maîtresse de maison; elle sert au foyer, mais elle ne peut l'embellir par la présence d'enfants. Autrefois elle était un jouet ou une esclave, maintenant elle est une incommodité. Elle est une source de dépenses difficiles à supporter pour son mari, car aujourd'hui on envisage tout au point de vue de l'argent, et une femme est considée comme un objet de luxe. La dépréciation de la femme qui commença dès que l'homme découvrit les fonctions paternelles et sur laquelle insistèrent les Pères chrétiens dans leurs homélies semble avoir atteint aujourd'hui son plus haut point. Il va sans dire qu'elle est absolument injustifiée, mais ce point de vue est un des plus intéressants à constater et à étudier. Il signifie sans doute un prochain suicide de la race (race suicide) mais son étude sera la première tentative qu'on aura faite pour en découvrir la source, et si confuse qu'elle puisse être, elle est digne encore d'attirer l'attention de tous les hommes et de toutes les femmes sérieuses.

En France, le code féodal de l'Eglise a été

remplacé par le code Napoléon. Mais c'est encore un code autocratique qui ne donne pas plus de considération à la femme que l'ancien. Napoléon était tout à fait romain, le vrai successeur des Césars, des fondateurs de l'Empire, un Cortès ou un Pizzarro, et l'ère napoléonienne peut être regardée comme un contre-courant amené par un projet trop rapide de la pensée scientifique en France et en Europe. Le règne de la terreur, comme le décrivent les historiens scientifiques modernes représente bien le caractère romain et nous donne un exemple de ce que la religion était spécialement indiquée pour prévenir. Le mouvement fut entièrement romain et Napoléon, vrai type du Romain, prit sur lui de rétablir l'ordre, de la seule façon dont il pouvait le faire, c'est-à-dire en noyant dans le sang la récolte. Mais Napoléon, comme tous les vrais Romains, était bien plus capable de gouverner les autres que de se gouverner lui-même. Il ignora la race qui grandissait en Europe et ne se rendit pas compte qu'il avait d'autres hommes que des Romains seulement à gouverner; aussi, lorsqu'il chercha à rétablir l'empire romain, il succomba. Cette époque sera sans doute regardée par les futurs historiens comme le dernier spasme de la race méditerranéenne comme une sorte d'effort ultime qui l'épuise et dont elle ne se releva jamais,

mais qui a retardé longtemps l'évolution des principes républicains.

C'est un fait intéressant à remarquer que les leaders de l'opinion publique, aujourd'hui, semblent remonter jusqu'avant l'ère napoléonnienne et aillent chercher les principes sur lesquels se basait la première République, afin de prendre là leur position. La question féministe a moins intéressé la France, jusqu'à ce jour, que les autres pays, mais il se peut très bien que cette question soit résolue bien plus tôt qu'ailleurs où on en parle davantage; c'est du moins ce que nous font croire certains discours de MM. Briand, Clémenceau, etc.... La dépopulation augmente rapidement en France, et c'est pour cela que cette question doit être discutée activement et librement.

Malgré le nombre restreint des naissances, le nombre des enfants débiles ou mal conformés continue à augmenter, et la situation semble faire croire que nous nous arrangeons pour faire le contraire de ce qui serait convenable, c'est-à-dire que nous vivons en opposition avec les lois de la nature. Les autorités chrétiennes, orthodoxes ou non, prétendent que les lois existantes sont les lois de Dieu, et les conditions actuelles sont effectivement supportées plutôt par les religions protestantes et dissidentes que par les prêtres des églises chrétiennes origi-

nales. Les autorités de l'Eglise romaine, qui sont naturellement bien instruites du caractère de la race qui formula la religion, sont unanimes à dénoncer cette pratique factice de restreindre les naissances. Ils ne comprennent pas d'ailleurs le caractère de la nouvelle race, et c'est pour cela qu'ils sont impropres à la secourir. De plus, le peuple lui-même ignore son propre caractère, et la majorité hésite encore entre la théorie sémitique de la création et la théorie de l'évolution. C'est aussi le cas de la plupart des prêtres ou ministres des pseudo-religions protestantes ou réformées. La vieille conception de Dieu est morte, et la nouvelle n'a pas été formulée. Mais jamais il n'y eut autant de différence qu'aujourd'hui entre les lois de Dieu et celles de l'homme, ainsi que nous le montrent les diverses formes de religion. On prétend que la dépopulation existait déjà à Rome avant le christianisme, mais les chiffres étaient insignifiants en comparaison de ceux d'aujourd'hui. Cela était dû autant aux expédients et aux moyens pharmaceutiques qu'à la débauche où vivaient les femmes, car les prohibitions de la vieille religion avaient décliné ; et comme celles de la nouvelle n'étaient pas encore formulées, les femmes de cette race sans frein moral ni discipline cédaient à toutes leur passions et à tous leurs désirs. Le cas n'est plus le même

aujourd'hui, car nous rencontrons quantité de femmes vivant dans le célibat et menant une existence très chaste. Cependant une telle situation n'est pas normale et, malgré notre admiration pour la continence et l'empire personnel de ces femmes, nous ne pouvons faire autrement que de reconnaître qu'elles vivent en opposition avec les lois de la nature, car le célibat ou la prostitution sont deux maux complémentaires que nous devons aux lois romaines, et nous nous demandons même si la conduite de la vie peut demeurer droite tant que subsisteront ces lois.

CHAPITRE XII

La Loi et la Femme.

Nous devons rechercher, comme nous l'avons fait pour les autres caractères de l'humanité, les bases de la morale, chez l'animal grégaire; là, en effet, les lois de la nature agissent sans être contraintes par les lois humaines. Chez les végétaux et chez les animaux il n'y a ni excès, ni débauche, ni célibat, ni prostitution enfin. Les fleurs femelles demeurent épanouies jusqu'à ce que le pollen des fleurs mâles leur ait été apporté par les insectes et qu'elles soient fécondées ainsi ou d'une autre manière. La fleur reçoit autant de pollen qu'elle en peut contenir; l'excès retombe à terre, tandis que la fleur se referme pour empêcher l'entrée d'autres pollens que pourraient amener encore des insectes ou le vent. Telle est la moralité sexuelle naturelle dans la plus simple forme qui nous est connue.

Dans le règne animal, la femelle, en arrivant

à l'âge de la puberté, recherche la société du mâle et s'offre à lui jusqu'à ce que son désir naturel soit satisfait. En temps ordinaire, elle n'a pas d'attraction pour le mâle, et cela ne donne lieu à aucune tentation de violence de ce dernier. Là encore, il n'y a ni célibat ni prostitution. Les animaux satisfont leurs désirs sans égards pour les conséquences.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, l'homme, au moment où il se différencie de l'animal, était depuis des milliers d'années et durant des générations dans les mêmes conditions mentales que l'animal, et ses relations sexuelles étaient de même nature que chez celui-ci[1]. Lorsqu'il entra dans le stage australien, il élabora des règles strictes concernant les rapports sexuels, bien que la parenté du père et du fils ne fût pas encore connue. La femme était regardée impure tout le temps de la menstruation et de la grossesse et tenue à l'écart. Tout homme, fût-ce son mari, qui l'approchait ou la regardait même de trop près, était impur aussi et devait se purifier par des cérémonies prolongées. A mesure que l'homme avançait en science, l'interdiction s'étendit encore, à un tel point qu'à l'époque néolithique, la femme après la naissance d'un enfant devait se retirer de la compagnie de son

1. *The Anglo-Saxon*, p. 281.

mari et se consacrer durant deux années aux soins nourriciers[1]. A Figi et dans d'autres îles polynésiennes, l'interdiction durait tout le temps de l'allaitement, c'est-à-dire durait cinq ans parfois, et la femme restait ainsi séparée de son mari.

Il résulte de cela que la femme ne devint propriété personnelle d'un homme qu'après la découverte de l'union de parenté entre le père et l'enfant. Ce fut plus tard que grandirent les grands empires et les royaumes et que les rois et les nobles devinrent des dieux et revendiquèrent des droits sur les femmes de leurs inférieurs. Il est inutile de nous attacher ici particulièrement à ce développement que le professeur Westermarck et d'autres savants ont déjà traité[2]. Ce qu'il faut remarquer, c'est que toutes ces transformations, depuis l'état animal grégaire jusqu'à l'époque des grands empires et jusqu'à celle qui vit le christianisme, les femmes étaient mariées et devenaient mères à l'âge de la puberté. Tandis que l'Eglise devenait de plus en plus politique, les idées sur la femme, cause de tout péché, se modifièrent, et la *lex primæ noctis* fut une concession à la faiblesse de la pauvre humanité. Ce fut en effet la soupape de

1. M. le comte C. N. de Cardi, in Old Calabar. Appendix I : *To Mary Kingsley's West. African. studies.*
2. *Sic super*, chap. II.

sûreté qui tendit à mettre les lois artificielles de l'Eglise dans une presque conformité avec les lois de la nature. Ni les pères de l'Eglise, ni les politiciens qui l'accompagnaient dans la confection des lois de l'Eglise ne comprirent la science contenue dans les Ecritures hébraïques, et c'est pourquoi l'Eglise s'opposa d'autant plus ardemment à la science, à mesure que celle-ci se développait. Comme notre science moderne est aujourd'hui en progrès sur celle de la Bible, nous concevons donc la vraie raison pour laquelle l'Eglise est si âprement hostile au modernisme.

Notre science nous enseigne que la Puissance qui créa l'homme a assigné à chacun des sexes certains devoirs, et que la perpétuité et le bonheur de la race dépendent de leur accomplissement. Ainsi que nous l'avons vu dans le règne animal et dans le règne végétal, la femelle paraît être la conservatrice des mœurs[1]. Les animaux les plus inférieurs ont leurs périodes de repos et d'activité sexuelles. Le coït n'a lieu que durant les périodes de menstruation. Si les ovaires des femelles n'étaient pas imprégnés à ce moment-là, la race périrait[2]. Le mâle et la femelle contentent leurs désirs naturels sans

1. *The Anglo-Saxon*, p. 281.
2. *Children of Scorn*, Lady Cook, p. 63.

envisager les conséquences qu'ils auront, et le sauvage primitif agissait de la même façon.

L'Egyptien paraît avoir été le plus avancé des dolichocéphales qui fut influencé dans des croyances religieuses par les brachycéphales, et Robertson Smith a trouvé des traces du système matriarchal dans la race sémitique, datant de très loin. Cela dura jusqu'à l'époque des Ptolémées, et saint Paul combattit cette doctrine lorsqu'il dit : « En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme de l'homme et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme[1]. » Le docteur Otto Weininger, qui est une autorité scientifique bien plus compétente que saint Paul, dit que la pensée et la fonction des femmes dans l'univers sont à l'opposé de celles de l'homme, et de même que l'homme mâle surpasse l'animal mâle, ainsi la femelle humaine surpasse la femelle animale[2]. Il montre que ni le mâle absolu, ni la femelle absolue n'existent, car les hommes et les femmes sont bisexuelles, et chaque individu mâle ou femelle a plus ou moins du caractère de l'autre sexe. Ainsi le mâle a plus du caractère féminin de sa mère, et la femme du caractère masculin de son père. Le cas est si fréquent que certains hommes sont souvent plus féminins que des femmes ordi-

1. *Cor.* 9.
2. *Sex and Character*, p. 297.

naires, et, par contre, il y a des femmes qui ont un caractère aussi masculin que des hommes.

Après une analyse profonde, il conclut que le principe femelle n'est rien de plus que la sexualité ; le principe mâle est sexuel et quelque chose de plus.... Le mâle, lorsqu'il est jeune, attend sans impatience le moment de la maturité sexuelle ; la femelle depuis le commencement de l'adolescence regarde venir ce moment dont elle attend tout.... Il semble que le moment de la puberté soit un divertissement dans le développement normal de l'homme, tandis que chez la femme elle est la conclusion directe [1].

La femme n'est pas un agent libre, elle est tout entière sujette à son désir, et toutes ses pareilles sont sous la domination de l'homme ; elle est sous l'influence du phallus et doit accomplir sa destinée [2]. Si cela est exact, les représentations comiques et les prophéties emphatiques du gouvernement des femmes sont absolument absurdes, puériles et contraires à la science. Les femmes luttent contre la situation artificielle qui leur est faite par des prêtres et des politiciens ignorants et prévenus, et elles ne seront tout à fait satisfaites que le jour où elles pourront mettre leur vie en harmonie avec les lois de

1. *Sex and Character*, p. 90.
2. *Ibid.*, p. 78.

Dieu. Jamais dans l'histoire du monde on n'a vu les femmes vivre d'une vie aussi peu naturelle et aussi impure que les femmes de toutes les contrées chrétiennes. Aussi devons-nous être très circonspects pour attribuer aux personnes qui les méritent les responsabilités de cet état de choses. Nous ne pouvons pas blâmer l'Eglise romaine. La race méditerranéenne avait le droit absolu, d'autant plus que c'était son devoir, de formuler une religion pour elle-même. Elle ne pensait pas qu'une nouvelle race croîtrait et se soulèverait contre cette religion et ses lois. Notre race s'est révoltée contre cette vieille religion, et nos investigations démontrent qu'elle était en effet une cause de péché et de crime ; aussi est-ce notre devoir de suivre l'exemple des Romains et de toutes les races qui ont marqué dans le monde à titre de grandes puissances, et de formuler pour nous-mêmes une religion basée sur les lois de la nature dont nous avons, pour notre science, une idée plus intelligible que n'en possédait aucune des races plus anciennes. Les grands maux qui nous accablent ne sont donc pas dus au pape ou à la religion qu'il représente, mais à la rupture avec cette religion, et on manque d'effort pour substituer à sa place une religion plus pure et plus élevée. Pour arriver à cette fin, il est nécessaire de connaître notre propre caractère.

Au temps d'Elisabeth, il y eut un violent préjugé contre les filles non mariées, sans doute par réaction contre l'exaltation du célibat au détriment du mariage dans les temps conventuels. Les « Black-letter ballads » qui invectivent les vieilles filles sont surpassées seulement par les ballades contradictoires qui exposent tout au long l'infortune des couples mal assortis[1]. Les « Lovely Lamentations » de la fille de l'avocat, dans l'attente d'un époux qui ne se présente pas, commence :

J'ai maintenant treize ans,
Dieu que le temps me dure,
Et comme ma chasteté me pèse, [virginité[2]!
Ah! il est grand temps de jeter par-dessus bord ma

En France comme en Irlande, l'Eglise romaine fut toujours puissante, et elle ne condamna jamais la femme comme le firent les églises protestantes. L'Eglise laissait toujours une porte ouverte, afin que la pécheresse pût revenir au bercail, et lorsqu'une fille était séduite, si elle se confessait et faisait pénitence, le prêtre l'absolvait, et elle redevenait pure de nouveau. Dans les pseudo-églises, la fille qui succombait à ses inclinations naturelles était damnée pour l'éternité. Elle devenait une paria, une réprouvée,

1. *The Shirburn ballade*, introduction d'André Clarke.
2. *Ibid.*, p. 303.

un opprobre pour sa famille et provoquait le mépris; nous verrons plus tard les conséquences terribles qu'eut cette conduite. Les pseudo-religions ne sont pas tracées sur la science du caractère racial, comme le sont les religions positives; elles sont donc plus directement opposées aux lois de Dieu.

L'animal femelle et la femme sauvage se soumettent d'elles-mêmes au mâle dès qu'elles arrivent à l'âge de la puberté, et c'est très peu après ce temps que les filles sont le plus sujettes à la séduction. Elles cèdent à leurs désirs naturels, et il est puéril de prétendre que la maternité, dans de telles conditions normales, soit dégradante et immorale. C'est encore plus ridicule de croire que l'incantation ou la formule magique d'un prêtre puisse avoir quelque effet utile sur la mère ou sur l'enfant. Ce qui est la vraie cause du mal, c'est le traitement brutal que l'on fait subir à ces innocentes filles et qui provient des lois d'une race étrangère. Ces lois, je l'ai déjà dit, furent instituées, afin d'édifier une aristocratie puissante, et la femme fut sacrifiée aux intérêts des prêtres et devint la propriété de ceux qui composaient cette aristocratie. Elles sont donc bien cause que les femmes sont poussées au péché, soit par leur célibat, soit par la prostitution, et il est absurde de prétendre que le mal puisse être guéri, tant que demeure la

cause prédisposante. On peut dire que la loi romaine a été abrogée en France, et les objections que j'ai élevées ne s'appliquent qu'au code Napoléon. Mais, comme je l'ai dit au chapitre XIe, le code Napoléon n'est pas d'un esprit bien différent de celui du code romain. C'est le code d'un autocrate, et il est admirablement construit pour l'édification et le soutien d'un gouvernement centralisé et de forme autocratique. Il diffère peut-être dans ses termes de la forme romaine, mais l'esprit en est toujours romain, et tout différent que soit notre caractère de celui des anciens Romains, il n'est pas moins un facteur de démoralisation et de trouble, quand il est appliqué aux hommes et aux femmes de notre race.

Tous ces anciens codes ont été composés par des hommes qui visaient à quelque but politique, et comme la femme a toujours été en dehors de la politique, on n'a jamais considéré son intérêt. C'est seulement à une époque récente que sa situation a été observée scientifiquement, et les nouvelles lois qui réglementeront les relations des sexes doivent être fixées par des médecins, des physiologistes, sociologistes ou autres savants, qui ont étudié la nature humaine et l'ont approfondie plus que ne l'ont fait les auteurs des religions et des lois anciennes. Durant de longs siècles, les faits sexuels ont été

considérés comme opposés à la morale, et la faute de cette opinion appartient au christianisme. La vie « conforme à la nature, » selon la phrase stoïcienne, a été gênée et restreinte par les codes artificiels de morale, et cela a provoqué inévitablement le désir et le vice[1]. Je considère notre système familial comme un tout composé de ces éléments : mariage, prostitution, séduction, avortement, infanticide, abandon, illégitimité, divorce et crimes contre nature. Et je le rends responsable des meurtres d'époux ou de femme, des suicides et de la plupart des misères, des maladies terribles ou des morts prématurées. Par la prostitution, il engendre la phtisie héréditaire, le cancer, la folie. Considérant ce système étroitement homogène, je me sens obligé d'appeler l'attention sur lui, parce que je me rends compte du nombre de femmes honnêtes qui tolèrent ce régime de vice et d'immoralité, simplement parce qu'elles ne comprennent pas ses mauvais effets[2]. Le Dr Grant Allen a parlé en termes très nets des débauches du lit nuptial, et quand nous comparons l'interdiction du sauvage à l'égard de la femme enceinte, l'habitude du mari et de la femme modernes, dormant en tout temps dans le même lit, il nous

1. *Grant Allen. A memoir by* Edward Clodd, p. 158.
2. *Letter by Grant Allen*, p. 168.

faut reconnaître que la moralité sauvage est bien supérieure à la moralité chrétienne. La lèpre, le choléra et autres maladies mortelles viennent des conditions malsaines où vivent les populations d'Asie, mais les enseignements antisanitaires du christianisme paraissent être responsables d'un fléau plus terrible encore. Voltaire parle de la syphilis comme d'une maladie moderne qu'il appelle le « mal italien. » Il est possible en effet qu'elle soit née en Italie, mais la Bible[1] parle des maladies vénériennes et donne des instructions pour les guérir. La syphilis est inguérissable, et les maladies dont parle la Bible sont des cas moins graves, fréquents chez les sauvages et chez les animaux. D'un autre côté la syphilis est, comme la lèpre ou le choléra, le produit de la civilisation. Les ravages qu'elle cause sont très bien connus des médecins et des sages-femmes, mais ils sont trop répugnants pour qu'on en parle publiquement. C'est vraiment un terrible fléau pour l'humanité, et les habitudes de malpropreté et le manque d'hygiène contribuent bien à le développer. On pourrait le prévenir un peu, mais il n'y pas grand'chose à faire là, tant que subsisteront les lois actuelles. Voltaire, Le Sage et bien d'autres écrivains en ont longuement parlé, et il est le sujet de quantité

1. Deutéronome.

de journaux et d'ouvrages techniques. Florissant dans les pays chrétiens, il a été apporté aux autres pays du monde par les Européens. Récemment l'émotion fut soulevée en Angleterre au sujet des ravages causés par cette maladie dans l'armée anglaise des Indes; une commission d'enquête fut désignée et l'on ne sait rien encore de ses conclusions, mais il est fort peu probable que l'on arrive à contrôler la propagation de cette maladie, tant qu'on n'aura pas effacé les lois anormales réglementant les rapports entre sexes et qu'un nouveau code basé sur notre science moderne leur soit substitué. Il faut écarter la cause du mal, avant que le mal puisse être guéri lui-même.

CHAPITRE XIII

La Maternité et la Loi.

L'ignorance est la principale cause des maux qui affligent l'humanité. L'homme paraît ignorer en effet bien des choses qu'il lui importerait de savoir s'il voulait prévenir d'inutiles souffrances. Nous avons beaucoup entendu parler des douleurs de la maternité, et la question se pose pour savoir si elles sont inévitables ou si elles proviennent de restrictions au sujet des relations sexuelles. Pour commencer par le début, nous citerons l'opinion des éleveurs qui prétendent que l'animal ne souffre pas durant son accouchement. La femelle commence à avoir des petits, sitôt la puberté arrivée, et ce doit être le cas aussi chez les sauvages qui vivent strictement selon les lois de la nature. La femelle a ses époques de menstruation difficilement observables, d'ailleurs, parce qu'aussitôt que son désir naturel se présente, il est satisfait. Pour-

tant, lorsque certains animaux abandonnent la vie naturelle et sont réduits à l'état domestique, comme la jument par exemple, la menstruation est parfaitement apparente mais elle n'est pas sanguinolente. La menstruation excessive des femmes paraît avoir son origine dans les mœurs artificielles qu'elles ont. Le docteur Metchnikoff prétend qu'à quinze ans une jeune femme ne ressent pas les douleurs de la maternité[1]. Il semble, en effet, d'après certains témoignages que la femelle ou la femme ne devraient pas connaître ces douleurs, lorsqu'elle a l'âge de nature et qu'elle vit normalement, sans observer les règles artificielles fabriquées par les hommes. Ces douleurs sont uniquement dues en effet à l'intervention humaine dans les lois de la nature, et notre ignorance est la cause de ces souffrances et de ce qu'on appelle les irrégularités, retards et maladies du sexe féminin, toutes anomalies qui tendent à augmenter à mesure que l'époque du mariage est plus reculée. Le docteur Metchnikoff même ne semble pas bien comprendre la portée des paroles de son récent ouvrage quand il dit :

« La situation que l'homme a prise dans le monde rend possible ce que nous craignons, c'est-à-dire un excès de population, et bien que

1. *Etudes sur la nature humaine.*

la théorie de Malthus n'ait pas été vérifiée dans tous ces détails, il est encore vrai qu'il pourrait multiplier trop abondamment les générations sur la face de la terre[1]. »

Les économistes nous enseignent que la population est réglée par l'abondance de la nourriture, et cela est vrai aussi bien pour l'homme que pour toute espèce de plante ou d'animal. Lorsque la nourriture est abondante, l'augmentation est très rapide, mais lorsque sa production est en défaut, la mortalité dépasse les naissances. C'est une loi de nature que tous les savants scientifiques devraient reconnaître. Mais le Rév. Dr Malthus écrivit son traité bien avant l'application de la vapeur aux moyens de transport. A cette époque, chaque pays dépendait presque de lui seul pour la nourriture. Depuis, les conditions ont bien changé, et l'on peut transporter les aliments d'un bout à l'autre du monde par des procédés inconnus du temps de Malthus. Et si la population de France, par exemple, ou de quelque autre pays augmentait trop considérablement, il y aurait d'amples étendues dans des contrées jusqu'ici inoccupées pour y loger cet excédent. Dans l'Afrique française, il y a de la place pour des millions d'hommes et, étant donné l'énorme développement de la science et la sou-

1. *The Prolongation of Life*, p. 213.

mission des forces naturelles à la domination de l'homme, personne ne peut dire qu'un jour le Sahara lui-même ne deviendra pas habitable. En dehors du parti qu'elle peut tirer de ces étendues inutiles, notre science augmente puissamment les ressources nutritives de chaque pays, et d'ailleurs il n'y a jusqu'à maintenant aucune contrée dont on pourrait dire qu'elle ait un excès de population, si tout son sol arable était cultivé d'une façon intensive.

Mais, en admettant même qu'il y ait quelque vérité dans les écrits de Malthus, et nous pouvons être sûrs qu'une époque viendra où la culture scientifique atteindra ses limites et où les ressources alimentaires ne suffiront plus aux besoins de la population, avons-nous le droit de prévenir ce mal futur et de condamner actuellement les femmes à vivre d'une manière artificielle et criminelle, par peur de ce qui peut arriver un jour? Notre race n'est pas une race puérile et irresponsable comme l'était la race romaine qui formula notre religion et notre code actuels. Nous ne pouvons nous représenter ce que l'homme sera dans l'avenir. Mais il faut que nous comprenions bien que notre science nouvellement acquise nous rend responsables des maux présents, et d'après elle, nous pouvons nous figurer que les races futures seront beaucoup plus instruites que nous et qu'elles seront bien mieux

placées pour remédier à leurs maux que nous ne le sommes aujourd'hui vis-à-vis de ceux qui nous accablent. Avant de laisser Malthus et sa doctrine, il faut dire qu'il ne savait rien du grand progrès scientifique et de la puissance que nous a donnée la science moderne sur les forces de la nature. D'ailleurs, il ne fit que suggérer, comme le Dr Metchnikoff, l'ajournement du mariage à un âge plus avancé, et il aurait été choqué de l'interprétation donnée à ses paroles par les néo-malthusiens d'aujourd'hui. Ses œuvres et d'autres de l'époque passée peuvent contenir d'admirables idées qui nous serviront dans l'avenir, mais il n'a aucune compétence lorsqu'il parle de la population. Il faut lire ses œuvres en se plaçant au point de vue critique, lui faisant crédit de ce qu'elles contiennent de vrai et rejetant les déclarations que la récente expansion de la science a reconnues fausses.

Notre devoir est donc d'étudier l'état des choses actuel, afin de déterminer la cause des maux existants et de rétablir l'ordre naturel. La dépopulation, les souffrances de la femme, son incapacité sociale sont autant de sujets intéressants à étudier. C'est à propos d'eux que nous entendons parler si souvent de suicide de la race (race-suicide), et il est certain que si cet état de choses se prolongeait, il deviendrait un véritable péril pour notre race.

Comme je l'ai remarqué au dernier chapitre, les sémites qui exigent d'une femme les signes de la virginité sont parfaitement logiques. Les filles se marient en atteignant l'âge de la puberté, mais si la membrane se déchire plus tard, il est illogique de demander à une jeune fille qui a passé seize ans de montrer de pareilles marques. Dans certains cas, la membrane peut demeurer intacte pendant des années après encore, mais je ne crois pas que les juifs ou les mahométans attendaient d'une fille de vingt ans qu'elle fasse la même preuve. Ils sont beaucoup plus scientifiques que les Grecs et les Romains et n'en auraient pas fait une affaire de vie ou de mort. si les mariages avaient été ajournés, comme ils le sont maintenant en Europe, au delà de l'âge naturel.

Je me suis étonné souvent qu'aucun romancier n'ait jamais songé à exploiter les ordonnances bibliques, les dénonçant comme une cause de discorde dans le mariage. Elles renferment en effet de nombreux motifs de désaccord entre le mari et la femme, et il n'est pas douteux que beaucoup de malheurs aient été causés par la croyance implicite dans l'inspiration verbale de la Bible. Si le grand compendium de la science sémitique avait été étudié aussi activement et aussi indépendamment que l'ont été les œuvres des auteurs grecs dans les écoles publiques, la

médecine se serait arrachée bien plus tôt aux superstitions qui entravèrent si longtemps son progrès. Mais la Bible ne doit pas être critiquée, et ainsi son étude fut prohibée et sa valeur doctrinale diminuée. Il n'est pas exagéré de dire qu'il y a plus de science médicale vraie dans le Lévitique et les autres livres de l'Ancien Testament que dans les ouvrages d'Hippocrate, d'Aristote, de Galien et de tout le cortège des philosophes de la race méditerranéenne.

Il me semble si facile de comprendre que la parturition est laissée à l'âge de la puberté, quand les os et les muscles ne sont pas formés régulièrement, mais devient non seulement douloureuse mais dangereuse même, plus tard, lorsque ceux-ci s'affermissent, que cette théorie devrait être admise et reconnue vraie immédiatement. De nombreux sociologues l'ont inconsciemment acceptée, en remarquant que la femme n'est pas absolument développée, tant qu'elle n'est pas mariée. Des romanciers parlent des unions stériles comme étant une cause de trouble dans les familles, et il se peut très bien que cette infécondité soit le résultat d'un mariage tardif, à une époque qui n'est plus normale.

Si Grant Allen avait connu ce fait que l'hymen peut se rompre un jour sous quelque effort, s'il ne s'est pas déchiré de lui-même à l'époque naturelle, il aurait mentionné le fait sans doute.

Il ne le fit pas et on peut en conclure qu'il l'ignorait. Ce fait me paraît naturel, à moi, mais je ne prétends pas avoir aucune connaissance scientifique, pas plus sur ce sujet, d'ailleurs, que sur aucun des points scientifiques dont j'ai parlé dans cet ouvrage. Je me contente d'exposer mes idées, et je crois que mes hypothèses sont dignes d'attirer l'attention des spécialistes qui possèdent quelque connaissance technique de la matière traitée. J'aimerais entendre l'opinion du Dr Metchnikoff à ce sujet, ou celle de quelque autre penseur à l'esprit large et indépendant, mais quant aux praticiens ordinaires, il est inutile de s'adresser à eux. Ceux-ci appartiennent à la catégorie des gens qui pensent toujours en dedans du cercle de leurs impressions. Ils apprennent leur profession, comme un charpentier apprend son métier. Beaucoup d'entre eux sont très savants, ayant appris toute la science qu'on a pu leur enseigner dans les écoles, mais ils n'inventeront rien.

Comme la plupart des enfants d'aujourd'hui, ils ont eu l'esprit bourré, dès l'enfance, de toutes les légendes et superstitions du passé. Leurs mères ou leurs nourrices leur ont fait croire des contes de fées, de revenants, d'hommes-dieux et d'êtres surnaturels, comme cela se fait depuis des centaines de générations, et ces leçons indigestes se continuent encore dans les écoles; la

croyance au surnaturel y est même entretenue, jusqu'à ce que toute pensée originale soit étouffée. C'est pour cela, sans doute, que la médecine est si arriérée, comparativement aux autres branches de la science. La chirurgie, par exemple, est presque exacte, sinon tout à fait; il est vrai que c'est une science mécanique, et les sciences mécaniques se sont émancipées depuis longtemps de l'influence grecque et se sont hardiment taillé leur part elles-mêmes.

Les sciences mentales et intellectuelles où nous rangerons la médecine sont encore empêtrées de superstitions, et nous ne pouvons pas espérer que l'on examine, sans préjugés, les sujets traités ici spécialement, tant qu'une génération n'aura pas eu le courage de s'élever contre l'influence pernicieuse des superstitions maternelles.

CHAPITRE XIV

Le Culte de Mammon.

Si la loi religieuse a eu et a encore une action démoralisante sur les femmes de notre race, son influence n'a pas été moins corruptrice pour les hommes. Car les deux sexes sont si étroitement unis l'un à l'autre que ce qui affecte l'un en bien ou en mal affecte l'autre pareillement. Nous avons vu que l'objet de cette loi était spécialement de créer et de soutenir une classe dirigeante; celle-ci comprenait les trois ordres suivants du royaume : le roi, les seigneurs et l'Eglise; aussi, quand s'éleva un quatrième ordre — le peuple — l'équilibre du système se trouva rompu et l'ordre de la loi altéré. L'élévation de la classe moyenne se fit lentement, mais à mesure que ses privilèges politiques augmentèrent elle partagea avec les nobles les bénéfices des lois. Une force nouvelle fut introduite dans la politique européenne, car bien que les Babylo-

niens, les Phéniciens et d'autres peuples anciens aient été des commerçants reconnus par les lois de leur pays, leur catégorie n'était guère admise dans le système de lois féodales d'Europe. Dans les premiers temps, l'existence de cette classe était tolérée, mais quand elle fut légalement reconnue et qu'elle fut sommée de payer d'autres taxes que celles du vassal dues au seigneur, elle commença à murmurer contre cette augmentation fiscale. La vieille noblesse était encore exemptée d'impôts, sauf la charge de fournir des hommes aux armées du roi et d'autres petites contributions auxquelles les contraignait l'administration de leurs terres, tandis que la classe commerçante était lourdement grevée d'impôts. Le développement de cette classe fut plus rapide en Angleterre qu'ailleurs en Europe, et Thomas Buckle l'a très bien décrit dans son *Histoire de la civilisation en Angleterre*, ainsi que la façon dont l'Angleterre devint une nation de marchands.

Conformément à la croyance romaine, toute propriété appartenait théoriquement au pape, comme représentant de Dieu sur la terre, et le roi n'avait le droit ni d'imposer les biens de l'Eglise ni d'y toucher. Les crimes les plus grands étaient ceux que l'on commettait contre l'Eglise ; l'hérésie et le blasphème étaient châtiés sans pitié ; mais l'Eglise n'intervenait pas dans

les affaires civiles du royaume, et le roi était seul représentant du peuple, maître absolu de tous les biens (sauf ceux du clergé) et libre de s'attribuer n'importe quelle propriété au nom de la raison d'État. Aussi, après les crimes envers l'Eglise, ceux de lèse-royauté étaient le plus sévèrement punis ; la trahison, la rébellion, les séditions étaient suivies de mort ou de confiscation des biens.

La lutte contre ces lois féodales fut engagée par la noblesse, qui voulut assurer la sécurité de ses biens, et ainsi, peu à peu, les lois concernant la propriété furent améliorées, tandis que l'individu ne comptait pour ainsi dire pas, s'il n'était propriétaire. Le pays, propriété publique appartenant au roi comme représentant du peuple, devint propriété privée pour les individus, et ainsi les réformes apportées à ces lois eurent pour effet de donner une sécurité plus grande à toutes les formes de propriété. Les masses ne furent pas plus considérées par ceux qui améliorèrent l'ancienne loi romaine dans leur propre intérêt qu'elles ne l'avaient été par les fondateurs de cette loi ; en même temps que chaque partie de la société a lutté et conquis sa reconnaissance politique, elle a lutté pour avoir sa part de propriété.

Bien des traités ont été écrits sur la question des « Droits de l'homme » envisagée au point de

vue purement humain, mais au point de vue de la loi, l'homme n'a pas plus de droits que la femme. « Le droit commun » je l'ai cherché vainement dans nos codes, je ne l'ai pas trouvé. Il y a des droits communs, il n'y a pas un droit commun, s'appliquant à tout..., » dit M. Briand[1], et tel l'a fait le code Napoléon, tel l'avait fait la loi romaine. Ce sont les droits de propriété que concerne la loi, non les droits de l'homme.

Les Américains ont fait un grand pas en avant, lorsqu'ils ont déclaré leur indépendance. Ils ont détrôné le roi, aboli l'aristocratie héréditaire, séparé l'Eglise de l'Etat et affranchi l'adulte mâle. Ils ont mis en action les principes prêchés en France dans le même temps et devancèrent ainsi la première République. Mais de même qu'en France, la masse était trop ignorante des sciences modernes pour profiter de la besogne qu'avaient faite leurs chefs plus instruits ; la constitution fut alors élaborée, afin de les empêcher d'anéantir l'œuvre accomplie. C'était une nécessité du moment, mais elle avait achevé son ouvrage, lorsqu'une génération eut grandi sous le régime républicain, de sorte qu'elle a été, depuis, un obstacle à de nouveaux progrès. La révocation de la loi de primogéniture tend à arrêter en Amérique l'éclosion d'une race de

1. *La Séparation*, p. 44.

propriétaires héréditaires, équivalents aux classes dirigeantes d'Europe. Néanmoins, la loi continue à agir dans ce sens. En réalité, elle n'a pas été abolie mais seulement détournée de son but primitif et ainsi, au lieu de créer une classe dirigeante, elle crée des trusts, des compagnies d'exploitation, des syndicats de propriétaires. De vastes fortunes s'édifient, généralement par l'exploitation plus ou moins grande des travailleurs, et le luxe extravagant des riches fait souvent scandale. En Amérique, nous pouvons constater les nombreuses attaques contre le capital et les capitalistes. En France, cela s'intitule la « guerre sociale, » et c'est la bougeoisie qui est visée par les socialistes et les autres partis du même genre, mais les socialistes ignorent la science et la ridiculisent en proclamant son inutilité. Ils ne voient pas que c'est la loi qui est coupable et non le capitaliste; et, de fait, dans les états européens où il y a une noblesse terrienne, le capitaliste est taxé pour ses bénéfices aussi injustement que le travailleur.

Les lois, en faisant de la propriété le seul gain à acquérir, le seul but à atteindre, et obligeant tout le monde, sauf les propriétaires héréditaires, à lutter pour leurs besoins nécessaires, en faisant de cette nécessité une question de vie ou de mort, atteignaient également le capitaliste et le travailleur. Il faut que le capitaliste lutte ou qu'il

meure, parce que la loi l'oblige encore à entrer en concurrence avec ses confrères. Ainsi il a été formé par la loi aussi bien que le pauvre. La vieille noblesse féodale est morte ou va mourir, et sa place sera prise par les chercheurs de fortune sans scrupules. Sous l'ancien régime, le noble baron assemblait ses hommes d'armes et s'en allait guerroyer contre ses voisins, essayant si possible de s'attribuer quelqu'une de leurs terres. Il se peut que nos modernes chevaliers errants qui s'en vont, cherchant fortune, soient plus dégénérés et plus corrupteurs que leurs prédécesseurs, mais il n'y a là qu'une question de nuances, et tous deux sont les produits directs de la loi romaine exaltant la propriété aux dépens de l'individu. La lutte pour la propriété date de bien avant le développement de la classe marchande et peut s'expliquer par l'étude du caractère romain. Les masses, dans ces peuples, mettaient au-dessus de tout les festins et les plaisirs et ne tenaient nullement à gouverner aucunement. Mais les chefs étaient ambitieux, avides de pouvoir et tous de rusés politiques et de grands généraux. Les rois étaient jaloux les uns des autres et toujours prêts à entrer en guerre. Les grands seigneurs non seulement se battaient entr'eux, mais conspiraient ensemble contre le roi et les barons, et les autres petits seigneurs s'alliaient au parti qui servait le mieux leurs intérêts. Les négociants

qui, généralement, vivaient dans les villes, profitaient de ces querelles pour fortifier leur propre condition, et ainsi la société tout entière était engagée dans une lutte qui continue d'ailleurs aujourd'hui sous le même aspect. La masse du peuple prit une part très secondaire à ces luttes pour la propriété. Elle était élevée dans le culte de son roi et de ses seigneurs, et l'histoire fournit plus d'un exemple de la fidélité touchante pratiquée par le peuple romain envers ses chefs. Le caractère de la race a été exploité par les romanciers, les auteurs dramatiques et de nombreux écrivains.

Il ne faut pas oublier que, dans les premiers temps, le peuple devait subvenir par son travail à sa nourriture, à la fabrication de ses vêtements, etc.... Il n'y avait pas de routes; les moyens de transport étaient très rudimentaires et insuffisants, et les bateaux étaient petits et peu nombreux, le peuple vivait du produit de son travail, sur lequel le seigneur pouvait prélever ce qu'il voulait. L'argent était rare et centralisé entre les mains des marchands.

Le changement s'opéra peu à peu avec l'évolution de la science. Chaque invention et chaque découverte ouvraient de nouvelles sources de fortune. L'argent devint de plus en plus abondant; l'or représenta de nouvelles formes de propriété, et ainsi le culte de Mammon naquit et se déve-

loppa sur une échelle de plus en plus grande; il va et ira se développant toujours, tant que les lois ne seront pas révoquées, qui condamnent à une lutte aussi factice pour la vie.

Les principaux objets proposés par la loi féodale à la classe élevée et ambitieuse furent la fondation de la famille, la recherche de la fortune et l'ambition politique. Ceux que n'arrêtaient pas les scrupules eurent vite fait de prendre avantage de la loi, afin d'atteindre leurs fins. A mesure que la barbarie disparaissait, la rivalité des seigneurs diminuait aussi, et l'esprit commercial se développait de plus en plus. Les masses, ne possédant plus assez de terre pour trouver leur subsistance, furent obligées de travailler pour les propriétaires à des gages très minimes. Leur condition devint pire que sous le féodalisme, et le sort des travailleurs alla de mal en pis à mesure que le capitalisme s'emparait des industries. Le petit patron connaissait son monde et au besoin pouvait ressentir à son égard quelque sentiment d'humanitarisme en le gouvernant; de même pour les grands seigneurs, quand ils vivaient sur leurs terres et s'occupaient personnellement de leurs affaires. Maintenant, le grand propriétaire confie l'administration de ses biens à un agent ou bailli et passe sa vie en ville ou à l'étranger même, et comme des besoins de luxe inconnus à ses pères se développent en lui tous

les jours, ses appels de fonds deviennent de plus en plus pressants, et son agent se voit dans l'obligation de pressurer ses fermiers, afin de subvenir aux besoins de son maître.

Dans un sens presque parallèle, le patron est remplacé par des compagnies d'actionnaires qui ignorent absolument le travailleur, mais sont avides de toucher les dividendes. C'est ainsi que l'augmentation de la fortune, qui s'est développée en raison des progrès de la science, n'a apporté aucune amélioration sensible au sort des travailleurs. Les riches deviennent plus riches et les pauvres plus pauvres, et il en sera ainsi, tant que ces lois immorales ne seront pas abolies. Le principe même sur lequel elles reposent est immoral. Destinées à l'origine à réprimer un peuple turbulent, excitable et impulsif, leur contrainte seule arrivait à le faire travailler. Et certes, l'Eglise et les seigneurs s'entendirent bien à exercer cette contrainte.

Comme je l'ai dit au chapitre précédent, la plus grande partie du travail était faite par les femmes et les enfants, mais sans nuire pourtant à leur bonheur. Désormais, sous le règne du système féodal, plus d'Eglise bienfaisante pour arrêter et réprimander le grand propriétaire s'il se montrait trop barbare pour ses serfs; plus de lois pour empêcher la corporation d'épuiser ses ouvriers — car la corporation, bien différente, en

cela, du propriétaire, n'a ni corps que l'on puisse châtier, ni âme à damner.

Quelque soixante-dix ou quatre-vingts ans auparavant, William-Charles Wentworth, le patriote australien, exhorta ses compagnons à lutter contre l'esprit du moyen âge et à préserver leur pays des superstitions et des calamités d'Europe. On l'a oublié depuis, mais beaucoup de choses qu'il a dites pourraient être applicables aujourd'hui, comme elles le furent dans la première moitié du siècle dernier. Il est incontestable, d'ailleurs, que ses doctrines n'ont pas été tout à fait inutiles, car les lois féodales se sont améliorées davantage en Australie et en Nouvelle-Zélande que partout ailleurs, pas suffisamment pourtant pour enrayer cette course effrénée vers l'argent.

Le fait est que l'idéal proposé au peuple est dégradé et dégradant. L'agrandissement personnel, la fondation de la famille, le désir de dominer, tel est l'idéal que réalisèrent les César, les Borgia, les Richelieu, les Napoléon et les grands prêtres et les chefs militaires romains, et tandis que les soi-disant représentants des vieilles familles aristocratiques s'efforcent, avec l'aide des lois créatrices de castes, de défendre leurs positions, les vrais chefs de la société actuelle qui ont supprimé grands prêtres et rois de l'ancienne race, se recrutent parmi les Carnegie, les

Pierpont Morgans, les Vanderbilts, les Goulds, les Chauchard et tous ces grands industriels du siècle.

La question que suggèrent ces considérations est celle-ci : « Est-il possible de substituer un idéal plus élevé à ce culte de l'argent pour l'argent? » Il y a un siècle, la fortune du monde entier ou de n'importe quel pays en particulier était insignifiante, et la prospérité actuelle est l'œuvre exclusive de la science. Toute la richesse est produite par le pays et par le travail. Mais le travail mal compris des deux siècles précédents produisit relativement peu d'argent. La découverte de nouveaux procédés, l'invention de la mécanique, une connaissance plus exacte des éléments dont se compose la terre ont accru considérablement la valeur du travail et ses moyens d'organisation. Et comme la science appartient à tous ceux qui veulent l'étudier, la fortune qui s'acquiert grâce à elle est mise à la portée de tous. Est-il possible dès lors d'imaginer quelque motif qui puisse amener ces grands meneurs d'affaires, uniquement préoccupés de leurs intérêts, à travailler un jour pour l'humanité? Avant que cette question soit résolue, il importerait d'amener notre science à nous rendre capables de réaliser ce que nous croyons et ce que nous ne croyons pas. La religion a toujours été le grand facteur de progrès de l'humanité

depuis les temps de la sauvagerie jusqu'à celui de la civilisation, comme nous l'appelons. Le christianisme, qui ne possède pas de bases historiques et qui est absolument opposé au développement de la science moderne, ne peut être considéré comme un secours. Personne d'instruit ne croit en lui à l'heure actuelle, et pour les autres hommes de notre race, loin de susciter encore des saint Vincent de Paul, des saint François d'Assise, etc... pour se consacrer à ses œuvres, il a dégénéré en une vénération si peu ardente qu'ils ne lui accordent qu'un jour et consacrent les six autres au culte de Mammon.

Parmi la grande masse du peuple, il en est toujours qui gardent les enseignements de leurs mères et qui sont convaincus, mais ils ne le seraient pas moins encore et d'aussi bonne foi même si leurs mères ou leurs maîtres leur avaient enseigné le judaïsme, l'islamisme, le confucianisme ou toute autre religion. Et cette classe ne se transforme que lentement, car la science nouvelle n'atteint jamais que le petit nombre dans une génération, et c'est pour cela que toute transformation touchant la religion et l'éducation s'effectue petit à petit. Chaque tentative de réforme dans l'enseignement religieux provoque aussitôt un contre-courant de la part des apologistes ou autres, qui se cramponnent aux anciennes superstitions, simplement à cause de

leur ancienneté. Car l'homme est toujours plus disposé à reculer qu'à aller de l'avant. C'est peut-être un phénomène dû à l'hérédité, et il se produit surtout chez ceux qui ont dans leurs veines le sang des anciennes races, tandis que dans les races neuves, il semble dû entièrement à des influences d'éducation. Aussi, comme tous les grands collèges et les écoles sont placés sous le contrôle d'hommes appartenant à la classe qui accepte aveuglément sa religion, le réformateur scientifique moderne devra lutter tout d'abord contre la puissante influence de ces écoles.

CHAPITRE XV

Les Lois facteurs de crime.

L'économie politique est une branche relativement nouvelle de la science moderne. Elle semble avoir pris son essor en France, au XVIIIe siècle, quand le droit commun, les droits de l'homme commencèrent à être discutés par Turgot, Du Quesnay, Condorcet, Rousseau, les physiocrates et les autres encyclopédistes. C'est en réponse à cette discussion qu'Adam Smith écrivit son « Essai sur la Richesse des Nations. » Le problème passa de France en Angleterre et fut étudié par Bentham, les deux Mills, Malthus et autres; il fut finalement résolu par J.-S. Mill, qui marque le dernier progrès fait par la question. Mais Mill l'avait traitée au point de vue purement économique et abandonne à d'autres le soin de l'étudier au point de vue moral. Voici ce qu'il dit dans son « Economie politique. » La loi favorise toujours ostensiblement et pécu-

niairement au moins l'honnêteté et la fidélité aux contrats, mais si elle offre des facilités pour se soustraire à ces obligations par la fraude et la chicane ou par l'abus qu'en font les riches, en engageant des procès injustes et en cherchant, par quelques moyens, à atteindre leur but malhonnête, sous le couvert apparent de la loi, il résulte de là que la loi est immorale, mais au point de vue de l'intégrité pécuniaire — et de pareils cas sont malheureusement trop fréquents dans le système anglais.... Mais ces sujets amènent à des considérations bien autrement vastes et profondes que celles de la seule économie politique; aussi ne fais-je que les signaler, afin de ne pas avoir l'air de passer sous silence des choses d'une importance bien supérieure à celle dont je m'occupe[1].

L'économie politique n'a encore été traitée que d'un seul point de vue, et les sentiers plus larges que Mill avait frayés n'ont pas été explorés. Mais tant que ces choses « supérieures en importance » à celles dont s'occupent les économistes n'auront pas été approfondies et n'auront pas acquis une valeur déterminée, cette branche de la science ne pourra être considérée ni exacte ni complète.

1. *Political Economy*, t. I, ch. VIII. — *The Awakening of a Race*, p. 150. — *The Anglo-Saxon*, pp. 159 et suite.

Comme pour la plupart des institutions, l'habitude de prélever un impôt sur les étrangers remonte aux plus anciennes civilisations. Si nous considérons l'animal, nous voyons qu'il n'a pas la notion de la propriété privée. Ses instruments, ses armes, son vêtement lui sont propres, parce qu'ils sont des parties mêmes de sa personne, qui le suivent, par conséquent, partout où il va et ne peuvent donc lui être dérobées. L'homme, en cessant d'être un animal, moralement du moins, en a laissé perdre un peu l'usage, ou plutôt il les a remplacés par d'autres plus en rapport aves ses exigences que n'étaient ceux dont l'avait pourvu la nature. Les outils et les armes qu'il fabriquait ainsi pour son usage, tantôt lui appartinrent en propre, tantôt devinrent propriété publique. L'Australien et le Tasmanien, par exemple, avaient une toute autre conception de la propriété que l'homme blanc. Quand un colon s'établit dans un nouveau district, les sauvages trouvèrent beaucoup plus commode de lui abattre un de ses veaux ou un de ses moutons que de courir après un kangourou. Le blanc naturellement protesta contre cette façon d'agir et s'efforça de persuader au noir de respecter sa propriété. Ils ne s'entendirent jamais, et les choses en restèrent là. Mais sentant le besoin de faire un exemple, et quoique à contre-cœur, le blanc se résolut à exécuter un

ou deux noirs, en guise d'avertissement. Cela amena une inimitié mortelle entre les deux races.

Une grande assemblée eut lieu alors, on y chanta des hymnes guerriers, et les noirs s'élancèrent dans le sentier de la guerre, les armes à la main, afin de massacrer le premier blanc qu'ils rencontreraient, — homme, femme ou enfant, — les blancs, à leur tour, tinrent une assemblée : la sauvagerie des noirs fut dénoncée, et on résolut d'organiser une expédition pour les chasser des colonies des blancs. Il y eut, en cette circonstance, peu de différences entre les deux moyens d'action des blancs et des noirs. Tant qu'ils furent suffisamment nombreux, les noirs ne cessèrent d'exercer des représailles, mais au fur et à mesure qu'on leur inculquait la notion de propriété et qu'on rendait inviolable et sacré à leurs yeux le bien d'autrui, leur nombre diminuait; finalement il se trouva extrêmement réduit. Ce tableau représente assez fidèlement ce que fut l'histoire de la civilisation en Australie et en Tasmanie, et ceux qui lisent les récits des agressions des noirs dans les districts nouvellement colonisés pourront s'en souvenir. Cependant c'est un fait authentique que jamais des blancs, lorsqu'ils s'aventurèrent dans une tribu sauvage, y furent maltraités; des récits dignes de foi rapportent

au contraire qu'ils y ont toujours trouvé un accueil des plus hospitaliers. Il suffit de rappeler le cas du vieux colon Buckley et des survivants des expéditions malheureuses de Burke et de Wills : le premier meurtre d'un noir a été le signal des représailles. Les Australiens paraissent beaucoup moins éducables que les Moaris et certains autres peuples moins arriérés. Je ne dis pas cela pour blâmer les blancs. Je désire simplement rendre justice aux noirs. Les noirs sont incapables d'exploiter par eux-mêmes leurs territoires, et c'est une loi de la nature qu'il faut céder la place à ceux qui peuvent le faire. Il faut que les vieilles races disparaissent devant les races neuves, et nous ne devons pas accuser les premières de cruauté ni de sauvagerie, parce qu'elles luttent aveuglément contre leur destinée; il ne faut pas oublier que c'est toujours la race la plus avancée qui est l'agresseur et qui s'efforce de soutenir la « lutte pour la vie » (loi irrésistible pour les races et les individus), en imposant la moindre souffrance possible aux races plus anciennes qu'elle a rencontrées.

Ce n'est donc qu'après les premiers progrès de la civilisation en Australie que l'on peut trouver l'origine des premières lois fiscales. Les Australiens, tels que les montrent Spencer et Gillen, se sont livrés à l'échange des marchan-

dises, mais de là à ce qui peut s'appeler un commerce régulier, il y a loin. Lorsqu'un gouvernement établissait son autorité, dans les âges néolithiques, les négociants jugeaient bon de présenter au monarque quelques échantillons de leurs marchandises, moyennant quoi ils étaient autorisés à vendre leurs denrées dans tout le royaume. Ceci peut n'avoir été, autrefois, qu'un simple acte de courtoisie, mais, de là au droit, que s'adjugea bientôt le roi, de prélever un tant pour cent fixe sur tous les biens, il n'y avait qu'un pas à faire. Les droits de douane semblent avoir été généralement appliqués au casuel du roi. En Angleterre, on les appelle droits de tonnage (Ship duties), et ils sont généralement affectés aux frais de guerre. Un intéressant récit vient de paraître sur les « King's Customs, 1327-1800[1]; » il montre incidemment la fâcheuse influence qu'ils exercèrent sur les mœurs du temps. Personne n'a jamais paru trouver mal de frustrer ces droits par la fraude, et cette manière de voir prévaut encore actuellement dans tous les pays soumis au protectorat. Les nobles, les gentilshommes et le clergé se vantaient ouvertement de ne jamais payer d'impôts sur leurs vins et sur leurs objets de luxe; la contrebande florissait. Ce sont ces lois qui,

1. MM. H. Atton et H.-H. Holland.

par le fait, ont engendré la contrebande et encouragé les contrefaçons, les faux témoignages et bien d'autres crimes. En Amérique, elles sont spécialement insupportables aux femmes, aujourd'hui. Jamais on ne parviendra à convaincre une femme qu'elle commet une action criminelle en important dans son pays des objets qu'elle a bien dûment payés à l'étranger. Ils sont sa propriété; elle a donc le droit de les emporter chez elle; si la loi le lui interdit, c'est tant pis pour la loi. Dans son esprit, elle se sentira justifiée de tout mensonge par lequel elle aura échappé à la tyrannie injustifiée et immorale de cette loi. Il est impossible, à moins d'en avoir épuisé l'étude, de dire jusqu'à quel point les lois sont responsables de la falsification des produits, des commerces malhonnêtes, des altérations de factures, des faux en écritures, etc. Il est certain que ces attentats à la morale dureront aussi longtemps que les lois qui les ont provoquées resteront en vigueur. En cela, comme en bien d'autres cas, ces hommes et ces femmes sont amenés au mal, fatalement; et jusqu'à ce que cette vérité soit reconnue, des ouvrages comme ceux d'Henri Joly, de Lombroso, Havelock Ellis, et autres, sur le crime, et les criminels, demeurent défectueux.

Il est impossible que le peuple demeure honnête, quand ses lois mêmes le poussent au crime,

et ce n'est pas seulement en ce qui le concerne qu'il faut considérer le criminel, mais aussi dans son influence sur les autres — car l'influence du mal étend ses ramifications sur toute la société, et ceux qui, tout en ne violant pas encore la loi, excusent ceux qui le font, sont bien près de devenir eux-mêmes criminels. Le niveau de la moralité a baissé dans le pays, et la fraude et la chicane sont devenues choses courantes.

Cette branche de notre science moderne a fait bien peu de progrès, depuis les écrits de Mill. En Angleterre, Cobden et Bright l'ont exploitée tant et plus, au point de vue économique, et l'ont adaptée au commerce jusqu'à faire adapter à l'Angleterre un système relatif de libre-échange. Cobden prédit que cet exemple serait suivi par tous les pays, mais sa prédiction ne s'est pas réalisée, sauf pour une des colonies anglaises, la Nouvelle-Galles du Sud, qu'entraîna d'abord l'exemple de la mère patrie; mais depuis, elle a accepté le protectorat commun avec les autres républiques australiennes, en sorte que la Grande-Bretagne se trouve maintenant seule de son bord. Bastiat et quelques autres ont tenté d'influencer la France dans le même sens, mais sans résultats. Et cet état de choses continuera tant que les « affaires d'une importance supérieure » à celles dont parle Mill ne seront pas prises en considération.

Quand on aura mis ordre à ces choses et compris que les crimes font les procès des lois, on s'apercevra que ces lois ne peuvent subsister dans une démocratie et que le gouvernement doit trouver ailleurs son budget.

Dans la monarchie, le roi et sa cour nécessitent de grandes sommes pour leur entretien. L'aristocratie est nécessaire au prestige royal, non moins qu'une religion d'Etat. Ces trois vestiges de la féodalité semblent marcher de pair et se soutenir mutuellement, tandis que le peuple est méconnu par la loi. Dans une république démocratique, l'état moral du système gouvernemental a une grande importance; s'il est démoralisé par la loi, tout le système est corrompu, et le caractère national lui-même est plus ou moins affecté. S'il est quelque justesse dans l'axiome : « Ne vous fiez pas aux princes, » il est aussi applicable à une république régie par des lois monarchiques, car la conscience publique est ce que la religion et les lois la font. Les caractères de la race alpine sont exactement l'opposé de ceux de la race méditerranéenne. Celle-ci est puérile, impulsive, superstitieuse à l'excès et sujette à de vraies paniques de rage ou de terreur. Elle n'a ni empire sur soi-même, ni sentiment de sa propre responsabilité. La race alpine au contraire possède un grand sang-froid; elle l'a montré d'ailleurs en bien des cas, pour des naufrages par

exemple ; et récemment, au moment des inondations qui ravagèrent Paris. La conscience de ses devoirs l'a poussée à réclamer le droit électoral. L'histoire nous montre que chaque classe de la société en est arrivée là, à mesure que l'intelligence de la race se développait ; lorsqu'une race prend conscience de son caractère propre, on ne peut guère exiger d'elle qu'elle continue à voter des lois qui l'oppriment, la corrompent et entravent son développement. Aussi, quand la question de l'influence des lois fiscales sur la moralité de la société arrivera à être discutée, ces lois finiront par être abrogées dans toutes les républiques. La confiance dans ces lois est due, en grande partie, à des antipathies de nations et de races, et celui qui a inventé le mot de « Protection des industries nationales » est presqu'un génie, car il fit appel aux préjugés de la foule inculte, et étant donné le sens que je donne à ce mot d'inculte, il s'applique aussi bien aux étudiants et aux professeurs universitaires qu'à la populace illettrée, tous autant ignorants, les uns que les autres, de la science moderne.

Les lois fiscales, comme la plupart des superstitions, ont, pour les soutenir, une longue hérédité ; mais le seul fait que leur utilité ait pu être mise en question, comme l'ont été les autres superstitions, prouve qu'elles n'ont pas été établies sur des bases aussi infaillibles que d'autres branches

de la science. Les mathématiques, par exemple, sont devenues une science exacte, et nous voyons des enfants très jeunes montrer pour le calcul une facilité vraiment extraordinaire. Peut-on conclure de là que toute science exacte passera graduellement à l'état d'instinct?... Nous voyons encore des enfants montrer des dispositions étonnantes pour la musique; la musique serait-elle en passe de devenir une science exacte? Il est permis de s'en référer plutôt à l'hérédité. Mais, nous le savons, l'idée est troublante. La question se pose. Est-ce que les lois naturelles ramèneraient l'homme insensiblement dans les mêmes voies que l'animal, mais à une altitude psychologique plus haute? et un jour viendra-t-il où il saura tout ce que nous savons et tout ce que nous ne savons pas encore, aussi naturellement que l'abeille sait construire sa ruche et recueillir sa nourriture?

S'il en doit être ainsi, le seul fait qu'après tant de siècles, le fisc, la religion et combien d'autres superstitions se soient transmises de génération en génération et de race en race, par des influences d'éducation, mais sans jamais devenir héréditaires et que leur valeur réelle commence seulement à être discutée, ce seul fait prouve bien qu'elles ne sont pas scientifiques, ni conformes aux lois divines, comme le sont nos coutumes et nos habitudes physiques.

Cette considération ouvre une vaste hypothèse, en réponse à cette question : dans quel but ces lois furent-elles instituées ? L'homme est-il appelé à posséder peu à peu la connaissance absolue de toute la science ? Et cette connaissance deviendra-t-elle en lui un instinct pareil à celui des abeilles, des fourmis et des oiseaux migrateurs ? Les animaux ont une science merveilleuse de la valeur des aliments. Dans l'Australie qui est un pays très sec, le voyageur peut parcourir des lieues et des lieues sans trouver une goutte d'eau, et quand il finit par en découvrir, elle est souvent très loin d'être potable. En pareil cas, le voyageur n'a qu'à se fier à son cheval : si celui-ci consent à boire, son maître peut être sûr de sa salubrité et boire également, le fait est bien connu dans ces pays. L'instinct de l'animal ne se trompe jamais. Dans les tropiques, les fruits de toutes sortes abondent ; les uns sont bien, les autres vénéneux. Dans le doute, l'homme peut se fier à l'animal, qu'il en offre un à un singe : si celui-ci l'accepte et le mange, il n'y a pas de danger ; si le singe le rejette, l'homme n'a qu'à faire de même.

Bien des contes merveilleux ont été inspirés par l'instinct domestique des animaux. Il n'y a pas que les pigeons qui retrouvent leur gîte, du plus loin qu'ils soient, même quand ils ont été transportés dans une cage, d'un pays à un autre.

En Australie, les voleurs se guident sur les abeilles, pour découvrir leurs ruches, et du plus loin qu'on emporte les abeilles loin de leurs ruches, elles savent toujours en retrouver le chemin. Le cheval n'oublie jamais une route qu'il a parcouru une fois, et durant des centaines de milles, il retrouvera ses propres traces, à travers des terrains incultes, et même s'il n'a fait que passer par là plusieurs années auparavant et sans avoir eu des points de repère.

Il est impossible d'estimer ce qu'il faut de science pure, pour reconstituer ce que nous appelons un instinct animal. L'animal naît avec une connaissance des lois naturelles, aussi naturelles, aussi complètes que l'exigent les besoins de son espèce ; mais l'espèce naît pleinement développée et n'est susceptible d'aucun progrès. L'homme n'a probablement pas encore atteint la dignité d'espèce ; son développement n'est pas encore complet. Il change peu physiquement. Au point de vue animal, il semble avoir atteint son plein développement, mais mentalement et comparé à l'animal, il est en certains cas encore très puéril. La plus grande science qu'il puisse atteindre est la connaissance de lui-même et du monde où il vit. Il acquiert cette science par l'étude des lois qui lui sont imposées et qui l'ont élevé au-dessus de l'animal.

La science de notre race est encore dans l'en-

fance, mais elle nous donne une connaissance des lois naturelles bien plus vaste que la science des races anciennes. Elle n'est pas aussi exacte que celle que nous avons de l'animal, mais elle est beaucoup plus étendue, et la question qu'il nous faut maintenant résoudre est celle-ci : « Nos lois actuelles sur la propriété, le mariage, le fisc, sont-elles d'accord avec les lois divines, oui ou non ?

La question est très simple à poser, mais très difficile à résoudre, c'est notre devoir d'essayer de l'élucider et, s'il est vrai qu'on puisse juger de l'arbre par ses fruits, le christianisme doit être soumis à ce jugement. La religion et la loi des huit derniers siècles ont été chrétiennes. La religion a été le seul guide et le seul signe de conduite. Elle ne peut se soustraire à sa responsabilité, en ce qui concerne les conditions présentes. Ces conditions sont-elles bonnes ou mauvaises ?

Nous le saurons par leurs fruits.

CHAPITRE XVI

La Méthode scolastique.

Il existe d'autres lois, en dehors de celles concernant le mariage et la propriété, qui tendent à favoriser le péché et le crime. De fait, l'esprit de la loi romaine est antidémocratique et immoral par l'influence qu'il exerça sur les masses aussi bien que sur les castes dans l'intérêt desquelles ces lois furent originairement promulguées. Il faut étudier à fond et avec beaucoup de prudence l'action et l'intention de chaque loi, pour déterminer à quel point ces lois influencèrent les diverses classes de la société. Il suffira d'indiquer, dans un exposé préliminaire du sujet, les nombreux maux qui existent dans toutes les contrées chrétiennes. Il est inutile de comparer le christianisme avec les autres religions, car elles sont toutes basées sur l'ancienne science et aussi impropres que lui pour nous servir de guides dans l'état actuel de nos con-

naissances. Toutes furent formulées par des hommes ignorant complètement la science moderne, et s'appuyèrent sur ce qu'ils admettaient comme vérités scientifiques. La science ancienne a été reconnue fausse; aussi les religions fondées sur elle ne sont pas plus exactes, du moins au point de vue de ceux qu'influence la nouvelle science. Pour celui qui croit sincèrement et implicitement que le monde fut créé en six jours, il y a six mille ans environ, le christianisme, le judaïsme ou le mahométisme peuvent paraître vrais; mais une telle croyance est inadmissible pour l'homme qui aura l'occasion d'aller dans quelque grand musée et y verra des édits de rois, vieux de dix mille ans. Un homme peut également accepter le bouddhisme, le confucianisme ou toute autre ancienne religion, pourvu que, dans son esprit, il accepte sincèrement et honnêtement la vérité des légendes de la création sur lesquelles elles s'appuient. Aussi beaucoup de ceux qui appartiennent aux races qui formulèrent ces religions ou qui ont dans leurs veines un peu du sang d'une de ces anciennes races rejetteront la nouvelle science et croiront sincèrement en leur religion, tandis qu'une race croisée, produit d'une de ces races, sera plus influencée par l'éducation que par l'hérédité, bien que cette dernière la pousse à admettre l'ancienne et la nouvelle théorie. La division en

sectes de l'ancienne religion est due à un pareil mélange, et comme la race plus jeune supplante invariablement la plus vieille, l'issue de l'opération peut être prédite certainement.

Le monde est plus vaste que celui où se formulèrent toutes les religions anciennes qui viennent d'être mentionnées. Le monde romain s'étendait depuis les piliers d'Hercule jusqu'à l'Asie Mineure, et depuis la Bretagne et l'Europe centrale jusqu'au grand désert. Le monde était très divisé alors ; c'est notre science moderne qui a fait l'union entre toutes ses parties et étendu l'effort de la race depuis l'Europe et les parties voisines de l'Afrique à des pays inconnus aux grands maîtres religieux.

Dans les tout premiers mouvements évolutionnistes de l'espèce étudiée maintenant, la lutte se passait sur une étendue restreinte où deux races étaient en présence, une vieille et une nouvelle. On peut comparer la vie d'une race à celle de l'individu, parce que l'action des lois naturelles qui dirigent les transformations sociales est homogène, immuable et universelle. Le bébé accepte sans rien dire la façon dont on le traite. Ceci est purement animal. Avec le développement des centres nerveux du cerveau, il passe du stage « animal » au stage « sauvage. » L'enfant est plein d'étonnements, et il essaye, à sa manière, de se rendre compte des phénomènes qui

l'entourent. Il pose des questions, désire savoir. On l'a comparé dernièrement à un perpétuel point d'interrogation. Mais la mère, ignorante et superstitieuse, au lieu de satisfaire ce désir de connaître, donné par la Providence, étouffe son esprit sous un amas de superstitions antiques que les générations se transmettent pieusement depuis les temps primitifs. Car la mère est pour l'enfant son premier dieu. Ce qu'elle lui dit s'imprime à jamais dans sa mémoire, et même s'il lui arrive d'oublier un jour ses enseignements, plus tard, lorsqu'il devient vieux, il se remémore les leçons qu'il a apprises sur les genoux de sa mère. On n'estimera jamais assez haut l'éducation maternelle.

Si une nouvelle génération paraît, les prêtres et les autres autorités de l'enseignement, qui font partie de la génération plus vieille et moribonde, continuent les leçons de la mère à l'école et à l'université, et ainsi l'esprit de l'enfant est conduit dans la voie conventionnelle et étroite. La nouvelle science est un objet de réprobation pour les prêtres de la vieille religion et, généralement, ses prophètes étaient mis à mort au nom de l'ancienne science.

La science moderne fait lentement son chemin, et son progrès peut se constater d'après les sectes qui se forment. Chaque nouvelle secte marque un stage dans l'évolution de la religion

de la jeune race. Mais une fois établie, la secte augmente, absolument comme la vieille religion positive de la race agonisante, et, comme elle encore, elle est fortement opposée à ce que la science progresse plus avant. Car les hommes qui acceptent aveuglément leur religion de leurs mères sont toujours très convaincus. On peut donc retracer l'histoire d'une race par le développement des sectes, depuis la première révolte se manifestant contre la religion établie, jusqu'à la formulation d'une théorie de la création et l'édification d'une nouvelle religion sur cette base. C'est par une telle théorie qu'une race se rend compte, en effet, de son apparition sur terre, et jusqu'à maintenant, chaque race s'est contentée de justifier sa propre apparition. La théorie de l'évolution qui remplaça toutes ces légendes remonte jusqu'à la première naissance de l'homme et explique la division de l'humanité en races. Ce n'est pas la simple histoire d'une race, c'est l'histoire du genre humain tout entier.

« On a omis d'étudier les variétés humaines comme on étudie celles des animaux ou des plantes, sans se préoccuper de leur valeur conventionnelle et surtout sans leur distribuer des certificats de supériorité ou d'infériorité. Les faits ont souvent cédé la place aux sentiments. Les passions aidant, on a réussi à nous faire adopter nos désirs pour des observations impar-

tiales et nos préjugés pour des lois scientifiques.... La plupart des anthropologistes, fidèles en ceci aux enseignements scolastiques, ont commencé par adopter, comme point de départ, l'inégalité des humains. Sur cette base préalable, ils ont construit une bâtisse imposante, mais d'une solidité factice.... Et avec combien de justesse on pourrait appliquer à l'anthropologie dogmatique et à la phalange de ses élèves ce que Claude Bernard dit de la méthode « scolastique » si sévèrement jugée par la science positive. — « Le scolastique ne doute jamais de son point de départ auquel il veut tout ramener; il a l'esprit orgueilleux et intolérant et n'accepte pas que son point de départ puisse changer! » — Et c'est ainsi que toutes les données multiples qui hurlent contre la théorie des races sont, pour elle, non avenues. Sourds aux appels des faits hostiles, ses adeptes se distinguent surtout par leur intrépidité à soutenir leur thèse contre l'évidence elle-même[1]. »

Le fait est que les enseignements maternels sont perpétués à l'école et au collège par des professeurs ignorants et remplis de préjugés, jusqu'à ce que le cerveau de l'écolier soit tellement rempli par les superstitions anciennes que les nouvelles idées n'y trouvent plus de place; et

1. *Les Préjugés des Races*, Jean Finot, p. 490.

malgré leurs dons naturels et leurs capacités, la plupart des enfants sont obligés d'emboîter le pas et de suivre ceux qui pensent à la façon des animaux, uniquement absorbés dans le cercle de leurs impressions. On conçoit qu'un tel enseignement étouffe fatalement toute originalité. Les écoliers peuvent connaître admirablement toute l'histoire du passé, mais en général ils ignorent totalement la science moderne et n'ont aucune idée neuve. Ils peuvent devenir écrivains ou orateurs de talent, mais leur savoir sera purement mécanique, et ils ne sont que d'habiles artisans. Trop peu de jeunes gens des grandes écoles et des universités échappent à l'influence déprimante du passé; aussi n'est-ce pas une opinion téméraire de prétendre qu'aujourd'hui plus un homme est instruit plus il est ignorant.

Une démonstration curieuse de l'influence scolastique s'est faite dernièrement : un certain nombre de jeunes gens étaient venus de Chine, afin d'étudier la science occidentale; naturellement on les choisit parmi ceux qui avaient obtenu les plus hauts honneurs dans les écoles chinoises, mais leur éducation était complète ; aussi lorsqu'ils vinrent chez nous, ils n'avaient plus rien à apprendre, pensaient-ils, et ils se bornèrent à tout critiquer. De même que pour les étudiants des pays voisins, leurs esprits avaient été tellement façonnés par la science ancienne qu'ils ne

pouvaient s'assimiler ce qui était pour eux la nouvelle science. Ils raillaient tout ce qui différait des enseignements des sages de la Chine, parce que les points de départ des deux systèmes scientifiques n'étaient pas les mêmes, et pour eux, ils se refusaient à mettre en doute celui qui avait été imprimé dans leurs cerveaux par les leçons de leurs mères et de l'école. On prétend que la commission désignée pour expliquer l'échec de cette tentative d'introduction en Chine de la science occidentale recommanda que l'on choisît pour une nouvelle expérience des jeunes gens qui n'aient passé dans aucune grande école. Si cela est vrai, ne pouvons-nous tirer de cet exemple un utile enseignement?

Le changement qui s'est produit depuis la théorie de la création jusqu'à la théorie de l'évolution semble marquer un événement dans la marche de l'humanité, et c'est vers les grandes religions orientales qu'il faut nous tourner, pour retracer les débuts de ce mouvement. Les religions des races dolichocéphaliques sont basées sur des croyances superstitieuses dues à l'imagination des premiers sauvages. Et pour continuer cette comparaison de la race et de l'individu, nous pouvons dire que l'homme est encore dans cette phase enfantine d'étonnement et de « sensationalisme. » Satisfait par des conjectures, il n'est pas assez développé pour exiger des preuves.

C'est dans les grandes religions orientales des brachycéphales que commence l'étude des phénomènes naturels sur des bases scientifiques. C'est dans ces religions que nous trouvons l'idée la plus élevée de Dieu qui fut conçue par la plus jeune branche de l'humanité et que réalise d'une façon supérieure le monothéisme des juifs. Donc, lorsqu'un écrivain dit : « Plusieurs auteurs, appliquant les faits et les idées de l'adolescence humaine à l'histoire de la race, ont décrit la période grecque comme l'adolescence de l'humanité[1], » nous ne pouvons attribuer de telles opinions qu'à l'influence des écoles, et nous devons regretter que l'auteur d'un ouvrage si original, dont la science nous a aidé à approfondir la nature humaine, donne cours ici à une idée si bizarre. L'homme ne paraît pas jusqu'à maintenant avoir atteint l'adolescence, et les Ecritures hébraïques semblent prouver que les Juifs sont plus près de cette phase que les Grecs. Les Grecs, malgré tout leur génie et toute leur habileté, omirent pourtant de formuler une théorie qui leur donnât l'explication de leur apparition sur terre. Aussi leur science fut-elle stérile et ne s'incorpora pas dans leur religion ; comme nous l'avons vu, elle fut rejetée, ainsi que la science

1. *The Hygien of Mind*, T.-S. Clouston, M. D. F. R. S. E., p. 156.

mondaine, par les fondateurs de la religion, et c'est à ce fait que le christianisme doit d'être si puéril et naïf. Par suite de l'interdiction d'étudier, faite par l'Eglise, l'Europe resta plongée, durant tout le moyen âge, dans les ténèbres de l'ignorance.

La littérature grecque était inconnue, et il était défendu de lire la Bible, encore moins de la discuter. Les maîtres scolastiques saluèrent, comme une révélation, la découverte des écrits grecs. L'ancien grec fut adoré comme un fétiche, et depuis, il s'est répandu une idée entièrement fausse sur son esprit et sur sa doctrine. Pour moi, il me semble que la race méditerranéenne était au summum de son expansion intellectuelle durant ce qu'on appelle « la période grecque. » L'instruction était presqu'entièrement réservée à la classe dirigeante, et comme cette classe n'est guère portée à prôner les idées révolutionnaires, les écrits de cette époque n'eurent guère d'influence. Ce n'est donc pas dans la caste élevée et opulente que la science atteint le stage révolutionnaire, et les masses dans la race méditerranéenne furent trop ignorantes, trop grossières pour produire de nouvelles idées ou même pour s'assimiler les conceptions élevées de leurs philosophes ou de ceux d'une race étrangère.

Si nous nous formons une idée large et nette de l'histoire de cette période, nous aurons

jeté ainsi quelque lumière sur le développement racial. La race n'élabore en effet quelque œuvre originale que durant une période limitée de sa vie seulement. L'étude de notre propre race suggère que durant plusieurs générations la race se contente du savoir d'une autre et ne crée rien par elle-même. Mais lorsqu'elle entre dans la période de réflexion, elle rejette les dogmes religieux acceptés jusqu'alors et leur en substitue de nouveaux. Des penseurs originaux surgissent à chaque génération, et de nombreuses découvertes médicales ou des inventions multiples sont mises au jour. Elle évolue ainsi mentalement jusqu'à ce qu'elle propose une théorie qui explique sa création. La race méditerranéenne ne suivit pas cette voie; elle accepta d'une race étrangère la théorie de la création. Quand un peuple reçoit ainsi sa théorie, il s'interrompt peu à peu de faire des découvertes, et son génie s'affaiblit; il se borne à coordonner son savoir et à examiner ce qu'il doit croire ou rejeter. La race méditerranéenne passe par la phase intellectuelle durant ce que nous appelons la période grecque. Celle-ci fut suivie par la période romaine où la religion commença à prendre forme et où la rentière consacra ses efforts à établir ses dogmes sur une base puissante. La race sémitique agit presque semblablement, mais d'une manière plus rapide. L'évolution de la religion,

depuis le moment où la race accepte sa théorie de la création, semble donc bien délimiter ces recherches, et lorsque la religion est aussi parfaite qu'elle peut l'être et que la loi s'accorde avec elle, cet instant-là marque un terme pour les facultés intellectuelles de la race. Depuis l'époque où saint Paul commença à prêcher le christianisme jusqu'au XIe siècle de notre ère, il se passa un millier d'années environ. D'un autre côté, l'islam fut formulé durant la vie du prophète. Mais aucun progrès ne se fit dans l'un ou l'autre cas. La race semble avoir atteint le point culminant de son expansion intellectuelle et ne produit plus de nouveaux penseurs. La formulation de sa religion semble être son principal ouvrage, et une fois cette tâche accomplie, elle demeure satisfaite, jusqu'à ce qu'une nouvelle race apparaisse et poursuive le progrès. L'évolution de la nouvelle science est donc due à l'évolution d'une nouvelle race.

Il n'y a pas de preuve à l'appui de cette opinion qu'une race meurt lorsqu'elle a terminé son œuvre, ainsi que cela se passe pour l'individu. Elle continue simplement de vivre comme ont fait les Australiens, les Tasmaniens et les autres races anciennes, sans progresser et jusqu'à ce qu'une nouvelle race les anéantisse ou les tue. — Anciennement, une race était rapidement supprimée. Aujourd'hui, nous n'avons pas dépouillé

toute sauvagerie dans nos mœurs, mais nous commençons à considérer que les débris des anciennes races méritent d'être traités humainement dans l'inévitable lutte raciale.

CHAPITRE XVII

La Naissance d'une nouvelle Race.

La constatation la plus importante que nous puissions faire après toutes ces études est que les lois de l'évolution ont la même action aujourd'hui qu'au temps jadis où le premier organisme apparut sur la terre et qu'elles sont toujours les mêmes. Si l'homme s'est différencié en races dans le passé, la marche évolutioniste continue toujours. Nous avons vu qu'aucune transformation ne se produit, dès qu'une race a achevé son sytème religieux et qu'elle est devenue vieille ; c'est donc pendant leur jeunesse qu'elles évoluent. On peut déterminer le caractère d'une race par la nourriture, le climat, le sol et les autres agents physiques. Ses caractères mentaux semblent dus en partie à l'hérédité et en partie à l'éducation, mais les attributs héréditaires ne sont guère accentués durant la jeunesse de la race et ne se développent peu à peu que dans la

science qu'elle crée et dans sa religion qui est l'état final de sa science perfectionnée.

Il est impossible, actuellement, de définir les causes précises de la naissance des nouvelles races. Si les caractères physiques d'une race proviennent du sol, du climat au d'autres circonstances locales, il est évident que celle-ci doit rester longtemps stationnaire avant de développer ses qualités physiques, pour permettre à ces facteurs de l'influencer. Nous savons que le croisement est la meilleure méthode pour produire de nouvelles variétés chez les animaux domestiques, et il est probable que la formation des races de l'humanité s'est faite par des croisements. Dans ce cas, il faut qu'une race au moins soit dans sa phase d'adolescence. Mais le mélange des races s'est fait jusqu'ici entre habitants de pays voisins. Il peut y avoir eu des restes d'autres races en outre des deux qui sont les principaux sujets dans le cas présent. Ainsi, il peut avoir existé des Celtes, des Bretons et d'autres races anciennes, lorsque les races alpine et méditerranéenne se rencontrèrent, mais ces races plus vieilles disparurent quand les deux jeunes races s'assemblèrent[1].

A cet époque, la race alpine était au point de vue mental dans l'enfance tandis que la race

1. *The Anglo-Saxon.*

méditerranéenne était dans la pleine vigueur de l'adolescence. C'est un siècle environ après la première mention de la race alpine dans l'histoire, que la race méditerranéenne commença à formuler sa religion. C'est à ce moment de l'époque raciale qu'une race est au point culminant de ses facultés physiques et mentales, et si le Romain paraît avoir été moins puissant au point de vue intellectuel que le Grec plus ancien, cela peut être attribué à l'hostilité que témoignèrent les masses à la science de la race. Avant de prononcer pourtant quelque opinion définitive, il serait nécessaire d'écrire l'histoire de cette période, au point de vue évolutionniste. Pour le moment, les histoires sont sans valeur.

Avec l'évolution de notre science, le caractère entier de l'évolution a changé, car tandis que jusqu'ici il a tendu à la diversité, maintenant il doit tendre à l'homogénéité. La lutte n'est plus entre deux races plus ou moins isolées des autres races du monde. C'est maintenant une lutte entre notre race et toutes les autres. Cela signifie d'abord que les races « au crâne resserré » n'évolueront plus, et la race méditerranéenne peut être regardée comme la dernière race de cette branche de l'humanité. La race japonaise sera rangée, considérée comme la dernière des pures races de la famille mongolienne. A mesure que le temps marche, l'évolution de l'homme res-

semble de plus en plus à l'évolution d'une espèce animale, et l'homme tend à devenir une espèce au lieu de former un assemblage de races.

Nous ne connaissons pas plus que pour notre race les facteurs déterminants qui intervinrent dans l'évolution de la race japonaise. Plus pure que la nôtre, elle représente une branche unique de l'humanité, tandis que nous sommes le produit de deux branches ou davantage même. Il est difficile de déterminer son ancienneté ; nul doute, en tous les cas, que les débuts de son évolution aient été très lents. Lorsque le Japon se vit contraint d'ouvrir ses portes aux Européens le peuple hésita et accueillit avec méfiance l'intervention des occidentaux.

C'était bien naturel ; l'homme a toujours désiré qu'on le laissât tranquille, et quand on le pousse en avant et qu'on le contraint, c'est contre ses inclinations, et il répugne à suivre. Cependant les Japonais se réconcilièrent vite avec le nouvel état de choses, et bientôt ils se mirent activement à l'école des Européens, comme notre race s'était mise à celle des Romains. Mais, bien que la race que nous appelons japonaise évolue d'abord au Japon, il serait naïf de supposer qu'elle est demeurée confinée dans ses îles. Elle s'est répandue au contraire en Corée, en Chine et bien ailleurs encore, couvrant ainsi une superficie aussi grande que l'Eu-

rope. Mais le patriotisme local et national est aussi ardent à l'orient qu'à l'occident, et les Chinois, les Mandchous, les Coréens, les Thibétains et les autres branches des Mongols seraient aussi froissés qu'on les impute d'être plus ou moins influencés par le Japon, que des nations différentes d'Europe le seraient d'être confondues. Durant près de mille ans, Français et Anglais sont demeurés des ennemis héréditaires, et aujourd'hui les Français et les Allemands se regardent de travers. Cependant en Europe, la prépondérance romaine a tendu à former entre tous ces peuples un anneau d'assemblage, et jusqu'à maintenant, ce lien n'existe pas en Orient.

Les Japonais acceptent ouvertement la science occidentale, et comme leurs anciennes religions ne sont pas directement opposées à la science terrestre, ainsi que l'est le christianisme, il ne présente pas au Japon ou en Corée la même difficulté que chez nous, pour la diffusion de la science. Aussi semblent-ils faire, mieux que nous-mêmes, un excellent usage de notre science. Si nous comparons les récits de la guerre japonaise avec ceux de la courte guerre hispano-américaine ou des camps de concentration anglais contre les Boërs, nous constatons la supériorité des Japonais sur les Européens, dans l'application qu'ils font de nos principes sanitaires et hygiéniques.

Il semble que les Japonais entrent juste dans la phase inventive; ils ont fait certains progrès en hygiène et en mécanique, mais jusqu'à maintenant ils ne possèdent pas à leur actif de grandes découvertes scientifiques. Il n'y a pas de raison qu'ils n'en fassent pas un jour, mais il n'est guère probable qu'ils proposent une théorie de la création supérieure à celle de l'évolution. S'ils acceptent cette théorie, comme nous le faisons, elle sera la base de leur religion comme de la nôtre, mais il y aura alors dans les religions finales des deux races une différence correspondant au caractère plus ou moins dissemblable des deux races. Et il est très possible que les Japonais fassent des découvertes physiques assez importantes pour nous influencer dans la formation définitive de notre religion. La théorie de l'évolution est encore à ses débuts, et beaucoup reste à faire encore, avant qu'on puisse la considérer exacte, même pour ce qui concerne la physique; pour cela il faut que la découverte de l'origine de la vie lui ait fait faire un nouveau pas et que nous soyons bien fixés sur l'origine de la vie et sur la vraie nature de la pensée, de la volonté et de l'intelligence. Nous l'avons déjà dit : « Plus un homme est instruit, plus il s'aperçoit de son ignorance. » Chaque nouvelle découverte dans la science ouvre la voie à une nouvelle découverte encore, mais depuis notre

situation présente, il est impossible que se fasse aucun nouveau progrès, tant que les résultats des récentes découvertes ne seront pas coordonnés et comparés. Ainsi, les Japonais et les autres peuples que fait naître le mélange des races dans l'univers édifieront un jour la science de l'humanité; tandis que nous aurons vieilli, eux seront dans la pleine vigueur de leur maturité; ils seront alors dans l'essor inventif, et leur génie rayonnera sur nos descendants, comme le nôtre rayonne aujourd'hui sur les Juifs, les Turcs et les autres nations.

Mais la nouvelle race, dans l'Orient, ne croîtra pas, sans qu'on lui fasse quelque opposition. Elle aura à subir, toujours comme dans les temps anciens, en Europe, les attaques des Coréens, des Chinois, etc..., et, au même moment, le gouvernement chinois est poussé à adopter les méthodes européennes. Cependant la masse du peuple chinois adhérera toujours à la vieille religion et s'opposera au modernisme. Elle niera résolument que le Japon l'influence en quelque sorte, identiquement comme les Européens qui préfèrent croire qu'ils sont Aryens ou Celtes ou n'importe quoi, plutôt qu'admettre qu'ils appartiennent à une nouvelle race sur laquelle ils ne sont pas renseignés.

Il se produit aujourd'hui un mouvement qui est digne de remarque. Le professeur Margoliouth

et divers écrivains nous ont parlé des nouvelles sectes des pays mahométans; plus récemment encore, le parti jeune-turc semble agir dans un sens absolument contradictoire aux traditions anciennes de le race sémitique. Mahomet et les Arabes furent rejetés par la science grecque, en protestation de ce qu'ils regardaient comme un blasphème envers leur dieu[1], et les Perses qui adoraient Ali furent profondément influencés par Aristote et les autres écrivains grecs. On ignore si cette division de l'islam en deux branches indique une différence de race, mais le mouvement qui se produit actuellement en Turquie semble bien indiquer qu'une nouvelle évolution raciale commence dans ces pays. Il est bien connu que les mahométans ont toujours accueilli les étrangers qui acceptaient librement leur religion, et ce fait a favorisé naturellement l'infusion de sang étranger. De nombreuses Européennes ont été emmenées dans les harems des riches, et dans un croisement de races, la femme est aussi puissante que l'homme. Nous savons aussi que les hordes de Goths qui parcouraient l'Europe, du nord au sud, et remplissaient l'Espagne, l'Italie et la Grèce, traversèrent la Méditerranée et pénétrèrent même en Turquie et en Egypte. Les Croisades favori-

1. *The Awakening of a Race*, p. 193

sèrent également le mélange des races, et ces croisements expliquent donc le nouveau développement. Il peut être une sorte d'extension de notre race; dans ce cas les Turcs de l'avenir devraient accepter notre religion scientifique, lorsqu'elle sera définitivement formulée, mais probablement les masses lutteront contre le modernisme, aussi résolument que les Romains. Mais si nous considérons la différence entre les deux races — les Romains et les Arabes — et aussi la différence des conditions physiques, il semble que le nouveau mouvement indique alors l'évolution d'une nouvelle race. La fraternité des Turcs et des chrétiens démontre que, depuis une ou deux générations passées, un changement considérable s'est opéré dans le caractère racial. Chose digne de remarque, les partis japonais, jeune-turc et jeune-persan, font preuve d'une discipline morale extraordinaire qui généralement est le trait distinctif de notre race, au contraire de la race méditerranéenne. « Le manque de « self-control » est une chose si commune dans l'humanité qu'on peut le regarder comme une qualité normale de notre race. La faculté parfaite de « self-control » à toutes choses et à tous moments est plutôt l'idéal vers lequel nous visons que la véritable condition d'aucun de nous[1]. »

1. *The Hygiene o Mind*, Dr Clouston, p. 79.

L'animal n'a pas cette aptitude. Il agit par impulsion. Les dolichocéphales sont des races puériles, sans discipline morale, et leurs religions se sont ressenties de ce défaut. Le christianisme, la plus récente de ces religions, est fait d'autorité et de discipline ecclésiastique et militaire. Cette qualité de « self-control, » dont nous parlions, s'est développée pourtant en notre race, en dépit de la religion.

Dans les grandes religions orientales, les croyants la possèdent un peu. Ils sont donc mieux placés que nous pour formuler une religion qui contiendra ce principe. La réflexion et l'empire sur soi-même sont entièrement choses d'éducation : lorsqu'un enfant de chez nous a été habitué à réfléchir avec sang-froid dès le bas âge, au lieu de s'être laissé inculquer la croyance dans un sauveur, un prêtre ou tout autre autorité morale, il se trouve mieux préparé que dans les conditions actuelles, pour développer une plus grande maîtrise de soi-même et une puissance plus élevée de « self-control. »

Il y a quelques années, les scolastiques ne se lassaient pas d'écrire sur l'Orient immuable, mais ils oubliaient qu'à l'époque où les Romains formulaient le christianisme, les Chinois édifiaient leur grande muraille, et la religion de Bouddha se partageait rapidement. Ce fut plus tard que les sémites commencèrent à formuler leur religion.

L'attitude mentale de la race ne diffère pas de celle qu'elle observe aujourd'hui. Les philosophes édifiaient la science de ces races, et le peuple était étonné de leurs découvertes, comme nous le sommes aujourd'hui pour le même propos. Quant aux Arabes, leurs dogmes furent rapidement établis et ne progressèrent guère, mais le bouddhisme oriental franchit les frontières de l'Inde d'où il était originaire, et ce fut le signal d'une âpre lutte entre l'islamisme et lui. Durant quelques siècles, donc, courte période dans l'histoire de l'humanité : l'Orient ne subit pas de transformations. Ce fait n'est pas compris des scolastiques, mais il est vrai qu'ils ne connaissent rien de l'histoire. Un mouvement commence à se dessiner dans l'Inde ; il mérite d'être attentivement suivi, afin que nous puissions déterminer s'il n'y aurait pas là peut-être une nouvelle race qui se développerait sous l'influence de la science moderne. La nouvelle race détruit partout les anciennes croyances, faisant surgir de nouvelles races dans toutes les parties du monde.

« Les nègres eux-mêmes n'échappent pas à cette évolution. Dans l'espace de cent cinquante ans, nous dira E. Reclus, le nègre a franchi un bon quart de la distance qui le sépare des blancs. » Chose plus caractéristique, le nègre et le yankee se rapprochent tous deux, sous l'influence climatérique, du type autochtone des

Peaux-Rouges. Ils ne seront sans doute jamais semblables de tous points aux tribus rouges, vouées pour le moment à une disparition irrémédiable. L'évolution des nègres et des blancs aux Etats-Unis s'opérant en des conditions qui ne sont pas les mêmes, il est naturel que la résultante doive varier. Mais tous deux y évoluent vers le type des Peaux-Rouges. Il est difficile d'en douter, lorsqu'on observe les modifications physiologiques réalisées aux Etats-Unis par ses habitants actuels[1]. »

Il est probable que ni les nègres ni les blancs ne retourneront à l'usage des scalps et à la mode des plumes sur la tête, mais sous l'influence de certaines conditions, une race entièrement nouvelle évoluera et malgré sa ressemblance avec les Peaux-Rouges, pour la couleur du moins, elle sera aussi supérieure intellectuellement que le sont les races actuelles, par rapport aux Grecs et aux Romains. Il faut nous attendre aussi à l'apparition de nouvelles races en Australie, suscitées par le croisement des races et les étranges conditions climatériques. Le rêve des Australiens d'une « Australie blanche » est assez puéril et chimérique. L'étude raciale nous montre que plus une race est croisée, mieux elle se développe, ainsi que le prétend

1. *Les Préjugés des Races*, Jean Finot, p. 165.

M. Finot, et les races les mieux douées, aujourd'hui, sont celles qui, dans le passé, ont été le plus croisées. Mais désormais aucune race ne sera plus isolée, et c'est pourquoi il n'y en aura plus qui croîtront et vieilliront comme autrefois. L'étude des Juifs nous renseignera peut-être sur la lutte future des races. Le judaïsme ne s'est pas cristallisé comme les autres religions mondiales, et c'est sans doute parce que le juif a été enseigné dans l'attente du Messie, au lieu de regarder derrière lui vers l'homme parfait. Le judaïsme antique des formules et des rites mourra, mais le nouveau judaïsme, en acceptant la nouvelle science, acceptera la nouvelle religion de l'humanité. Ainsi, dans l'avenir, les races ne s'éteindront plus avec leurs religions, parce que la religion deviendra toujours une force grandissante jusqu'à ce qu'elle devienne aussi parfaite que la science pourra la faire.

CHAPITRE XVIII

La Religion et la Race.

La classification de l'humanité par races et l'identification d'une race par sa religion semble découvrir, pour moi, un nouvel aspect dans l'histoire et éclaircir ainsi bien des points jusqu'ici demeurés obscurs. Cette nouvelle manière de voir nous apporte en même temps les moyens d'étudier l'opération des lois de l'évolution et de déterminer la part importante qu'elles ont jouée dans le progrès de l'homme après le stage animal. L'animal grégaire qui a précédé le développement de l'homme, portait avec lui ses outils, ses armes et ses vêtements, partout où il allait. L'homme a été comparé à une machine, mais cette combinaison peut tout aussi bien s'appliquer à l'homme qu'à l'animal. La montre exige d'être remontée régulièrement, et la machine à vapeur d'être alimentée de charbon et d'eau, rapidement consommés, et qu'il faut renouveler.

L'homme et l'animal ont besoin de nourriture, et si l'alimentation n'est pas suffisante et régulière, la créature dépérit et meurt. Les désirs de l'animal se portent uniquement sur la nourriture et la reproduction; c'étaient d'ailleurs les seuls sujets de préoccupation de l'homme aux premiers temps de son évolution. A mesure que son cerveau se développa, ses besoins et ses désirs augmentèrent. Il éprouvait souvent de la peine à se pourvoir de nourriture à cause de l'insuffisance de ses armes et outils naturels; aussi en inventa-t-il d'artificiels. Mais bien des races évoluèrent encore, avant que ses exigences l'aient poussé vers ce que nous nommons civilisation, et le désir de ce que nous pourrions appeler une vie plus large se rencontra seulement chez ceux qui firent preuve d'une certaine faculté de penser indépendante. La grande masse pense en effet comme les animaux, sans donner de portée à leurs impressions; mais lorsqu'un petit nombre d'hommes de génie eurent élargi le domaine de leurs pensées par des découvertes et des inventions, les sensations de la masse irréfléchie se perfectionnèrent d'une façon correspondante, par l'éducation. Je n'ai pas essayé d'indiquer la proportion de ce que j'ai appelé la masse insouciante et irréfléchie, ni de lui donner un nom; nous savons son nom chez nous et chez les autres peuples, et les éléments qui la composent,

depuis le plus instruit des scolastiques jusqu'à l'ouvrier illettré; elle se confond si graduellement dans la classe pensante, que l'on peut à peine dire qu'il y ait entre elles deux quelque distinction définie.

Nous appartenons tous, plus ou moins, à cette classe; nous sommes tous hautement conservateurs, et le plus radical des réformateurs ne s'aventure qu'un peu au delà de l'ordre établi et se choque à l'idée de progresser dans une voie trop nouvelle ou différente de celle qu'il s'est proposée. Le vrai conservateur cherche naturellement à maintenir le *statu quo*. Il consentirait même à revenir en arrière, parce qu'il connaît le passé et redoute les conséquences d'un nouveau changement des conditions actuelles. L'avenir l'effraye parce qu'il l'ignore. Combien y en a-t-il de ces conservateurs qui pensent toujours dans le même sens et qui usent leur intelligence à inventer des raisons pour maintenir le *statu quo* et pour essayer de revenir même vers des principes discrédités! Et comme les éducateurs de la jeunesse perpétuent les doctrines maternelles et adhèrent toujours à l'ancienne science, on peut donc dire que plus un homme est instruit, plus il reste ardemment conservateur. L'objet principal de l'éducation a été l'étude du passé, et comme nos connaissances là-dessus ne sont pas très étendues, comparati-

vement au temps considérable qui s'est écoulé depuis l'apparition de l'homme pour la première fois sur terre, et dont la théorie de l'évolution nous instruit, cette science du passé est incomplète et erronée. Lorsque l'histoire du passé sera écrite, elle sera le guide qui nous aidera à discerner les intentions de la « puissance causale » à l'égard de l'homme. Pour l'instant, les petites notions que nous avons de l'histoire ancienne de l'homme remontent à quelques légendes sur la création et nous conduisent à croire à quelque « bon vieux temps, » quelque « âge d'or » où l'homme vivait dans l'innocence et le bonheur. Mais ceux qui sont dans de pareilles idées attribuent à l'homme, pour commencer, le même savoir que nous possédons actuellement. Le premier homme est l'homme parfait, connaissant tout ce que nous connaissons et pensant de la même façon que nous pensons aujourd'hui. La théorie de l'évolution nous apprend que cet âge heureux a existé, mais au temps où l'homme était un animal et où il avait la même innocence et la même félicité qu'eux. Mais l'homme ne peut plus retourner aujourd'hui à la condition animale. La même force, c'est-à-dire les lois naturelles, qui l'a poussé en avant, continue son action impulsive, et il serait puéril et absurde de s'attarder sur cette époque parfaite et bienheureuse.

Nous voyons aujourd'hui des penseurs plus ou moins distingués qui cherchent à nous démontrer qu'ils descendent des Grecs, des Celtes, des Gaulois ou de quelque ancienne race éteinte ou agonisante, à laquelle ils attribuent notre science moderne et les corruptions que nous lui devons. Cela donne une idée fausse de l'époque, mais ces écrivains jouent avec les mots ; ils font des calembours, tandis que d'autres imaginent des hypothèses ingénieuses et fondent des sectes. Le petit nombre cherche une voie nouvelle et se fait remarquer par ses inventions, et si la plupart d'entre eux se compose de gens élevés en dehors des écoles et des universités, c'est que leurs esprits n'ont pas été resserrés dans le sillon conventionnel ; ils se sont affranchis de toute influence, et leur intelligence a pu s'épanouir d'une façon naturelle et libre. Chez quelques-uns, l'esprit de la race est trop fort pour être réprimé même par les méthodes scolastiques, mais dans de nombreux cas où ces hommes suivent une ligne d'études choisie par eux, indépendamment des enseignements de leurs maîtres ignorants, et rendent ainsi d'éminents services à la science, l'effet de leur œuvre est amoindrie pourtant par de stupides remarques sur la supériorité des Grecs ou des Romains, ou bien sur cette assertion qu'il ne faut pas toucher à la religion qu'enseignent les écoles, ni

la critiquer, comme on le fait pour les autres. En général, ces hommes qui deviennent des autorités dans quelque branche de la science n'occupent jamais de poste éminent dans les écoles; les titres académiques ne servent donc à prouver qu'une chose, c'est que ceux qui les possèdent ignorent notre science moderne. Nous entendons souvent parler d'hommes instruits dans la science des lois, cela ne veut pas dire qu'ils connaissent quelque chose des lois de la nature, mais simplement qu'ils sont au courant des arguties et des subterfuges de la loi romaine; celle-ci étant destinée, en effet, à diriger des peuples irresponsables, est pleine de ces détours artificieux, ainsi que la religion qui fourmille de pieuses fraudes.

La race alpine, à laquelle nous appartenons, a été liée si intimement à la race méditerranéenne et en a subi si profondément l'influence, que nous réclamons une documentation exacte sur cette race moribonde dont les écrits scolastiques ne nous parlent pas. Lorsque le Dr Johnson prétendit que « les anciens Athéniens étaient une nation de brutes[1], » il était plus près de la vérité que ses savants confrères. Les Grecs et les Romains modernes ont donc bien raison lorsqu'ils se félicitent de ne pas appartenir à la

1. Roswell's Life of Johnson.

race des hommes de l'époque héroïque ou à celle des Césars, mais d'évoluer au contraire lentement et sûrement, assimilés à une race plus jeune.

A mesure que nous retournons vers les races au crâne allongé, la religion et la loi nous apparaissent de plus en plus sanguinaires et brutales et toujours plus magiques, tandis que le peuple est plus superstitieux et plus puéril. En remontant ainsi, nous arrivons au stage de « l'homme chasseur » de l'époque paléolithique. A ce moment, l'homme n'est guère plus qu'un animal.

Quel est l'enseignement que nous retirons de cette courte esquisse de l'histoire? Pour moi, il me semble que le système général de la religion et des lois eut pour objet de hausser l'homme au-dessus de sa condition animale jusqu'à sa position actuelle. Quand je dis l'homme en général, j'entends la grande masse incapable de pensée originale. L'animal, ainsi que nous l'avons vu, est obligé de se donner de la peine pour trouver à manger, et cet exercice ne compte pour lui qu'en tant qu'il lui conserve la santé. Au temps des grandes chasses, l'homme n'avait aucune idée de la valeur de la propriété et vivait d'une vie quasi animale. Aucun désir de progresser ou de travailler ne se manifestait en lui, au delà de ce qui concernait ses besoins corporels stricts. Le besoin d'une classe dirigeante s'imposait donc

pour le pousser en avant. Celle-ci se forma peu à peu, comme l'homme commençait à domestiquer les animaux et à cultiver la terre en semant des graines. Tandis que le chef « animal » se transforme graduellement en roi et que s'élève le prêtre, le désir de gouverner croît en même temps que la civilisation. Le premier homme qui s'installa dans une pièce de terre la délimita et dit : « Cette terre m'appartient, » et trouvant des gens assez simples pour le croire, cet homme fut le fondateur de l'organisation sociale actuelle. Combien de crimes, de guerres, de meurtres, de calamités et de cruautés auraient été épargnés si quelqu'un avait arraché les barrières et comblé les fossés en criant : « Attention! ne croyez pas cet imposteur! Vous périrez si vous oubliez que la terre ne peut appartenir à quelqu'un et que ses fruits sont à tous[1]. » — Rousseau exerça une influence puissante sur les humanitaires, les socialistes et les autres philosophes économistes, mais ceux-ci ne sont pas scientifiques. L'évolutionniste, qui va jusqu'à la racine des choses, se demande ce qui serait arrivé, si l'homme de Rousseau s'était réalisé et avait affirmé prématurément les doctrines qu'il énonça. Pareil à l'animal, l'homme n'était porté vers le travail et l'effort que poussé par la faim

1. J.-J. Rousseau.

ou la soif, et sans l'avènement des castes supérieures qui devinrent ses maîtres, la grande masse conservative n'aurait reçu aucun stimulant qui l'eût contraint à poursuivre son œuvre, et l'homme ne serait encore qu'un sauvage primitif. Une fois formée, la caste supérieure augmente sa puissance; son luxe et son orgueil grandissent, ainsi que son mépris du peuple. Mais la classe gouvernante ne fait pas de progrès en science et en civilisation. Comme nous l'avons déjà vu, les rois, les seigneurs et les prêtres d'une race sont les penseurs et les hommes d'ambition de cette race, et ils ne sortent pas d'une aristocratie, mais de la plèbe. Ceci explique la nécessité de la division de l'humanité en races. L'évolution d'une nouvelle race signifie le degré d'invention scientifique et de découverte atteint par les penseurs de cette race. La race apprend à connaître sa science par l'éducation, mais comme les institutions éducatrices appartiennent à une race plus vieille, la nouvelle science croît très lentement, jusqu'à ce que la race l'établisse sur une base religieuse. Lorsqu'elle commence ainsi, elle anéantit la vieille caste dirigeante, et sur le fondement du nouveau culte en fait surgir une autre; mais parmi les anciens dirigeants, quelques-uns adhèrent au progrès et se sauvent en se joignant à la populace révoltée. Lorsque la nouvelle religion est formulée, les mères et les

éducateurs de l'enfance travaillent pour elle, comme elles l'ont fait pour l'ancienne religion, et cela dure ainsi jusqu'à ce qu'une autre race survienne, pour reprendre la progression. La race plus jeune débute là où la plus vieille a cessé. Elle ne semble pas hériter de la religion des races qui lui sont parentes, mais bien plutôt de la faculté de perfectionner leur science, et c'est pour cela qu'une étude des religions des races au crâne allongé peut nous renseigner parfaitement sur la race ou les races dont nous avons recueilli le pouvoir de développer la science qui sera la base nécessaire de notre religion raciale.

Nous voyons que les aristocrates des races dolichocéphaliques, à mesure qu'ils croissaient en puissance et en richesse, montraient un orgueil et une intolérance toujours plus odieux. Ils prétendaient être les fils de Dieu, et des dieux eux-mêmes, mais leur manque d'énergie et de discipline morales amena leur décadence. « Et lorsque, pour une raison quelconque, certaines aristocraties refusent de se mêler avec les autres classes sociales elles s'étiolent et périssent[1]. » « Tous ceux qui étudient, sans parti pris, l'histoire de la noblesse européenne s'aperçoivent bien que partout où celle-ci n'a pas subi l'influence bienfaisante du croisement avec les

1. *Les Préjugés des Races*, Jean Finot, p. 265.

classes plébiennes, elle a vite dégénéré ou disparu[1]. »

Il faut voir que des ambitieux se trouvent souvent dans le peuple, soit parmi les esclaves, les cerfs ou les ouvriers d'aujourd'hui, et parfois se frayent un chemin dans l'aristocratie. S'ils y parviennent, on leur découvre ingénieusement une généalogie qui les fait recevoir comme un égal parmi les aristocrates; parfois aussi l'ambitieux est expulsé brutalement. Autrefois, quand un roi était vaincu par un autre, son peuple tombait en esclavage, et les aristocrates étaient massacrés. On faisait subir quelque supplice au roi prisonnier, en lui crevant les yeux par exemple, et on le gardait comme un objet de dérision et « pour servir d'amusement aux enfants. » Il semble qu'en général, les aristocrates étaient bienveillants pour leurs esclaves, mais durs pour ceux qui étaient étrangers. Ce furent les enfants d'Israël, opprimés, qui excitèrent la révolte en Egypte et non les esclaves égyptiens.

Si nous cherchons une raison aux massacres et à l'oppression des masses barbares, à la débauche, aux orgies et à l'amour du pouvoir et du faste chez les classes dirigeantes, nous le trouvons dans l'évolution graduelle de la science, de la culture morale et de la civilisation de

1. *Les Préjugés des Races*, Jean Finot, p. 267.

l'homme et dans l'élévation de la société, degré par degré, depuis le stage animal jusqu'à sa condition présente, ou plutôt jusqu'à celle que notre science supérieure nous rend capables d'atteindre.

Ce sont ces milliers d'années écoulées et les générations passées qui ont inculqué aux peuples le sentiment de leur propre responsabilité et la faculté de maîtrise de soi-même. Les aristocraties qui ont éduqué les masses n'ont rien appris elles-mêmes, et aujourd'hui comme au temps des Césars elles sont irresponsables. C'est dans la classe ouvrière que nous trouvons les vertus de la race et non chez les aristocrates. Pas plus que le peuple, les aristocrates n'ont le droit de prétendre être les descendants des Romains. La jeunesse a évolué en dehors de toute question de frontières, de nationalités ou de castes, et si les aristocrates sont encore Romains, c'est parce que le code, la religion et les mœurs sociales sont basées sur des institutions romaines. Et il en est ainsi chez nous, comme il en était dans toutes les races précédentes, depuis que la civilisation commença à se développer. La race romaine était incapable de « self-control » et manquait de conscience ; aussi la religion impliquait-elle dans son dogme la soumission au Sauveur, au prêtre et au roi. Le roi et les nobles étaient sous la même dépendance, et le bas clergé avait au-

dessus de lui toute une hiérarchie au sommet de laquelle était le Saint-Père, lui-même contrôlé jusqu'à un certain point par son confesseur et le collège des cardinaux. C'est une religion toute faite d'autorité et de discipline, et ce qu'on demande au prêtre comme au soldat, c'est une obéissance toute passive. Aussi les écoles se gardent-elles bien d'inculquer aux enfants une trop grande originalité de penser. Notre race a éprouvé, d'ailleurs, un mouvement de révolte contre cette éducation et ce système. Poussé par la science à nous rebeller, il faut nous adresser à elle pour lui demander le remède aux maux existants. Ils ne se guériront pas d'eux-mêmes, si nous en laissons subsister la cause. Et si nous devons leur existence néfaste à une religion contraire aux lois de l'évolution et par conséquent à toutes les lois naturelles, nous ne pouvons pas compter les guérir, tant que nous continuerons à être gouvernés par les principes de l'ancienne religion et des anciennes lois. Une vie honnête et droite est impossible sous une loi qui engendre l'iniquité.

CHAPITRE XIX

La Conception de Dieu.

C'est dans les grandes religions orientales, religions des races brachycéphaliques que nous devons chercher les débuts des sciences morales. Le terme évolution indique exactement le caractère des lois, par l'opération desquelles le monde a été graduellement préparé à l'avènement de l'homme, et par l'action desquelles celui-ci fut amené peu à peu de l'état animal à sa condition présente. Ces lois exercent toujours leur empire. Ni l'homme avec toute la puissance qu'il s'imagine avoir, ni la race qui agit d'une façon contraire à ce que nous devons considérer comme la loi divine ne peuvent échapper à leur influence. Ici, l'évidence du dessein prend un caractère tout nouveau, et cette intention se manifeste clairement dans toutes les opérations de ces lois depuis le temps où, comme le dit la théorie sémitique de la création, « la terre était sans forme et déserte

et la nuit couvrait la face de la terre. » A partir de cet état, la terre s'est graduellement refroidie et condensée, et la vie est apparue ; alors, depuis les temps primitifs, nous pouvons suivre l'évolution des organismes vivants, à partir de leurs formes les plus rudimentaires jusqu'à l'homme. Les toutes premières religions étaient politiques et très autoritaires, parce que l'homme était obligé de développer une certaine civilisation ; une caste dirigeante était donc nécessaire pour faire travailler les masses et les faire penser. Cette forme de religion se perfectionna dans le christianisme, progrès énorme sur les religions précédentes de cette branche de l'humanité, parce qu'elle abolissait les sacrifices sanglants et substituait l'eau sainte et le pain et le vin à la chair et au sang des sacrifices antiques. Elle dut sa supériorité aux religions magiques anciennes et à la connaissance des Ecritures sémitiques. Mais les caractéristiques raciales des Grecs et des Romains étaient si complètement différentes, que l'acception pleine et entière de la science sémitique était impossible à la race méditerranéenne. C'est donc bien dans les grandes religions orientales qu'il nous faut chercher l'origine des sciences morales et sociales, mais, de même que les dolichocéphales étaient différents des brachycéphales, de même les religions de ces races-ci étaient différentes des religions magiques de

ces races-là, bien que la magie ait joué un certain rôle dans les religions d'autrefois des brachycéphales. C'est à ces religions que la plèbe, la classe esclave, dut d'obtenir ses premiers privilèges. L'objet des religions des dolichocéphales paraît avoir été de les conserver dans une stricte sujétion et de les contraindre à travailler pour leurs maîtres. A Babylone, les esclaves se révoltèrent contre la continuité de leurs jours de travail. C'était l'équivalent de nos grèves modernes. Ils furent réprimés, mais on leur accorda un jour de repos, et cette concession fut naturellement sanctionnée par les prêtres et devint une ordonnance religieuse. Mais les sémites, lorsqu'ils donnèrent leur théorie de la création, représentèrent le Créateur se reposant le septième pour. Le Seigneur bénit donc le septième jour et le consacra. C'est pourquoi le sabbat devint un rite religieux dans les sociétés sémites et chrétiennes. Un fait dans toutes ces anciennes religions est digne de remarque. Tous les dogmes sont dits « paroles de Dieu ; » mais l'évolution nous apprend que Dieu ne parla jamais à l'homme d'autre façon qu'il s'adresse à la plante ou à l'animal.

Dans les religions plus anciennes, le prêtre était le représentant de Dieu sur la terre, et ses paroles étaient « paroles de Dieu. » Cette croyance nous semble puérile, mais les races anciennes la

reconnaissaient formellement. Nous savons que l'homme a toujours adoré la puissance à laquelle il devait son existence, mais la conception de cette puissance a varié dans chaque race et dans chaque religion. En fait, l'homme s'est toujours adoré lui-même. Il a personnifié tous ses propres attributs et a adoré leurs représentations comme des dieux distincts. Ce n'est que longtemps après que le sentiment de l'unité se fit jour à travers ce polythéisme, pour faire naître l'adoration de Dieu un et tout-puissant. Généralement l'homme a toujours porté ses regards en arrière, pour chercher l'homme parfait comme Dieu. Il a déifié même des hommes vivants et les a crus engendrés par Dieu. Ce n'est que dans les grandes religions orientales que l'homme a commencé à regarder en avant, au lieu de viser toujours en arrière. Il appela sa race la race céleste, « la race favorisée, » mais sans la considérer la représentante de Dieu. Il a honoré ou adoré un individu. Le bouddhiste cherche un nouvel avatar de son dieu ; les Juifs attendent la venue du Messie, mais généralement l'homme a toujours cherché l'homme parfait comme dieu. Par l'évolution, nous considérons l'homme sans beaucoup d'importance, malgré la haute opinion qu'il a de lui-même, le roi et l'ouvrier non plus ; d'ailleurs, le roi est justiciable des mêmes lois, comme le plus humble de ses sujets, et aussi soumis aux conséquences de l'abus

des plaisirs. Les deux meurent et sont vite oubliés.

Dans le passé, c'est la race entière qui représente Dieu, et l'œuvre de la race a été de se développer elle-même le plus possible, sans égard aux autres races. Mais notre science, en amenant toutes nos races à s'allier ensemble, a changé tout cela, et nous cherchons maintenant l'homme parfait, non pas pour notre race, mais pour une race future qui héritera de ce qu'il y a de meilleur, non seulement dans notre race, mais dans toutes les autres, et nous devons nous consacrer à l'évolution de cette race, contre notre gré, convenable ou non que cela nous paraisse. Notre race ne peut pas être la race parfaite, mais elle est peut-être la première à former quelque conception d'une race parfaite et, quoique insuffisante, cette conception peut faire qu'elle élève notre race au-dessus du niveau de toute autre race plus ancienne et nous donne une raison et un but dans la vie.

Si nous examinons les conceptions plus anciennes de la divinité, nous comprenons leur naïveté. Sans remonter au sauvage primitif, nous bornerons nos remarques aux deux grandes races des temps modernes : les races sémitique et méditerranéenne. Les Grecs représentèrent Zeus le créateur, comme un grand homme supérieur, habitant le mont Olympe et tenant dans

ses mains la foudre. Dans la Bible, Jéhovah est représenté comme un homme de stature ordinaire, mais dans la Kabbale, le grand prince des témoins décrit ainsi la grandeur de Jéhovah : de la base au sommet de la capitale, il y a cent dix-huit fois dix mille milles. Sa hauteur est de cent trente-six fois mille milles. De la main droite de Jéhovah jusqu'à sa main gauche, il y a soixante-six fois dix mille milles. Son crâne en a trois fois dix mille en long et en large. Sa couronne, sur sa tête, a soixante fois dix mille milles. Les semelles du Roi des rois ont trente mille milles. Depuis ses talons jusqu'à ses genoux, il y a dix-neuf fois dix mille milles. Depuis ses genoux, jusqu'aux hanches on compte douze fois dix mille milles et encore quatre milles. Depuis ses hanches jusqu'au cou, il y vingt-quatre fois dix mille milles. Telle est la grandeur du Roi des rois, du maître du monde[1]. »

Les races plus vieilles, même les sémites, n'ont pas encore conçu l'idée de l'espace illimité, et cette estimation de la grandeur de la divinité est peut-être l'essai qu'elles firent de s'imaginer Dieu comme remplissant tout l'espace ; mais plus nous entrons dans les détails, et plus cette croyance paraît enfantine ; il ne faut donc pas nous étonner si les juifs instruits d'une façon moderne

1. *From the Schiur Koman*, cité dans *Meir, roman des Mœurs juives*, par Elise Orzeszko, p. 161.

n'acceptent pas l'appréciation de la Kabbale, au sujet de la dimension de Jéhovah, mais admettent seulement que Dieu est un esprit et que ceux qui l'adorent doivent l'adorer avec leur esprit et leur foi.

L'idée de représenter Dieu par des statues et des emblèmes est également puérile et absurde. L'exemple du bouddhisme est familier à tous. A coup sûr, rien n'est opposé à l'enseignement de Bouddha, comme l'adoration dont les masses entourent ses images. L'empereur Si-Tzong, au XVIe siècle, était obligé de combattre de semblables abus, en défendant l'érection des images de Confucius dans les temples élevés à sa mémoire[1]. Dans ces cas, comme dans celui des Romains, nous voyons que les peuples étaient trop ignorants et trop puérils pour comprendre les leçons que cherchaient à leur enseigner les grands philosophes; ainsi les vrais enseignements de Jésus ont été submergés sous une masse de croyances superstitieuses, soigneusement transmises de race en race par les mères et les éducateurs de la jeunesse. Il semble que le besoin d'un changement radical dans les méthodes d'enseignement ne peut être mieux prouvé que par une étude des opinions courantes et le mode par lequel elles ont été et sont encore propagées.

1. *Origine and Growth of the conception of God*, Comte Goblet d'Alviella, note p. 119, *Hibbert, Lectures*, 1891.

La seule raison de cette croyance est le désir qu'a l'homme de se glorifier, soit aux dépens d'autres hommes ou d'autres organismes. L'homme a prôné cette idée qu'il était d'un « ordre un peu moins élevé que les anges ; »il n'a pourtant aucune idée de pareils êtres, et même, étant donnée cette connaissance, le fait que les anges sont immortels exclurait toute idée de rapprochement avec eux. L'homme est fait du limon de la terre, il appartient à la terre, il est terrestre enfin, et la seule chose qui le distingue de l'animal est uniquement la supériorité de ses qualités mentales. L'évolution démontre suffisamment, clairement, comment il acquit ces attributs supérieurs. Physiquement il est encore un animal et restera toujours ainsi. Aucun sophisme, aucune apologétique n'y changeront rien. Sa vie sur terre est longue encore, comparée à certains autres organismes, et son travail est strictement confiné à cette terre. Le monde ici-bas est d'ailleurs assez beau pour mériter notre étude et notre attention empressées.

Si les races plus anciennes ont méconnu cette grande vérité, il est inutile de leur prodiguer des outrages et de jeter sur eux le ridicule. Ce serait agir comme avec un enfant qui n'aurait pas les mêmes connaissances que ses parents. Nous savons que la science vient à l'enfant, à mesure qu'il avance en âge ; les races anciennes mûrirent

à un point comparable à certaine période de la vie de l'enfant. Plus la race est jeune, et plus elle approche de l'âge de la maturité dans l'espèce. Mais, pour nous, il est absolument néfaste de nous laisser influencer par les imaginations puériles du passé.

Nous avons vu que le sauvage même, comme l'animal, lorsque la race parvient à un certain âge développe une connaissance d'elle-même et incorpore ces notions dans sa religion. Les écritures sacrées des races qui ont laissé des documents consistent dans l'histoire et la science de la race. Quant aux races plus primitives qui ne savaient pas écrire, elles donnèrent à leur science la forme de sages maximes et de proverbes, et leur histoire est plus ou moins fabuleuse. Grâce à de récentes découvertes archéologiques, il nous est possible, aujourd'hui, d'écrire une histoire de la période qu'on appelle l'âge historique; nous avons écrit sur elle des rapports plus ou moins complets qui seront approximativement exacts, mais nous ne pouvons le faire que le jour où nous comprendrons bien la science de cette époque, et il faut nous abstenir d'attribuer au peuple de cette époque la connaissance qui est due à l'expansion de la science.

Les écrivains des anciennes races ne trouvent digne d'attention que leur race. Ils n'accordent d'étude qu'à l'histoire de cette race. La race

méditerranéenne reconnut les juifs le jour où ils acceptèrent la théorie de la création des sémites. Dans leurs histoires, ils suivirent l'histoire de la Bible jusqu'au déluge dont datait la dispersion des fils de Noé et la séparation des races. Le déluge est donc le point de départ de l'histoire chrétienne. Notre histoire remonte à l'apparition du premier organisme vivant, et lorsqu'elle sera écrite, elle embrassera non seulement l'histoire de la vie de toutes les races humaines dont nous connaissons quelque chose, mais encore l'histoire de races inconnues, sur lesquelles nous renseigneront les restes que l'on a découverts dans diverses parties du monde, et l'histoire des animaux, des plantes et de tous les êtres organisés.

Il est clair que l'on ne peut écrire véridiquement ces histoires, sans libérer nos esprits de toutes les croyances puériles que nous ont léguées les races primitives et que nous a transmises l'enseignement de nos mères et des écoles. Il faut bien nous représenter que nous appartenons à cette terre, que notre temps est court ici-bas, et que notre devoir n'est pas seulement de travailler pour nous mais pour l'humanité. Si puériles qu'aient été ces races, nous leur devons pourtant les dates de notre savoir actuel, car de même que nous pouvons faire remonter toutes nos croyances religieuses, nos supersti-

tions et nos préjugés, d'un certain point de départ dans un passé lointain, jusqu'à ce que nous arrivions au sauvage primitif — et je pourrais même dire à l'animal grégaire — de même nous pouvons semblablement faire remonter jusqu'à ce dernier toute l'histoire, toute la science tout ce qui a contribué à élever l'homme de sa condition sauvage à l'état actuel. L'astrologie des anciens est l'ancêtre direct de l'astronomie moderne, comme l'alchimie est celle de la chimie. Et de même que celles-ci sont devenues exactes, à mesure qu'ont été éliminées les superstitions des races puériles, de même la religion doit être débarrassée des croyances superstitieuses, avant de pouvoir être regardée comme vraie.

On a dit que l'homme avait besoin de stimulant pour travailler, et que celui-ci fera défaut si nous détruisons la propriété. Cela est absurde, et s'il y avait là dedans un semblant de vérité, l'avenir de l'humanité serait déplorable. La propriété, comme je l'ai toujours dit, a considérablement augmenté, du fait des découvertes et des inventions scientifiques. Notre science est encore en pleine jeunesse, et notre race continuera à faire de nouvelles découvertes pendant de nombreux siècles encore, peut-être mille ou quinze cents ans, tandis que nous coordonnons notre science et édifions notre religion. Nous pouvons attendre de la race japo-

naise, qu'une fois qu'elle aura appris et digéré notre science, elle se lance dans la voie de la découverte et sera suivie par d'autres races qui, lorsqu'elles surgiront, continueront à ajouter à la science humaine. Nous entrevoyons ici l'objet pour lequel notre race a travaillé en commun avec toutes les races passées et à venir et doit encore continuer à travailler, que nous le voulions ou non.

Les races plus anciennes travaillaient pour leurs races, et elles « typifiaient » leurs races, en déifiant quelque homme et en l'adorant. Les prétentions des papes et des autres représentants de la divinité sont donc justifiées par les anciennes croyances de la race. Pour nous, un homme ne peut représenter Dieu. Notre race n'est pas parfaite et ne pourra jamais arriver à la perfection, mais une race surgira qui bâtira la science sur les fondements de notre science, une fois celle-ci achevée, et qui sera aussi parfaite que possible physiquement, mentalement et intellectuellement. Ce qu'elle sera, nous ne pouvons le dire. Chacun de nous, sans doute, peut se former quelque opinion dans son propre esprit, et c'est d'une telle opinion, se formant dans l'esprit racial, qu'est venu le Dieu idéal de la race. Car l'homme a toujours adoré et adorera toujours Dieu sous l'image humaine. Autrefois l'homme a divinisé un individu auquel il a

attribué toutes les plus excellentes qualités. Or nous savons qu'aucun homme ne peut représenter la race comme type ; donc c'est la race et non l'individu qui représente Dieu en tout temps ; mais la parfaite conception de Dieu peut venir seulement lorsque l'homme est parfait lui-même. Si nous étudions la vie des grands hommes du passé, nous pouvons voir comment ils sont loin de notre idéal de l'homme accompli. Cet homme ne peut exister, ni dans les races d'aujourd'hui, ni dans celles qui viendront. De même que des millions de races ont vécu et sont mortes, tandis que l'homme n'est pas encore à l'adolescence, de même des milliers de races vivront et mourront avant qu'il atteigne sa maturité.

CHAPITRE XX

Les Lois de la Nature.

Le vaste changement qui a eu lieu dans le monde depuis le dernier siècle a été si lent et si graduel qu'il a passé presque inaperçu et à peine remarqué. Il nous a surpris doucement comme un « voleur dans la nuit, » et nous vivons maintenant sous un nouveau ciel et sur une nouvelle terre, car les anciens ont disparu. C'est sans doute parce que le changement s'est si profondément produit en nous-mêmes qu'il a été si peu compris. Nous n'avons pas encore appris à nous examiner nous-mêmes au point de vue critique. En général, nous poursuivons toujours la vieille désillusion qui fut le principe dirigeant des études de l'homme. Nous nous glorifions aux dépens d'autrui, et nous remercions Dieu de ne pas être comme d'autres ou comme « ce publicain. » Nous n'avons pas encore appris la leçon d'humilité que les grands maîtres ont cherché

à nous enseigner. Nous faisons peu attention au commandement : « Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugé; car comme vous aurez jugé, ainsi vous serez jugé, et avec la mesure avec laquelle vous mesurez, vous serez mesuré également. » — ... Lorsque nous voyageons à l'étranger, ce n'est pas autant pour apprendre ce qui est bon, que pour condamner ce qui nous semble différent des choses que nous sommes habitués à voir dans notre propre pays. Nous oublions que le mal existe autant chez nous qu'en dehors, et que c'est la preuve de l'imperfection plus ou moins grande de nos guides moraux et sociaux. Il nous faut arracher la poutre qui est dans notre œil « avant de voir pour retirer la paille qui est dans l'œil de notre frère. » Purifions-nous donc avant de condamner les autres, et s'il y a des maux qui sont dans notre pays, reconnaissons qu'ils sont dus autant aux religions et aux lois, tout comme ceux que nous remarquons ailleurs sont dus à celles de ces autres pays. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni un arbre mauvais porter de bons fruits. Tout arbre qui ne porte donc pas de bons fruits sera mis à bas et jeté au feu. Notre premier devoir est donc de faire notre propre critique et non celle des autres, et lorsque nous aurons éliminé ce qui est défectueux dans notre pays, nous pourrons, s'il est nécessaire, convier

les autres pays à nous suivre. L'étude de l'évolution nous apprend que nous sommes tous, individuellement et collectivement, responsables des maux de notre pays, et que ceux-ci sont dus aux lois qui nous influent de fâcheuse manière.

Ces lois sont basées sur une religion formulée depuis quinze à dix-huit siècles et d'après ce que l'on croyait alors scientifiquement vrai. Nous pouvons, je l'ai dit, faire remonter toutes les croyances religieuses et scientifiques des races primitives, et tant que les dogmes du culte sont imbus de superstitions et la science rudimentaire et naïve, il n'y a aucune raison pour que nous nous efforcions d'amener notre religion et nos lois en conformité avec les lois de Dieu, comme notre science moderne nous permet de les comprendre. La théorie de l'évolution diffère en principe des théories plus vieilles de la création, en ce qu'elle est destinée à expliquer les vastes changements qui se sont opérés dans les organismes, depuis l'apparition de la vie sur la terre jusqu'à notre propre race, tandis que les légendes antiques de la création expliquaient seulement l'origine et le développement de la race particulière qui formula ou adopta la théorie sur laquelle elle établissait sa religion. L'évolution nous enseigne que le pouvoir causal n'a pas changé et ne peut changer, et que c'est sur l'observation des lois de la nature, autant qu'il était permis

à l'homme de les comprendre, que l'homme de chaque race basa sa conception de la divinité. Nous ne pouvons pas davantage nous représenter Dieu comme un homme, si grand qu'il soit. Il nous est impossible, en somme, de le personnifier sous aucune forme ni de le situer en aucun lieu particulier. Nous le connaissons seulement d'après ses lois, et comme notre science de ces lois nous permet de comprendre leur portée mieux que les législateurs des races plus vieilles, notre devoir semble donc être d'abroger l'ancien code et d'en instituer un nouveau qui soit en harmonie avec notre plus grand savoir. La révolution serait grande, comparable, certes, aux transformations rapportées par l'histoire, au changement du globe passant de l'état gazeux à l'état de corps solide, au progrès des organismes unicellulaires ou animaux articulés, au changement des reptiles en monotrèmes, de là en marsupiaux, puis en mammifères et finalement en hommes. Une revue de ces métamorphoses nous fait voir, non moins que celle des variations de la religion et de la science, que le progrès a toujours été d'un point inférieur à un point supérieur. C'est par une revue comme celle-ci que nous pouvons comprendre la grandeur, l'homogénéité puissante de ces lois naturelles. Toutes les révolutions importantes se sont accomplies par ces lois, et il n'y a pas bien longtemps que l'homme a

acquis le pouvoir d'influencer l'évolution. Et si notre race court aujourd'hui à ce que nous appelons un « suicide de la race » (race-suicide), c'est parce que notre religion et notre code actuels sont d'un esprit contraire aux lois divines, encore plus que ne le sont ceux des autres pays.

Les lois de Dieu sont éternelles, universelles, immuables, inexorables. L'astronomie nous met à même de comprendre les lois de la gravitation des forces centrifuges et centripètes et nous apprend qu'elles s'appliquent à d'autres corps encore que notre terre. La géologie nous instruit sur la stratification des roches et la formation de la terre, et l'analyse spectrale démontre que le soleil et les autres corps de tout le système sont composés des mêmes matières que la terre. La chimie nous renseigne sur la nature de la matière, formule les lois de la cohésion, d'adhésion, d'attraction et de répulsion, et nous savons que la lumière, la chaleur et l'électricité sont des formes de mouvement convertibles réciproquement. Notre science nous donne une connaissance de ces lois, bien plus vaste que celle que possédèrent jamais les fondateurs du christianisme ou d'autres religions anciennes. C'est cette connaissance qui a rendu insoutenable l'enseignement des anciennes sciences, et même puéril et ridicule, car il est absurde de vouloir ajouter foi à ce que nos pères croyaient, il y a

cent ans même. Mais pour nous, nous ne pouvons formuler aucune opinion sur le caractère de notre nouvelle religion, avant d'avoir coordonné notre science. Nous pouvons seulement nous imaginer que notre science est la base de notre religion raciale, et il n'est pas bon, certes, que cette religion soit trop rapidement formulée. C'est la leçon que nous donne le mahométisme. Jusqu'ici nous avons prouvé que les religions anciennes sont enfantines et absurdes et nous avons, après bien des siècles de révoltes, déblayé la place pour construire la nouvelle religion sur une base plus ferme qu'aucune de ces religions dont la magie était le soutien, c'est-à-dire l'art de contraindre ou de flatter la divinité.

Or nous savons assez maintenant pour affirmer que l'homme n'a aucune influence sur la divinité. L'homme ne peut même pas pécher contre Dieu, pas plus que l'animal, et c'est pourquoi nous pourrions reléguer le dogme déprimant du péché originel parmi les superstitions discréditées. La seule chose que peut faire l'homme, et il le fait souvent, c'est de pécher contre lui-même, contre sa nature, contre ce qui est droit et honnête ; il pèche ainsi en continuant de croire à une religion que la science lui dit être fausse. Et lorsqu'il pèche contre lui-même, cela se répercute sur son pays, sur sa race et sur l'humatité tout entière. Car

c'est l'humanité qui représente la divinité et non un simple humain, si bon et si élevé qu'il ait été. Les races plus anciennes qui ne connaissaient rien des autres races expliquaient leur apparition sur terre par leur théorie de la création, et celle-ci définissait le commencement des choses, de manière à les satisfaire. Quand la race avait parcouru sa carrière et s'éteignait, ils pensaient que la fin du monde était venue. Pourtant, des milliers de races ont disparu avant que les religions courantes aient été formulées, et il en mourra d'autres encore avant que l'homme ait atteint son développement maximum, en tant qu'organisme intellectuel, et qu'il ait acquis une puissance supérieure de contrôle sur les forces de la nature. Car chaque progrès fait dans la science tend à nous montrer qu'il y a toujours plus à apprendre et que nous sommes bien ignorants.

Je puis prendre comme exemple l'électricité. Les races primitives avaient observé l'éclair et autres phénomènes électriques, il y a des milliers d'années; ils commencèrent par les diviniser et les adorer, puis ils firent de l'éclair l'instrument de destruction d'un dieu plus puissant. Dans la dernière génération, les mères superstitieuses racontaient à leurs enfants, quand ils commençaient à remarquer le tonnerre et demandaient naturellement : « Qu'est-ce que cela? » que

c'était la voix de Dieu, irrité de la méchanceté des hommes. Il y a bien des femmes encore qui abusent leurs enfants ainsi, bien que nous utilisions cette force pour éclairer, chauffer et de bien d'autres façons encore. Nous ne connaissons pas encore l'électricité, mais nous la rangeons dans la même catégorie que la chaleur et la lumière, comme ces formes de mouvement et d'énergie convertibles réciproquement. Il existe encore d'autres phénomènes que nous ne pouvons comprendre, mais l'explication enfantine qu'on en donne est inacceptable pour nous. « La plus importante puissance dans l'hygiène mentale est l'action de l'esprit sur l'esprit. Je ne prétends pas que cela ait lieu en dehors du cerveau, des sens ou de la présence corporelle de la personne qui agit ou sur laquelle on agit. Jusqu'à maintenant nous n'avons pas de preuves scientifiques de l'action mentale d'une personne sur une autre qui est éloignée d'elle, de la télépathie ou transmission de la volonté sans aucune présence corporelle. Mais c'est un fait reconnu de tout le monde, en psychologie, qu'un être humain peut influencer en bien ou en mal d'autres personnes par sa puissance d'esprit ou des motifs de sympathie, d'antipathie ou de volonté propre[1]. »

1. *The Hygiene of mind*, T.-S. Clouston, M. D. F. R. J. S., p. 37.

Cela suggérerait qu'il y a une force qui produit des phénomènes pareils à ceux sur lesquels les races anciennes basaient leurs croyances dans les esprits, les revenants, etc., et qui formaient les fondements de leur foi dans l'occultisme et la magie[1]. Il est possible qu'il y ait un groupe de forces plus subtiles que les forces physiques, mais tout aussi puissantes, qui contribuent à maintenir l'ordre de l'univers et assurer la progression régulière qui, d'après la théorie de l'évolution, produit les résultats que nous constatons maintenant. Il y a un siècle à peine que l'homme a entrepris l'étude scientifique de l'électricité, et la vie et l'esprit de l'homme sont encore examinés du même point de vue que les races barbares et sauvages. Notre science traite presque entièrement la matière, et il est possible qu'elle devienne exacte en ce qui concerne la matière, tandis que les autres attributs de l'humanité — vie et esprit — demandent encore à être étudiés de la même façon scientifique.

« Le problème de la nature de la matière et de la force est un de ceux qui ont le plus exercé la sagacité des savants et des philosophes. Sa solution complète a toujours échappé, parce qu'elle implique en réalité la connaissance

1. *The Anglo-Saxon*, p. 182.

inaccessible encore de la raison première des choses. Les recherches que nous exposerons ne sauraient donc permettre de résoudre entièrement cette grande question. Elles conduisent cependant à une conception de la matière et de l'énergie fort différente de celle qui a cours aujourd'hui[1]. »

La nouvelle idée de la matière ne nous intéresse pas pour l'instant. Nous savons déjà que lorsqu'un homme meurt, la matière dont son corps est composé retourne à la terre dont elle vint, et en cela l'homme ne diffère pas de la plante ou de l'animal. La putréfaction peut être retardée quelque temps par l'embaumement, la congélation, la clôture hermétique ou par quelque autre opération. D'ailleurs ce désir de certains potentats d'autrefois d'obtenir l'immortalité matérielle a permis de préserver des documents de valeur qui, sans ce sentiment, auraient été perdus sans doute. Mais cela ne signifie pas que l'homme soit supérieur aux autres organismes, par la Puissance qui l'a créé.

Les organismes vivants ne sont pas entièrements composés de matière. On attend de récentes recherches que des découvertes soient faites au sujet de l'origine de la vie ; on pourrait,

1. *L'Evolution de la matière*, Dr G. Le Bon, p. 9.

paraît-il, produire la vie dans sa forme la plus rudimentaire en faisant agir l'électricité sur certains sels. Une telle découverte reculerait la théorie de l'évolution au delà de limites plus anciennes encore, mais cela n'altérerait pas l'histoire de l'homme, à partir de la séparation de l'animal.

Pour le moment, nous ne savons rien du principe vital, et nous ne pouvons pas dire ce qui arrive quand il quitte le corps; mais nous pouvons être certains que ce qui se passe chez l'homme se passe, chez l'animal aussi, et comme rien ne se perd dans le monde matériel, nous pouvons conjecturer qu'il en est de même dans le monde vital.

Le troisième principe attribué à l'homme est l'esprit ou l'âme, ce qui constitue l'*ego*. C'est à lui que nous attribuons les phénomènes dont parle le docteur Clouston, et c'est pour le découvrir que le docteur Le Bon a cherché à connaître la grande cause première. On ne pourra pas d'ailleurs dénier à l'homme cette connaissance supérieure, lorsqu'il sera suffisamment instruit et éclairé pour l'apprécier.

Nous pouvons nous faire une idée des terribles calamités qui auraient pu se produire, si la race méditerranéenne avait connu les explosifs et l'emploi de l'électricité, même il y a un siècle. Quel usage audacieux en aurait-on fait contre ses

ennemis et peut-être contre soi-même? L'homme a donc bien reçu la science, à mesure qu'il était capable d'en faire un usage raisonnable.

Autrefois les races anciennes ont attribué toute science à un petit nombre d'hommes qu'ils divinisaient; ils donnaient à ces dieux toutes les qualités qu'ils estimaient dans leur propre race et s'en servaient comme de modèles à leur conduite. Lorsque Dieu était un sauvage altéré de sang, la race était cruelle et sauvage, et nous pouvons retrouver l'évolution de notre humanitarisme moderne dans l'évolution de la conception de Dieu. Mais pour nous, aucun homme ne peut représenter Dieu. Dans le passé il semble que l'organisme le plus avancé se rapprochait plus près de Dieu qu'aucune autre chose.

Il y a des époques où les reptiles, les monotrèmes et les marsupiaux ont été les créatures les plus supérieurement organisées sur cette terre. Bientôt après, le dernier de ceux-ci fut le mammifère homme, qui fut, depuis, le maître et seigneur de cette terre. La race plus jeune a de même supplanté toujours la plus vieille, de sorte que la jeune race était le représentant de Dieu sur la terre, pendant un certain temps. La croyance à la supériorité d'un seul homme, le surhomme ou *Uebersmensch*, n'est pas fondée, et il nous est impossible de conjecturer ce que sera

la race qui acquerra la science que nous rêvons. La coordination de notre science nous permettrait de nous comprendre nous-mêmes et peut-être aussi les races plus anciennes; mais qui peut dire comment sera la race finale, quand l'homme deviendra aussi parfait qu'il est possible à une créature organisée?

Nous ne savons pas encore si l'homme a ou n'a pas une âme à sauver. La croyance dans l'âme remonte au sauvage paléolithique, mais la science ne nous en dit rien. D'ailleurs c'est la seule raison que nous invoquons pour justifier notre foi en Dieu, car si la vue future de l'*ego* nous est cachée, c'est peut-être parce que nous ne sommes pas assez avancés pour faire de notre science un usage raisonnable, mais il n'y a pas de raison pour désespérer. Récemment, un écrivain américain disait très poliment que si Dieu nous avait donné une mère qui prît soin de nous à notre entrée dans le monde, c'était une garantie qu'il ne nous abandonnerait pas non plus dans la vie future, en admettant que ce soit sa volonté qu'il y ait une vie future[1].

Et si ce n'est pas sa volonté, avons-nous le droit de murmurer? Beaucoup de choses que l'on entend dire aux prêtres et à d'autres sur ce sujet respire fortement la croyance sauvage du

1. *The Anglo-Saxon*, p. 325.

pouvoir de l'homme à flatter et contraindre Dieu. Nous sommes dans ses mains pour agir suivant sa volonté. La plupart d'entre nous ne lui reprochera pas d'avoir permis que nous ayons une lueur de ce monde magnifique. Mieux vaudrait que nous lui montrions notre gratitude de la seule manière possible, c'est-à-dire en nous efforçant de remédier aux maux qui proviennent de l'ignorance, de l'ambition, de la cupidité et de l'égoïsme des hommes. Bien des fois on nous a prêché de servir Dieu, et ces avis nous venaient d'hommes qui ne pensaient qu'à se servir eux-mêmes. Or, il n'est qu'une seule manière de servir Dieu, c'est de servir l'humanité. La nouvelle religion est la religion de Jésus et des autres grands instituteurs moraux qui, depuis quelques mille ans, s'est vue supplantée par le culte du soleil et combien d'autres superstitions. Jésus a dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même. » Toute sa mission peut se résumer dans cette injonction d'aimer et de servir l'humanité.

CHAPITRE XXI

Les Classes privilégiées et le Peuple.

L'étude de l'évolution des races humaines nous conduit à cette conclusion, que nous passons par une période d'enfance qui dure plusieurs générations et pendant laquelle l'homme adopte la religion de la race où il est né ou d'une race plus développée avec laquelle elle est entrée en contact. Son premier effort est un effort purement physique pour s'établir lui-même; ensuite il commence à se développer intellectuellement. Cela dure un millier d'années environ, d'après ce que nous savons de la race alpine, du moins. A cette époque, les penseurs de la race commencent à apparaître, et en général le grand penseur n'est pas un propagandiste; il fournit simplement l'agitateur d'arguments contre certains dogmes de la religion. Nous regardons sans doute des hommes comme Bruno, Bacon, Descartes, comme les premiers critiques du christianisme,

mais les opinions qu'ils avancèrent en influencèrent d'autres qui furent aussi capables de pensées originales, sans arriver pourtant à faire naître de nouvelles croyances. Ils jugeaient simplement les différences entre les vieux dogmes et les nouveaux. Les grands penseurs furent des contemplateurs et non des hommes d'action. Pourtant ceux-ci étaient nécessaires pour la fondation des nouvelles sectes, et pour cela, ces derniers recouraient à des hommes sérieux et réfléchis, incapables peut-être de pensées originales, mais ayant des vues larges, en deça des limites de leurs sensations. C'est de tels hommes qui, à toutes les époques, ont attaqué d'abord l'ancienne religion et l'ont divisée en sectes ensuite. Quand un nombre de ces penseurs s'unit pour former une secte, les dogmes qu'ils professent se propagent par l'éducation, et la secte cesse alors de progresser.

Comme les enfants appartiennent à la classe de ceux qui ne pensent pas par eux-mêmes, la secte continue à vivre, opposée également à la religion originelle et aux nouvelles idées. L'étude de ces sectes est donc une étude de l'évolution graduelle de l'esprit de la race. A présent, bien que les savants aient passé beaucoup de temps à l'étude de la Grèce, nous n'avons pas encore appris le caractère de la religion des Grecs d'autrefois, et les formes variées de la religion en

Grèce, avant la formulation du christianisme, sont dans le même rapport pour la race que les protestants et les autres sectes de l'Europe occidentale le sont pour le christianisme. Il est très possible qu'une étude plus critique des anciennes religions de la race méditerranéenne amène à la découverte des races qui sont ses ancêtres et nous donne sur l'origine des croyances dans Thor, Woden et autres dieux scandinaves des aperçus qui jetteront quelque lumière sur les premiers habitants de l'Europe occidentale centrale ou sur les pays d'où vinrent les ancêtres de notre race.

Il ne faut pas croire que les penseurs d'une race soient tous des philosophes ou des inventeurs. Parmi cette catégorie, nous pouvons en incriminer certains, car, au moment où l'esprit d'une race est le plus actif, il parcourt tout le champ de la pensée possible, et il en est davantage qui sont portés à reculer qu'il n'y en a de disposés à marcher en avant. L'étude des lois de l'évolution tend à nous convaincre que rien n'arrive par hasard, toute chose étant prévue et stipulée et que toute l'énergie de la force conservatrice est désignée pour empêcher de se perdre ou d'être oublié tout ce qui peut servir à l'homme maintenant et dans l'avenir. Nous entendons souvent parler de l'art qui décline, de l'habileté des ouvriers qui se perd. Mais tout

cela se perd-t-il réellement? Les anciens tableaux ont plus de durée que les modernes, mais si nous retournions à l'usage des simples couleurs naturelles des anciens au lieu de nous servir des couleurs chimiques, parce qu'elles sont plus brillantes, nos peintures dureraient autant que celles des anciens maîtres. Lorsque tous les articles étaient faits à la main, les hommes pouvaient montrer plus d'habileté que maintenant pour certains métiers, mais cela ne veut pas dire que l'homme ait perdu sa dextérité manuelle. Il fabrique même des outils et des ouvrages d'art et d'ornementation plus fins qu'autrefois et qu'il n'était possible à ce moment-là.

Les penseurs d'une race représentent donc les meneurs dans un troupeau d'animaux grégaires, tandis que la grande masse ne demande qu'à être conduite; celle-ci est comme une réunion de brebis qui a besoin d'un berger. La plupart suivent aussi facilement un penseur imparfait qu'un philosophe qui est dans le vrai. Ils ne s'instruisent que lorsqu'ils sont jeunes, mais ce qu'ils apprennent, ils le savent bien. Ils sont très sérieux et sincères dans leurs opinions, repoussant d'ailleurs toute idée nouvelle. Ils n'ont ni ambition, ni désir de gouverner; ils sont sobres, patients, abstinents. Exacts dans les devoirs de leur religion, ils ne mettent jamais en doute aucun de ses dogmes. Bref, ils sont d'excellentes gens,

et c'est pourquoi ils ont été opprimés par les ambitieux, les prêtres, les rois et les seigneurs, à toutes les époques et dans toutes les races. Ce sont les intellectuels de la race qui se sont faits rois et prêtres, ont formulé des religions et des codes, qui établirent leur autorité et instruisirent le peuple qu'ils exploitaient. Mais si nous examinons l'humanité à un point de vue critique, nous voyons que l'homme n'est pas aussi mauvais que les prêtres l'ont prétendu, et que sur ce sujet leur témoignage est intéressé et sans valeur. Quand un prêtre bien gras et bien vêtu nous parle de la méchanceté des hommes, nous ne sommes pas éloignés de le citer lui-même comme un exemple de leur malfaisance. Car tous les maux qui existent actuellement ont été causés par l'égoïsme, l'avidité et l'arrogance de cette classe intolérante qui, dans toutes les races, s'est érigée en classe gouvernante.

Dans les anciens mouvements religieux, cette caste était traitée sommairement. Ils avaient fait leur œuvre et on ne leur demandait rien de plus. Elle avait élevé à un plus haut degré dans l'échelle de la civilisation la masse bonne, industrieuse et patiente, mais aujourd'hui elle est devenue trop vieille pour l'œuvre nouvelle. C'est pourquoi elle fut remplacée par une nouvelle caste, avec ses lois, ses généraux et ses prêtres. Mais maintenant la masse a fait preuve d'un

certain pouvoir d'autonomie et commence à comprendre que c'est elle et non le clergé ou le roi qui est responsable des maux. Le cri de « Liberté, Egalité, Fraternité » résume toute cette idée. Or il est évident, aux yeux de tout homme raisonnable, du moins, qu'il ne peut y avoir de liberté et d'égalité dans une race qui est divisée en deux castes : une gouvernant et l'autre gouvernée ; nous en venons à cette conclusion que le changement religieux qui a lieu actuellement en Europe est d'un caractère tout différent de toutes les transformations qui ont eu lieu semblablement dans le passé.

L'homme commence à se comprendre suffisamment pour développer cette puissance de domination personnelle et de discipline morale dont on trouve les premières preuves chez les Chinois, les Hindous, les Sémites et les autres races brachycéphales. La Bible expose à chaque instant cette idée que l'homme est responsable de son état malheureux, et en dehors de tout ce que nous devons à nos races ancestrales, je crois, pour ma part, que c'est à la Bible que nous devons d'être ce que nous sommes. Tout l'esprit de la Bible est entièrement opposé à celui du christianisme romain, et les fondateurs politiques de la religion le savaient bien, car c'est pour cela que l'Eglise a réclamé le droit unique d'interpréter les Ecritures. Ce fut contre

le dogme de l'infaillibilité du pape que commença la première lutte de la jeune race et de l'ancienne race. L'homme « alpin » avait affirmé son droit d'interpréter à sa manière les Ecritures. Cette révolte contre l'autorité de l'Eglise eut pour conséquence la déification du livre lui-même. On déclara que la Bible avait été écrite de la main de Dieu, et cela prouve bien combien l'homme était près du sauvage encore, quand il divinisait ainsi tout ce qu'il ne comprenait pas. Beaucoup de nouvelles sectes qui continuèrent à s'intituler chrétiennes revendiquèrent la succession apostolique, basant leur prétention de connaître Jésus et ses disciples, sur ce qui est contenu dans le Nouveau Testament, mais ainsi que le dit le Dr Werlé : « Nous ne pouvons pas, sur la base de ses sources anciennes, écrire aucune biographie, aucune « Vie de Jésus, » parce que, dans les Evangiles synoptiques, nous n'avons que la tradition et non l'histoire, et en dehors, il n'y a aucun document contemporain qui puisse nous servir de ligne de conduite. Pour nous qui nous sommes rassasiés de christologie, plus nous engageons Jésus dans la tradition, plus la théologie dogmatique doit céder; nous voyons un homme qui, plus qu'aucun autre, par sa parole claire nous fait comprendre la parole de Dieu et nous sert de guide dans les difficultés et les luttes de notre époque; il est l'ami dévoué

qui soulagera nos infortunes[1]. » Tous ces fondateurs de sectes qui ont la prétention de parler au nom de Jésus et de ses disciples, ne connaissent pas plus son histoire que les fondateurs de la religion de la race méditerranéenne, et si le Christ pouvait descendre sur terre de nouveau, il trouverait ici-bas la même méchanceté affinée qu'il dénonçait il y a deux mille ans.

Cette prétention à juger les choses à notre point de vue est la caractéristique de notre race. Ainsi que bien d'autres qualités, on peut retrouver son origine dans des races plus anciennes, mais c'est chez nous qu'elle est la plus forte. Ce n'est pas pour rien, d'ailleurs, que ce droit est revendiqué. Il prouve le sentiment et la conscience que nous avons de notre responsabilité et de nos devoirs, et l'histoire des huit cents dernières années montre que ce sentiment s'est répandu de classe en classe jusqu'à ceux mêmes dont les pensées sont confinées dans le cercle de leurs sensations et qui ont réclamé bien haut le droit d'exercer un contrôle sur la législation de leur pays. Les femmes elles-mêmes demandent la franchise à grands cris. J'ai déjà parlé du « self control » du Japonais et du parti jeune-turc; il n'y a pas que notre race pour posséder cette

1. *The Sources of our Knowledge of the Life of Jesus*, Paul Werlé, traduit par Edward Loumis, M. A., p. 163.

qualité qui formera un jour un des principaux attributs de l'homme des races futures. Les femmes, dans ces races orientales, n'ont guère pris de part active dans le mouvement. Il se peut que la race japonaise, représentant seulement la race mongolienne de l'espèce, soit quelque peu moins avancée à cet égard que notre race mélangée qui semble représenter toutes les anciennes branches dans lesquelles l'humanité a été divisée. D'ailleurs il est bien tôt pour formuler quelque opinion certaine à ce propos. La race japonaise est jeune et loin d'être complètement développée, et pas plus que notre propre race, elle n'a encore été étudiée au point de vue évolutionniste.

L'histoire de notre race n'a pas encore été écrite, car je ne considère pas que le nombre des rois qui ont régné et les récits des batailles qu'ils ont livrées nous apprennent quelque chose de l'évolution du caractère de notre race. Nous savons seulement que les rois n'ont pas beaucoup changé. Ils représentent encore les époques barbares et réclament pour eux tout le pouvoir que le peuple est disposé à leur accorder. Dans les pays où le monarque est encore un despote, le peuple est dans sa phase « d'enfance. » Dans ceux où le souverain n'est qu'un agent enregistrant la volonté du peuple, il est plus avancé quoique non mûr encore.

C'est seulement dans les républiques démocratiques que le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple est possible ; cette forme de constitution politique est symbolisée par la devise : « Liberté, Egalité, Fraternité, » et elle n'est praticable que si les lois romaines, créant des castes, sont remplacées par des lois en harmonie avec celles de la nature. Il est absurde de tuer le roi, sans tuer ses lois. Quand tout cela sera accompli, alors, et alors seulement, les hommes et les femmes de notre race seront mûrs et formeront une race comparable aux Grecs, aux Romains, aux Chinois et à toutes celles qui ont achevé leur croissance. Et il n'est pas nécessaire comme autrefois de massacrer les rois, les prêtres et les nobles pour faire place à l'avènement d'une nouvelle classe dirigeante.

La richesse du monde est beaucoup plus grande qu'autrefois. Si le gouvernement d'un pays se résout à nationaliser ou municipaliser la propriété, comme il pourrait arriver, il pourra très bien octroyer aux rois, seigneurs et autres propriétaires, assez de fortune pour leur permettre de vivre selon leurs moyens habituels. Il faut bien nous figurer que les détenteurs actuels de la propriété ne sont pas responsables de l'état de choses. Celui-ci est venu naturellement sous l'action des lois romaines forgées justement par la race méditerranéenne, car c'est par leur opé-

ration qu'elle atteignit son plus grand développement.

Pour le moment, notre race a le devoir d'instituer un code qui l'aide à réaliser ses aspirations, et comme il est probable que la fortune augmente avec le progrès de la science, il serait suffisant de garantir aux propriétaires d'aujourd'hui la continuation de leurs revenus. Les propriétaires prétendent fixer le type du raffinement de la civilisation, et certains le font en effet. Nous ne pouvons pas nous permettre de supprimer ce bon exemple destiné à encourager les autres dans la même voie et, comme ceux qui s'adonnent à l'intempérance et à la débauche disparaîtront dans une génération ou deux, nous pouvons toujours avoir confiance dans les lois naturelles, pour nous aider à accomplir le projet que nous formons d'élever le niveau des classes inférieures. Nous qui appartenons à la génération actuelle, nous ne pouvons pas frustrer la génération qui vient. Chaque génération a toujours eu et a toujours le droit d'abroger une loi ou les lois transmises par une génération précédente, mais notre race n'est pas une race impulsive et excitable comme les Romains d'il y a mille ans. A présent la France marche d'un pas ferme et régulier vers la pure démocratie. Mais c'est peut-être en Australie et en Nouvelle-Zélande que le progrès le plus considérable a été

accompli. Là, plus que partout ailleurs, la loi romaine a été profondément modifiée et là, comme dans tous les pays de langue anglaise, le sentiment non-conformiste domine. La puissance des sectes appelées chrétiennes est encore grande, et le puritanisme ou plutôt ce qu'on appelle la « Mid Victoria Prudery » est sur le point de se transformer radicalement. L'Espagne et l'Italie marchent apparemment dans la même voie que la France, et il est probable qu'avant peu ces pays proclameront la République. Le vieil esprit romain demeure toujours puissant, et toute tentative pour forcer le peuple avant que l'éducation l'ait préparé aurait pour résultat de provoquer des actes de barbarie semblables à ceux qui suivirent la proclamation de la première République en France. Il faut espérer qu'une génération viendra encore avant que se produise aucune action décidée. Dans les Républiques sud-américaines, le vieil esprit romain persiste encore fortement; leur président est un autocrate amovible seulement par la révolution, et leur Eglise est très puissante. Mais l'immigration les conduira au même sort que les Etats-Unis. A Mexico, l'Eglise a été destituée, et l'éducation laïcisée. S'il y a quelque violence en France et dans les pays autres que ceux dont il a été parlé, elle sera provoquée par l'obstination entêtée des classes privilégiées à résister à tout accom-

modement raisonnable et non par le peuple. Dans tous ces pays la grande masse du peuple désire souscrire à la décision de la majorité loyalement exprimée par l'urne du vote et d'après les revendications modérées du peuple exprimées impérieusement par les partis ouvriers d'Angleterre, d'Australie et de Nouvelle-Zélande ; et partout où les partis ouvriers se sont formés à part des socialistes, nous pouvons prévoir que les lois seront peu à peu réformées dans le sens désiré. Ces partis savent parfaitement que n'importe quel changement dans les lois présentes, si petit qu'il semble, est un acheminement vers une réforme plus importante. Le parti ouvrier diffère en cela du parti socialiste qui réclame des réformes drastiques et refuse toute mesure particulière. Cette attitude des socialistes les rend dangereux. Ils sont en effet trop impatients, trop enfantins même et aucunement scientifiques. Car la science est exacte. C'est parce que les partis ouvriers sont raisonnables, modérés et patients qu'ils représentent le caractère de la race alpine mieux qu'aucun autre parti, et tous ces traits n'offrent de garantie que si les classes privilégiées et le peuple viennent à conclure un arrangement, les promesses seront tenues par l'un des partis au moins. Le peuple, agissant en entier, ne sera jamais sujet aux changements soudains que peut subir un individu. Un roi peut être remplacé

sur le trône par son fils ou un autre parent qui peut être tout l'opposé de son prédécesseur et peut provoquer des transformations soudaines. Le peuple va toujours de l'avant, et s'il n'est pas troublé et excité par une panique il conserve son calme. Le vieux Romain, qui garde toujours un certain fonds d'animalité, est sujet à des paniques de rage ou de crainte, et dans ces cas-là il se montre cruel et insubordonné. La race alpine, au contraire, a toujours fait preuve de self-control et de retenue dans toutes les occasions, et ces qualités ne font qu'augmenter à chaque génération; elles distinguent notre race entre toutes. Là où notre race est pure en effet et sans mélange de sang romain, elle agit avec réflexion et circonspection, allant droit au but, une fois qu'elle l'a bien fixé. A présent, le système des connaissances générales facétieusement appelé éducation tend à perpétuer le régime romain. La religion est la religion d'une race secondaire, capable de briser les bornes et de devenir effrénée et ingouvernable. Elle n'est pas faite pour inculquer et fortifier le sentiment de domination personnelle et de discipline morale chez l'homme, ni pour l'instruire de son devoir envers Dieu. Car, pour lui, il n'y a qu'une manière de satisfaire Dieu, c'est de servir son prochain; et l'exploiter n'est pas le servir.

CHAPITRE XXII

Notre Religion future.

Les écrivains modernes ont l'habitude de représenter l'effort qui se poursuit aujourd'hui en Europe comme une lutte contre la religion. Ils supposent que la religion atteignit son développement maximum dans le christianisme, et le christianisme, disent-ils, fut fondé par Jésus. Mais Jésus fut un grand instituteur moral, tandis que le christianisme est une force purement politique et non morale. On ignore de quelle façon est venu ce dogme que Jésus était le fondateur du christianisme. Il fut proclamé par les premiers pères de l'Eglise, mais comme ceux-ci avaient des visions célestes et recevaient les révélations des saints, leur autorité n'est guère concluante. Les recherches historiques prouvent que Jésus n'eut personnellement aucun rapport avec les fondateurs du christianisme et qu'aucune trace de la religion ne se trouve que après

sa mort dont la date est très incertaine. Le dogme qui s'y rapporte n'est pas confirmé par l'histoire. Le verdict que donnent ceux qui s'occupent de haute critique est bien le même précisément; comme je l'ai déjà dit, le caractère du Juif diffère si radicalement de celui du Grec qu'il est impossible de croire que quelques sentiments mis sur les lèvres de Jésus ou de ses disciples aient pu venir d'un Juif. Nos idées sur le caractère de Jésus doivent être entièrement basées sur le sermon de la montagne, les paraboles et autres parties des évangiles synoptiques qui sont en harmonie avec les sentiments sémites. Cela n'implique pas que le reste du Nouveau Testament est faux et sans valeur. La vérité est la parole de Dieu, qu'elle se trouve dans la bouche des Juifs, des Grecs, des Hindous, ou de tout homme d'une autre race; mais ce qui est important à comprendre ,c'est que bien que les grands instituteurs moraux de toutes les races s'accordent dans leurs vues morales, ils diffèrent pourtant dans leurs manières d'exprimer leurs croyances, et les hommes d'une race mêleront à leurs préceptes moraux des sentiments qui répugneront à l'esprit des hommes d'une race étrangère. Le but de la haute critique était de découvrir ce qui était vrai pour nous et de distinguer ce que représentait le Grec et ce que pensait le Sémite. Et le résultat fut de séparer

Jésus encore plus complètement du christianisme que cela n'était prévu. Or, il ne connut rien du christianisme, et son identification avec Horus, le dieu du soleil, tendit seulement à vulgariser la conception du devoir de l'homme envers Dieu et de rendre visible son adoration, de manière à justifier le jugement : « Le peuple est près de moi par la bouche, et il m'honore avec ses lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

Malgré les paroles qu'on lui a attribuées, il n'y a pas de raison de douter du crucifiement de Jésus, comme elle a été relatée. Des milliers de réformateurs ont été mis à mort, en effet, par les conservateurs de l'époque, dans bien d'autre contrées et à d'autres moments, mais il ne s'ensuit pas que les souffrances de Jésus-Christ aient été plus cruelles que celles des autres martyrs de la foi. Et s'il était dieu et immortel, sa mort et sa sépulture ne seraient qu'une fiction comme la mort et la sépulture annuelles d'Horus. Mais lorsque nous nous le représentons comme homme, nous pouvons estimer la perte, pour les générations suivantes, des leçons qu'il aurait pu leur laisser, s'il avait vécu plus longtemps. Nous n'estimerons jamais assez haut la dette que nous avons contractée envers lui, pour les enseignements qu'il nous a légués, et la meilleure manière de lui prouver notre reconnaissance est de suivre ses conseils et de travailler entiè-

rement pour le bénéfice de l'humanité. L'histoire nous démontre que presque toutes nos croyances sont basées sur les spéculations des races sauvages et barbares, et bien peu, sur la science ; il n'y a donc rien qui nous retienne de faire des transformations dans la loi et la religion, qui permettent à l'homme de remplir ses devoirs envers lui-même et envers son prochain. La lutte n'est donc pas contre la religion ; il y a conflit entre une religion fausse et immorale basée sur les principes non scientifiques et la venue d'une nouvelle religion fondée sur la science ; aussi les enseignements de Jésus, soigneusement séparés des interpellations et des interprétations grecques sont-ils strictement d'accord avec notre science moderne.

Jésus était très en avance sur son siècle et avait une connaissance profonde de la nature humaine. Il cristallisa à jamais cette connaissance contenue dans les Ecritures hébraïques, et la science sémitique fut autant supérieure à la science grecque que le Grec est supérieur au nègre dont sa race descend. Jésus, le Maître, n'a pas plus de rapport avec le Christ des Grecs qu'il n'en a avec l'Horus des Egytiens. Pour nous, il représente tout ce qu'il y a de plus haut et de plus noble dans l'humanité au temps où il vivait, et pour nous, ses paroles ont la même valeur qu'autrefois.

Notre science nous apprend que la terre est la terre de Dieu, et nulle cérémonie magique ne fera qu'une partie en soit plus sacrée ou plus sainte qu'une autre. C'est notre devoir de servir Dieu en servant notre prochain, et aucun jour n'est plus sacré qu'un autre pour cette œuvre. L'homme ne peut travailler continuellement, et des jours de repos lui sont nécessaires, mais ce sont les organisateurs du travail qui distribueront celui-ci sur des bases scientifiques. Notre race n'est qu'une race parmi mille autres, et notre devoir semble être de « croître, de multiplier, de remplir la terre et la subjuguer. » Pour atteindre un tel but, la science nous favorise aujourd'hui plus que les anciennes races, et nous pouvons écarter l'épouvantail de la surpopulation qui, lorsqu'il arrivera, sera traitée par les races futures avec une science supérieure à la nôtre.

Il est des religions qui ont inspiré à des hommes et à des femmes de consacrer leur vie au service de l'humanité. Ceux-ci ont prévu notre conception du devoir envers Dieu, et lorsque la masse conservatrice qui reçoit la religion de la mère comprendra que son devoir est de travailler pour l'humanité, ce dogme sera cru aussi implicitement que ceux des diverses sectes sont crus aujourd'hui. Si l'on apprend donc aux enfants de cette classe de la société qu'en travaillant pour les hommes ils travaillent pour

Dieu et qu'on les dirige soigneusement dans la voie pour laquelle ils ont le plus d'inclination, tout en les laissant libres de choisir tel travail auquel ils s'intéressent, alors beaucoup d'entre eux regarderont leur travail comme un devoir religieux, et il sera nécessaire d'établir des règles, non pour les inviter au labeur mais pour réprimer leur empressement. Des lois seront exigées aussi, afin de contrôler davantage le penseur original plutôt que les hommes et les femmes qui ne pensent pas indépendamment.

Cela ne veut pas dire que des obstacles s'élèveront pour empêcher l'œuvre originale des inventeurs scientifiques ; au contraire, lorsque l'on comprendra que ce sont leurs découvertes qui ont élevé l'homme, de l'animal à sa condition actuelle, ils les accueilleront avec enthousiasme, au lieu de s'en méfier. Ils apprendront à atteindre à l'homme parfait qui viendra dans l'avenir et comprendront que chaque progrès dans la science est un nouveau pas de l'humanité vers la perfection. Le penseur original ne sera plus honni et redouté, comme autrefois et aujourd'hui même.

Les nouvelles lois seront disposées de façon à empêcher les organisateurs du travail d'exploiter le travailleur à leur seul profit. Dans le passé, nous l'avons vu, l'homme ne comprenait pas sa propre responsabilité. Il était forcé de travailler,

tandis que ses maîtres, rois, prêtres, etc., instituaient des lois dans leur intérêt personnel. Si notre race comprend qu'elle doit travailler et que chacun travaille suivant ses aptitudes, les patrons deviendront inutiles. Le peuple décidera, par la voix de ses représentants, le travail qui sera nécessaire et votera la somme d'argent ou son équivalent, pour l'objet en question, de telle sorte que les organisateurs auront encore assez de capital pour satisfaire leurs désirs d'opulence et pourront le dépenser pour le bénéfice public, au lieu qu'il serve à leurs jouissances personnelles. Ils comprendront qu'ils ne travaillent pas pour eux-mêmes, mais pour les générations futures, chose que l'homme fait inconsciemment depuis des siècles. Mais l'histoire écrite au point de vue évolutionniste nous ramène beaucoup plus loin en arrière. Elle nous apprend que, des milliers d'années avant l'apparition de l'homme sur terre, le monde avait été préparé par les lois de la nature à l'avènement de la créature humaine. Aujourd'hui, la science moderne nous ouvre une perspective magnifique sur le passé et nous permet de regarder en avant et de prévoir approximativement quelle sera la marche future des événements. Mais avant de nous faire une opinion ferme à ce sujet, il faut attendre que notre science soit coordonnée.

Ce que nous savons, c'est que jusqu'aujour-

d'hui l'homme a agi aveuglément et s'est fréquemment servi de sa science, pour contrarier les lois divines qu'il connaissait imparfaitement. Mais nous ne pouvons plus invoquer l'ignorance comme excuse. La vérité éclaire tout le monde. Elle luit depuis peu, et plusieurs ne la voient pas encore; peut-être n'apparaîtra-t-elle pas aux races qui ont dans leurs veines une trop forte proportion du sang des anciennes races; ceux qui pensent dans le même cercle perpétuel des limites de leur expérience et qui reçoivent docilement leur religion de leurs mères et de leurs professeurs ne la connaissent pas non plus; et c'est pour cela qu'il faut introduire des réformes parmi le peuple, à mesure que l'éducation l'instruit et le prépare.

On peut dire qu'Auguste Comte formula une religion de l'humanité, sous le nom de positivisme, mais Comte écrivit à l'époque préévolutionniste. Il n'eut aucune connaissance de la récente expansion scientifique. Huxley et Spencer eux-mêmes qui inspirèrent l'agnosticisme et la philosophie synthétiques n'eurent pas, pour les aider, toutes les preuves qui existent aujourd'hui. Aussi fondèrent-ils des sectes antichrétiennes, mais non une forme nouvelle de religion positive. A leur époque, l'homme ne savait pas sur quoi baser la science de lui-même, et c'est là-dessus qu'une race établit sa religion raciale et

c'est sur une telle religion — religion qui lui explique son propre individu — que l'homme base son idée du devoir envers Dieu.

L'étude de l'évolution nous fait entrevoir le but des lois de la nature. Cet objet paraît être la perfection de l'homme, en tant qu'organisme. Les races anciennes ont travaillé aveuglément et par force dans ce sens. Quant à nous, qui comprenons que nous sommes placés chacun en ce bas monde pour agir pareillement, il faut que nous nous décidions à continuer de la même manière que les races précédentes, ou volontairement au contraire et de bon cœur, comme pour remplir un devoir divin. Et tout homme qui adopte la dernière opinion s'éloigne de l'ère chrétienne pour entrer dans une ère nouvelle qui n'a pas encore reçu de nom, mais qui commence pour les pays où les gens professent cette manière de voir, en nombre assez suffissant pour influencer la législation. Il existe encore des maux profonds dans toutes les nations, mais le remède qu'on y apportera préparera la voie à de nouvelles réformes nécessaires, car toute réforme légère accomplie dans le sens indiqué ouvre la voie souvent à des changements plus considérables encore. Une des nécessités les plus urgentes est la transformation des lois du mariage et de celles qui concernent la propriété, ainsi que de celles qui règlent les rapports entre sexes.

De nouvelles lois devraient être projetées par d'habiles physiciens, physiologistes, sociologues et les savants qui étudient la nature humaine. Il faudrait réformer également l'éducation des enfants; elle servira un jour à l'édification de la religion future. Des écrivains et des philosophes peuvent écrire à bon droit que la religion d'une race dépend de ce que celle-ci reconnaît pour vrai; mais cela n'existe pas, si les enfants sont élevés dans les superstitions antiques dont l'influence comprime leurs esprits. On ne devrait jamais parler aux enfants des êtres surnaturels avant que ceux-ci aient l'âge de lire. Les jésuites connaissent bien la nature humaine, quand ils disent que « s'ils gardaient l'enfant chez eux pour l'instruire jusqu'à sept ans seulement, ils ne craindraient pas pour l'enseignement qu'il recevrait plus tard. » Cela n'est pas surprenant, étant donné que la religion catholique romaine est une religion raciale positive basée sur les caractères de la race. Les prêtres instruits dans cette religion comprennent la race elle-même, mais ne comprennent pas les races étrangères; toutefois cette science du caractère racial leur donne une grande supériorité sur les ministres des autres sectes qui ne représentent pas une race mais un mélange de races.

Dans l'avenir, l'ordre des prêtres disparaîtra devant le maître scientifique. L'objet principal à

étudier sera la loi naturelle, et la législation assimilera les lois à cette loi. Notre étude montre l'universelle application de ces lois de Dieu, et nous savons que « jusqu'à ce que passent le ciel et la tere, un seul iota ou un seul trait de la loi ne passera pas que tout ne soit accompli[1]. » Ces lois n'ont jamais changé et ne changeront pas non plus. Par l'étude de ces lois d'autrefois, nous pouvons nous former quelque conception du passé et comprendre que jusqu'à un certain point nous tenons l'avenir dans nos mains. Nous ne pouvons plus alléguer l'ignorance comme excuse, comme dans le temps passé; nous ne sommes plus, ainsi que les Romains, des enfants irresponsables; nous serions inexcusables même si, avec toute notre science, nous laissions durer les maux qui accablent l'humanité sans chercher à y remédier. Notre temps sur terre est très court, et nous en dépensons une grande partie à apprendre notre devoir, quand nous sommes jeunes, et quand nous grandissons, nous concevons les obligations que nous avons envers Dieu, la patrie, la race, notre prochain et nous-même. C'est alors que nous devrions nous mettre résolument à accomplir tous ces devoirs. Mais en travaillant pour la perfection du gouvernement et de notre conduite, ne devrions-nous pas être irrités ou en offenser d'autres, en

1. Math. V, 18.

parlant de religion à tout propos et hors de propos même. Il est apparemment fort inutile de discuter avec la catégorie de gens qui acceptent sans contrôle la religion maternelle. Cette classe est uniquement positive et discuterait l'évidence positive elle-même. Ceux mêmes qui admettent cette idée qu' : « Il semble qu'il y ait quelque chose de plus majestueux, de plus digne de Lui (de Dieu), pour lequel mille ans semblent un jour, et un jour comme mille ans, d'imprimer sa volonté une fois pour toutes à cette création et de donner un cachet original à toutes ces variétés, que de laisser perpétuellement se modifier les créations et se transformer le type qu'il leur a donné primitivement[1] » — ceux-là continuent à prêcher les anciens dogmes basés sur une création spéciale.

Il paraît impossible à ce bon peuple de changer sa religion, et étant donné cela, il est inutile de la harceler avec de nouvelles idées. C'est parce que cette classe ne varie guère que nous apprécierons sa valeur, une fois que les mères et les instituteurs de l'enfance auront été conquis à la nouvelle science. C'est cette classe, lente dans ses réformes, qui constituera la grande force de la nouvelle religion lorsqu'elle s'élèvera. Nous pouvons prévoir dès maintenant qu'il se for-

1. *Religion and Science.* Dr Temple, *Archbishop of Canterbury.*

mera bien davantage de sectes dans cette classe conservatrice, chacune s'instruisant plus encore que la précédente. Mais l'acceptation finale de la nouvelle religion se fera assez lentement pour permettre d'éliminer toute erreur et pour produire l'évolution graduelle des caractères latents de notre race. Nous pouvons considérer comme un fait certain que la nouvelle religion ne sera pas la simple adoration du Christ, successeur d'Horus, mais qu'elle sera basée sur la parole du grand maître Jésus étudiée à la lumière de la science moderne.

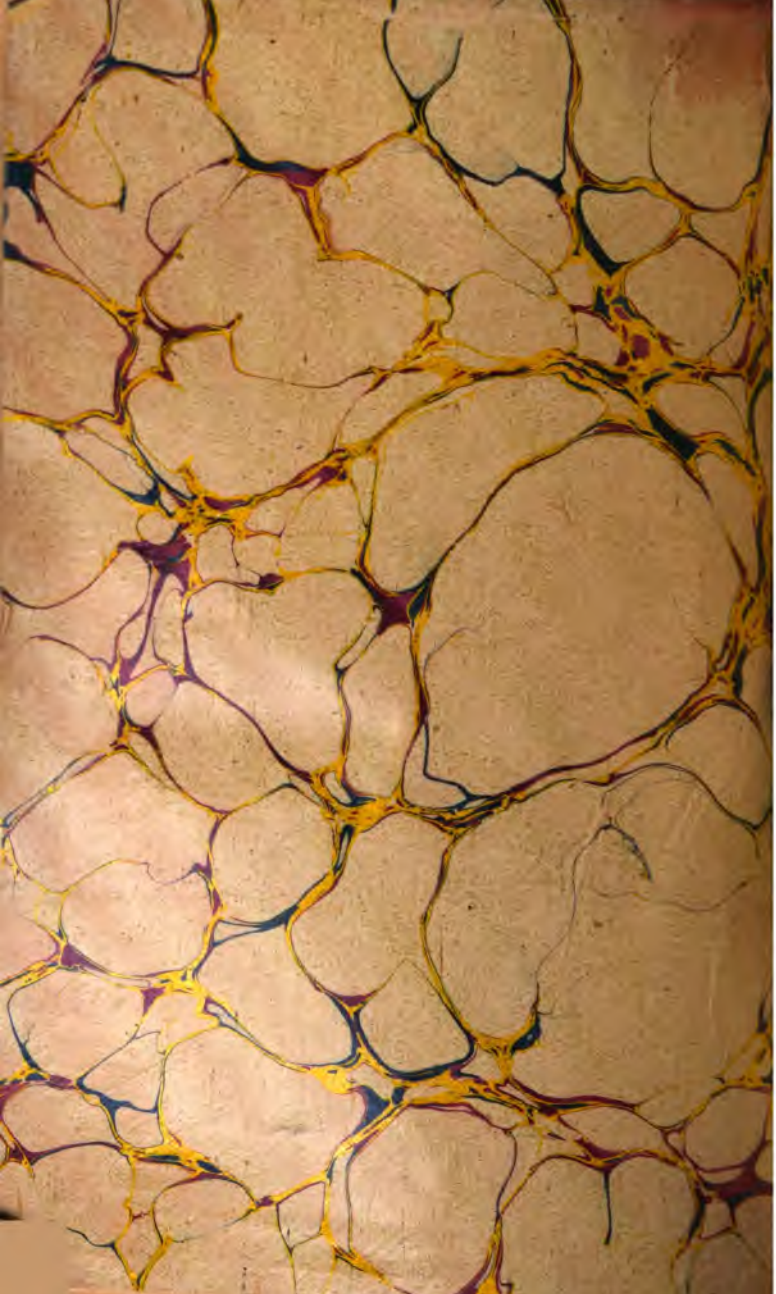
Cela signifie un fait important dans le progrès de l'homme depuis sa condition animale. L'animal est purement individualiste; il ne pense qu'à lui. Et le christianisme glorifie l'individu. La nouvelle religion s'établira sur l'humanitarisme et sur l'altruisme, et les droits et le bonheur d'autrui seront pris en considération. Elle sera l'application pratique de la vie, et l'ordre d'aimer notre prochain comme nous-même.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Préface.		
Chapitre I. —	Les Origines du Roi et du Prêtre.	1
— II. —	Le Développement du Cerveau.	14
— III. —	Premières Notions religieuses.	27
— IV. —	Origines de la Civilisation. . .	40
— V. —	La Race blonde et la Race brune.	54
— VI. —	Les Théories de la Création. . .	68
— VII. —	Genèse du Christianisme. . . .	80
— VIII. —	La Puberté de la Race.	98
— IX. —	Une Religion moribonde. . . .	114
— X. —	Les Lois de Dieu et les Lois de l'Homme	130
— XI. —	La Loi romaine.	144
— XII. —	La Loi et la Femme.	157
— XIII. —	La Maternité et la Loi.	170
— XIV. —	Le Culte de Mammon.	179
— XV. —	Les Lois facteurs de crime . . .	192
— XVI. —	La Méthode scolastique. . . .	206
— XVII. —	La Naissance d'une nouvelle Race	219

Pages
— XVIII. — La Religion et la Race. 232
— XIX. — La Conception de Dieu. 245
— XX. — Les Lois de la Nature. 258
— XXI. — Les Classes privilégiées et le Peuple. 272
— XXII. — Notre Religion future 286

LA ROCHE-SUR-YON. — IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST



YB 22561

324016

Borsall

BL 240
B6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY